Niveau(x) d'enseignement: 7
Centre d'intérêt: Z50

Numéro EDUQ : 9470457

Loslier, Sylvie.

La romance des relations interculturelles ; suivi de Le roman : un terrain anthropologique littéraire / [conception et réalisation de la recherche, Sylvie Loslier]. -- Longueuil : Collège Edouard-Montpetit, 1994.

2 v. (162 ; 59 p.) ; 28 cm.

Résumé: p. 8-9. Code: 1532-0422 (v. 1) ; 1532-0423 (v. 2). Comprend des bibliogr.

ISBN 2-920411-14-4

ISBN 2-920411-15-2

Descripteur(s): Relations interculturelles * Littérature * Analyse de contenu * Instrument d'analyse * Anthropologie * Stratégie pédagogique * Collégial (Ordre d'enseignement)

Identificateur(s) de sujet: Roman

A l'aide d'un corpus de romans lus au niveau collégial, la recherche a consisté à dégager une grille d'observation et un portrait d'ensemble des différentes dimensions reliées aux relations interculturelles. Elle a tenté de jeter un regard particulier - celui de l'anthropologie - sur la nature des rapports d'altérité en littérature. La grille d'observation était basée sur quatre dimensions : acteur culturel, communication, action, discours. La première partie du premier volume constitue le cadre théorique et méthodologique ; la deuxième porte sur la description des relations interculturelles et la troisième traite de la qualité des rencontres interculturelles. Le second volume se présente comme un outil de référence pour aborder les relations interculturelles. Il propose une série de romans, deux types d'approches pédagogiques et une bibliographie sélective se rapportant à la partie événementielle du récit romanesque.

Type de document:

Le roman : un terrain anthropologique littéraire

Sylvie Loslier
anthropologue
1994

94-30457-B

Le roman : un terrain anthropologique littéraire

supplément à

« La romance des relations interculturelles »

Sylvie Loslier

1994

Conception et réalisation de la recherche
Sylvie Loslier, professeure et anthropologue

On peut obtenir des exemplaires supplémentaires de cet ouvrage en s'adressant :
Direction des Services pédagogiques
Collège Édouard-Montpetit
945, chemin de Chambly
Longueuil (Québec)
J4H 3M6
(514) 679-2630 # 687

Cette recherche a été rendue possible grâce à une subvention de la Direction générale de l'enseignement supérieur, Programme d'aide à la recherche et à l'apprentissage (1992-1993)

Code de diffusion : # 1532- 0423
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 1994
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada, 1994
ISBN 2-920411-15-2

Collège
Édouard-Montpetit

Pour le plaisir de lire
et
de comprendre nos rapports avec les autres

Remerciements

Plusieurs personnes ont généreusement contribué à la réalisation de ce document. D'abord, je remercie Hélène Lépine, romancière et professeure de langues et de littérature, qui, dès les premiers balbutiements de cette recherche, a manifesté un grand intérêt et n'a cessé de m'encourager. Elle a réalisé la première collecte, à travers le réseau collégial, des romans traitant des relations interculturelles.

Ensuite, je suis reconnaissante à Gilles Cyr et à ses collègues de la bibliothèque Jean-de-Brébeuf pour leur travail minutieux de recherche d'informations bibliographiques.

Enfin, je tiens à souligner le travail de Marcelle Roy pour la révision linguistique, ainsi que de Denyse Lemay, anthropologue et conseillère pédagogique au collège Bois-de-Boulogne, et de Danielle Laplante, professeure de littérature au collège Édouard-Montpetit, pour leurs commentaires lors de la lecture finale du document. Finalement, un merci tout spécial à Carole Laurin et à la librairie Raffin pour leurs suggestions quant au choix des romans, et à Guy Bilodeau, graphiste au collège Édouard-Montpetit.

Table des matières

INTRODUCTION 7
Présentation des romans 10
Les genres littéraires 11
Les auteurs 13
Le temps d'écriture d'un roman 14
Des relations interraciales aux relations interculturelles et interethniques 14

1. Suggestions de romans 17
    1.1 Fiches des romans 18
    1.2 Autres lectures 35

2. Suggestions pédagogiques 39
    2.1 Le terrain anthropologique romanesque 39
    2.2 Recherches et travaux sur les relations interculturelles 44
        A. Rapport de lecture d'un roman 44
        B. Questions thématiques sur les relations interculturelles 46

3. Contextes géopolitiques des situations interculturelles 49
    3.1 Situations interculturelles typiques 50
        A. Rencontre entre deux sociétés ou deux groupes nationaux 50
        B. Rencontre entre groupes sociaux de nationalités différentes 51
        C. Rencontre entre groupes ethniques au sein d'une même nation 51
    3.2 Références bibliographiques sur différents contextes interculturels 51
        A. Généralités 52
        B. Bibliographie selon un cadre géopolitique 53

CONCLUSION 57

OUVRAGES CITÉS 59

Introduction

À l'aube de l'an 2000, les relations interculturelles font désormais partie du quotidien de tous et de chacun. Que ce soit au sein de notre milieu professionnel ou lors d'une sortie à l'épicerie ou chez le médecin, ou tout simplement lors d'une promenade dans le quartier, nous rencontrons des gens de diverses origines ethniques. Vous restez à l'extérieur de Montréal? Il suffit d'ouvrir alors la radio ou la télévision ou de choisir votre prochaine destination vacances. Ou encore imaginons que votre patron vous envoie travailler dans le Montréal cosmopolite ou dans un pays africain ou asiatique, dans le cadre d'une coopération internationale... Nous voilà tous, d'une manière ou d'une autre, au cœur des relations interculturelles.

Malgré le développement technologique des moyens de transport qui nous permettent de voyager d'un continent à l'autre en vingt-quatre heures, malgré la sophistication des appareils électroniques qui invitent dans nos salons des populations entières aux mœurs étranges et aux sons incohérents, nos connaissances sur le monde sont encore bien limitées. Et les relations interculturelles sont régulièrement minées par le choc des cultures, par les malentendus et l'incompréhension que suscite la différence culturelle.

Nous croyons qu'il est grand temps aujourd'hui, dans notre enseignement comme dans la vie de chaque jour, de s'intéresser au thème des relations interculturelles. Si le besoin de connaissances sur les groupes ethniques et d'informations sur divers types d'expériences de relations interculturelles est bien identifié, nous sommes toutefois devant le problème de la transmission de ces connaissances. Lors d'une recherche précédente (Loslier, 1993), nous avons fait l'hypothèse que l'étude des relations interculturelles par le roman constituait une formule pédagogique intéressante. D'une part, cette avenue explore le domaine de la pédagogie interculturelle, et d'autre part, elle afficha un aspect interdisciplinaire en alliant principalement l'anthropologie et la littérature, tout en lorgnant du côté de l'histoire, des sciences politiques et de la sociologie.

Durant notre enseignement de l'anthropologie, nous avons constaté que l'utilisation du roman sensibilise les étudiants à plusieurs dimensions des relations interculturelles et leur fait prendre conscience des détails, tant dans le champ de la communication que dans celui de l'action, des rapports d'altérité. Des étudiants ont rapporté que le roman[1] les avait sensibilisés à « l'aspect minable et insidieux de la discrimination » entre un groupe minoritaire et le groupe majoritaire et les avait éclairés sur « les mécanismes de la pensée raciste » – « surtout les aspects anodins comme les regards ou les habitudes quotidiennes ». D'autres ont mentionné une prise de conscience, durant la lecture des romans, de la dimension affective des relations interculturelles : « ...je n'ai pas beaucoup appris, signale l'un d'eux, sur l'histoire des Noirs américains, par contre j'ai ressenti et ça c'est important. » Nous croyons que les rapports interculturels sont avant tout des « expériences vécues », et par conséquent, comme l'a déjà souligné Albert Memmi à propos du racisme :

> Il ne suffit pas de réfuter l'argumentation formelle du racisme, il faut mettre à nu l'ensemble d'émotions et de convictions qui ordonne son discours et commande ses conduites. Il faut d'abord décrire cette expérience, pour y découvrir le mécanisme mental qui en est issu, afin de mettre au point une technique d'action appropriée. (Memmi, 1982 : 31)

Actuellement, les méthodes d'enseignement des sciences sociales privilégient l'utilisation d'une documentation dite scientifique et rigoureuse. Celle-ci rend compte la plupart du temps d'abstractions théoriques générales et est le plus souvent désincarnée. Pour de nombreux étudiants, plusieurs de ces abstractions n'ont pas d'écho ou sont très éloignées de leur expérience de vie. Cela les amène soit à se désintéresser de ces notions et des textes de lecture, ou à apprendre par cœur, sans réellement comprendre la complexité et le réseau des concepts enseignés et sans être capable de les appliquer à des situations concrètes.

Nous misons donc sur la littérature romanesque pour favoriser la diffusion d'informations sur les relations interculturelles. À cette fin, nous avons développé une grille d'observation et un cadre d'interprétation qui peuvent servir de balises pour la lecture active d'un roman. Nous les avons présentés dans le document intitulé « La romance des relations interculturelles ». Par ailleurs, le roman, comme les autres formes littéraires telles que la nouvelle, l'essai et la bande dessinée, constitue un lieu commun privilégié à partir duquel les étudiants peuvent échanger et confronter leurs perceptions et leurs expériences de vie sur le thème des rapports d'altérité.

---

[1] À l'époque, lors d'un cours intitulé « Race et racisme », nous avions étudié le roman de John H. Griffin, *Dans la peau d'un Noir*.

Ce présent document pourra constituer un outil de référence pour aborder les relations interculturelles. D'abord, il propose une série de romans traitant des relations interculturelles et que les professeurs peuvent utiliser dans leur enseignement ou suggérer aux étudiants au même titre que d'autres références bibliographiques. De plus, ce document présente deux types d'approches pédagogiques, l'une apparentée à la méthode ethnographique, l'autre suggérant des pistes de réflexion et de travaux de recherche. Finalement, on retrouve une bibliographie sélective se rapportant à des événements historiques et à des rapports politiques. Cette bibliographie traite de la partie événementielle du récit romanesque.

Cet outil de travail s'adresse tant aux professeurs de littérature et de philosophie qu'à ceux de sciences humaines et sociales. Nous suggérons aux professeurs de lettres et de philosophie de traiter du thème des relations interculturelles, qui est l'une des grandes préoccupations humaines contemporaines, en explorant l'une des dimensions de ce type de rapport d'altérité par le biais d'une œuvre, d'un auteur ou d'une forme littéraire, ou en analysant un thème universel, par exemple l'amitié ou l'amour, dans le contexte des rencontres interculturelles. Il existe déjà au collégial un bon nombre de romans pouvant se prêter à cet exercice. Par ailleurs, les librairies laissent une place de plus en plus importante à toute une nouvelle littérature romanesque produite sur la scène internationale par des écrivains qui s'intéressent à l'expérience humaine de la rencontre avec l'Autre.

Nous proposons aussi aux professeurs de sciences humaines et sociales d'inscrire à leur programme ou dans leur bibliographie des romans ou des récits de vie afin d'accompagner leur enseignement théorique. Nous croyons ainsi rendre plus vivants certains des concepts enseignés. La lecture du roman, lorsque celui-ci est présenté comme un terrain anthropologique ou comme une image de la réalité, favorisera le passage de la théorie à la pratique.

Présentation des romans

Constituer un répertoire de romans traitant des relations interculturelles n'a pas été chose facile. D'abord parce que nous voulions que les romans proposés intéressent des professeurs de différentes disciplines. Il fallait donc tenir compte de la dimension interdisciplinaire de notre document pédagogique. Ensuite, nous nous sommes retrouvée devant une variété d'œuvres, nombreuses par surcroît, qui devaient être sélectionnées en fonction d'une thématique peu étudiée. Actuellement, les outils de recherche bibliographique en littérature présentent des lacunes importantes. En effet, on peut faire de la recherche par genre littéraire ou par auteur, mais difficilement par thème. Il n'existe présentement pas d'index ou de répertoire bibliographique permettant de retracer des romans traitant des relations interculturelles et qui aurait pu fournir, par la même occasion, un résumé. Enfin, bien que certaines recherches, notamment en littérature, aient porté sur le thème de l'étranger, bien peu d'entre elles l'ont abordé sous l'angle relationnel ou interactif du Nous et de l'étranger.

Nous avons donc été très tôt confrontée à un problème technique important, d'autant plus que cette présente recherche est très limitée dans le temps. C'est pourquoi nous avons constitué ce répertoire à partir de trois sources principales. D'abord nous avons effectué une enquête auprès des professeurs du niveau collégial afin de recueillir les romans traitant des relations interculturelles déjà en circulation. Ensuite nous avons enquêté auprès de certains libraires qui nous ont indiqué principalement les nouveautés dans le secteur du roman. Enfin nous avons feuilleté différentes revues de littérature ainsi que la bibliothèque idéale de Pivot. Encore une fois le temps limité dont nous disposions nous a empêchée de dépouiller certains mensuels, tel le *Bulletin critique de langue française*.

Nous avons fait cette recension d'abord en fonction des professeurs et des étudiants dans le cadre de l'enseignement, mais aussi en fonction d'un public élargi, curieux et intéressé par la compréhension des relations interculturelles et de différentes situations interethniques. Après tout, ces romans peuvent être lus aussi pour le plaisir durant les temps de loisir.

Par ailleurs, à la suite de discussions avec des collègues de lettres et de sciences humaines, nous avons établi certains critères qui ont servi de balises pour le corpus proposé. D'abord nous voulions que l'œuvre choisie soit aisément disponible en librairie, qu'elle soit écrite ou traduite en français et qu'elle soit de prix raisonnable[2]. Ensuite nous tenions à présenter une variété de récits, de groupes ethniques en interaction dans divers contextes. Finalement certaines suggestions ont été acceptées tout simplement parce que le livre proposé avait été particulièrement apprécié.

---

[2] Toutefois, nous avons passé outre à certains de ces critères, tel un prix élevé, lorsque le propos ou la situation interethnique avaient été très peu abordés, ou que le roman nous plaisait particulièrement et que nous voulions tout simplement le faire connaître. Il existe de très bons romans qui ne sont pas en format de poche et qui peuvent paraître onéreux pour un étudiant. Certaines de ces publications récentes seront peut-être rééditées en format de poche, ce qui en faciliterait l'acquisition.

Nous avons souvent été confrontée aux points de vue de l'un ou de l'autre professeur sur des critères particuliers, notamment le nombre de pages que devait comporter un roman lu en cours de session, le prix du roman ou encore la portée littéraire d'une œuvre. Nous vous présentons donc un répertoire qui peut sembler légèrement bigarré et incomplet. Mais avant de vous offrir nos trouvailles, nous aimerions vous faire part de quelques réflexions sur notre objet d'étude, et à ce titre de point de départ pour des discussions ultérieures.

Les genres littéraires

À peu près tous les genres littéraires semblent avoir effleuré le thème des relations interculturelles. Les récits de voyage, les romans d'aventure et d'espionnage, les romans historiques, policiers et psychologiques et, à la limite, les romans fantastiques et de science-fiction offrent un cadre propice au déroulement des relations interculturelles puisqu'ils mettent souvent en scène le Nous et les Autres.

Encore faut-il que l'auteur fasse ressortir l'aspect culturel du Nous et des Autres, en permettant la rencontre de deux ou plusieurs façons de penser, d'agir et de sentir. En effet, les récits de voyage dépeignent plus souvent des impressions et des paysages que la rencontre de la différence, et les romans d'aventure, presque uniquement construits sur l'action, négligent aussi parfois la dimension affective et la communication si importantes à la qualité des relations interculturelles; les romans historiques, quant à eux, se penchent sur les divers événements qui rendent compte d'une tranche de l'histoire, plutôt que sur les rapports humains. En fait, on s'est peut-être intéressé davantage à l'aspect exotique de l'Autre qu'à la rencontre proprement dite. Ce sont les romans de mœurs ou les romans psychologiques, ainsi que certains romans policiers et les récits de vie, qui semblent avoir le plus souvent fait des relations interculturelles le cœur du récit.

Nous déplorons que dans la majorité des romans lus, tout comme dans la réalité, le thème des relations interculturelles soit abordé par le biais de la négative. La pauvreté, la violence tant non verbale que verbale, le rejet, le racisme, etc., sont souvent dénoncés principalement dans les romans psychologiques et à caractère autobiographique. Ces romans présentent les immigrants, par exemple, comme des victimes un peu misérabilistes, et donnent quelquefois l'image d'un Autrui vaincu ou perdant. Ainsi plusieurs romans traitant des relations interculturelles laissent un arrière-goût de tristesse. Ce qui n'enlève rien, bien sûr, à la pertinence et à la justesse de leur propos. La tradition littéraire a laissé peu de place aux auteurs issus de communautés ethniques et au thème de la marginalité ethnique ou des problèmes des minoritaires. Il était peut-être nécessaire de passer par une étape littéraire de repli sur soi et de témoignages sur les affres dues aux conditions de vie des minoritaires, des colonisés, des dominés, des marginalisés - ou finalement de tous ceux et celles qui, d'une manière ou d'une autre, ont été mis à l'écart.

Par ailleurs, on constate que lorsque les romans policiers et historiques traitent des relations interculturelles, probablement parce qu'ils mettent l'accent, l'un sur l'enquête, l'autre sur des événements, ils intègrent au récit les rapports avec Autrui d'une manière plus légère, moins larmoyante que le font par exemple, les romans psychologiques.

De plus, nous avons remarqué que certains romans, en particulier les romans d'espionnage, peuvent parfois sembler traiter des relations interculturelles du fait qu'ils mettent en scène des protagonistes de nationalité différente, mais en fait, à l'analyse de l'aspect culturel des personnages, nous découvrons que ceux-ci appartiennent à peu de détails près au même groupe culturel; en effet, il ne suffit pas seulement que les personnages aient un nom étranger ou que le récit se déroule dans une contrée lointaine pour qu'il y ait une dynamique des rapports d'altérité. Cette dernière remarque soulève la question des limites définissant le roman traitant des relations interculturelles. Nous avons déjà avancé dans le document « La romance des relations interculturelles » qu'il fallait que la différence culturelle soit au cœur même du récit romanesque pour qu'il se produise une interaction entre groupes ethniques qui permettent le déroulement de l'histoire. Pour que la thématique des relations interculturelles soit reconnue au sein des romans, il faut que cette thématique soit le moteur du récit et qu'elle le fasse progresser. Il faut que la « différence » culturelle se manifeste tout au long du récit, dans les actions, les discours et les sentiments, la communication entre l'un et l'autre personnage.

Certains auteurs[3] utilisent la thématique, ou plutôt le prétexte, des relations interculturelles pour en fait parler surtout de soi, l'autre étant alors décrit comme un personnage presque mythique, peu décrit culturellement et qui a souvent un rôle « d'initiateur ». On le stéréotype la plupart du temps positivement, mais il n'existe que comme miroir de soi, sans véritable personnalité culturelle. Néanmoins, la relation interculturelle permet au récit d'évoluer et à l'acteur principal de se définir.

---

[3] C'est le cas du roman de Robert Lalonde, *Le Dernier Été des Indiens*, et dans une moindre mesure, du roman de Sylvain Trudel, *Le Souffle de l'harmattan*, que nous avons analysé (Loslier, 1993). Bien que le roman décrive plusieurs traits culturels africains, le lecteur ne peut réellement apprendre sur ceux-ci. Premièrement, les traits culturels sont présentés hors contexte, dans l'imaginaire de deux enfants, et perdent alors de leur signification ou, à la limite, revêtent des allures primitives. De plus, l'Afrique est un continent sur lequel vivent plusieurs groupes culturels très différents les uns des autres. Or, l'auteur semble généraliser les mêmes pratiques culturelles à plusieurs populations.

Les auteurs

Vous remarquerez que le répertoire de romans que nous vous proposons a été élaboré sans tenir vraiment compte de l'origine ethnique des écrivains. En effet, il ne s'agissait pas ici de créer une catégorie ou de privilégier un certain groupe d'écrivains, ceux qui ont immigré par exemple, mais plutôt de se concentrer sur un thème, qu'il ait été vécu de l'intérieur ou observé de l'extérieur. C'est pourquoi dans le corpus proposé, nous avons peu considéré l'origine ethnique ou la couleur de la peau d'un écrivain, bien que ces caractéristiques ont évidemment influé sur le point de vue de l'auteur et dans certains cas, aient grandement contribué au choix du sujet du roman[4]. On pense alors aux nombreux récits à caractère autobiographique ou aux témoignages de vie.

Bien que traité en littérature depuis plusieurs décennies, le thème des relations interculturelles a pris une allure tout à fait particulière depuis une vingtaine d'année. On pourrait même parler d'expansion et de développement significatif de la thématique. En effet, dans un contexte où l'immigration et le pluralisme ethnique sont devenus des sujets d'actualité courante constituant des enjeux dans les domaines politiques et sociaux, il est tout à fait normal qu'il en soit de même en littérature. Nous retrouvons donc des auteurs qui ont fait de l'immigration et de sujets connexes tels que le déracinement et l'intégration, le thème principal de leur œuvre. Ces auteurs nous apprennent à comprendre la sous-culture immigrée tout en présentant le caractère unique des expériences de vie de chaque immigrant ainsi que l'histoire de sa communauté culturelle. L'accent est mis sur les conditions de vie des groupes ethniques, sur la place qu'ils occupent au sein de la société d'accueil, et sur les difficultés d'intégration plutôt que sur la culture d'origine. L'approche adoptée par plusieurs auteurs privilégie la similitude entre les êtres humains, plutôt que la différence. Tout en étant « un être socio-économiquement d'ici, [l'immigrant est] psycho-biographiquement d'ailleurs », comme l'ont si bien expliqué Begag et Chaouite (1990).

Begag et Chaouite (1990) font remarquer que depuis une vingtaine d'années, la littérature française fait une place à des auteurs de deuxième génération d'immigrants[5], dont les productions, bien qu'écrites sur le territoire français, parlent d'un pays qui les tient à distance du groupe majoritaire :

> La problématique commune de ces textes est constituée par des témoignages de vie, et les héros sont souvent des jeunes dont les situations sont conflictuelles dans la société française. [...] Mais autant la dénonciation de leur vécu douloureux en France émerge avec véhémence de ces écrits, autant l'impossible réancrage dans le pays des parents. (Begag et Chaouite, 1990 : 100)

---

[4] Toutefois si vous êtes à la recherche de romans d'auteurs néo-québécois, vous pourrez consulter « *Romanciers immigrés : Biographies et œuvres publiées au Québec entre 1970 et 1990* » par Denise Helly et Anne Vassal. (I.Q.R.C. et C.I.A.D.E.S.T., 1993). Malheureusement ce répertoire n'offre pas de résumé thématique des œuvres.

[5] On les différencie ainsi des auteurs maghrébins de langue française qui, comme Kateb Yacine, Driss Chraïbi et Tahar Ben Jelloun, écrivent plus sur l'évolution socio-culturelle de leur pays.

De plus, Begag et Chaouite qualifient cette littérature de « nouveau genre » se distinguant du style littéraire établi et traditionnel.

> Loin d'être une lacune, cette rébellion a pris l'allure d'un nouveau genre d'écriture dans lequel s'expriment des sensibilités métissées, des révoltes qui explosent dans les mots d'humour, des histoires de vie que l'on repeint avec de la peinture relativisante, c'est-à-dire la réflexion du recul critique. (Begag et Chaouite, 1990 : 101)

Le temps d'écriture d'un roman

Un roman témoigne de son époque mais aussi de phénomènes sociaux qui transcendent le temps. C'est pourquoi certains livres tels les *Boucs* ou *Black boy* restent d'une grande actualité. Certains récits, écrits dans les années 50, par exemple *Dans la peau d'un Noir*, demeurent très populaires auprès des étudiants. Nous avons donc peu tenu compte de la date d'écriture d'un roman.

Par ailleurs, comme nous l'avons fait remarquer précédemment, on a vu émerger récemment une génération d'écrivains vivant et produisant dans de nouvelles conditions sociales, par exemple des contextes de pluralité urbaine ou de décolonisation, qui influencent leurs thèmes et leur approche littéraire. Parallèlement, les librairies québécoises, traditionnellement orientées vers les littératures française, britannique et américaine, semblent ouvrir leurs portes à des écrivains « d'ailleurs » . Enfin plusieurs maisons d'édition ont créé des collections particulières publiant des auteurs qualifiés d'étrangers qui permettent de retrouver aujourd'hui sur le marché une littérature plus internationale[6].

Des relations interraciales aux relations interculturelles et interethniques

« Relations interraciales », « relations interculturelles » et « relations interrethniques » sont trois expressions qui, bien qu'elles recouvrent des réalités particulières, ont souvent été prises l'une pour l'autre et utilisées comme synonymes. C'est pourquoi, il nous apparaît important d'en faire ici la distinction. D'abord disons qu'elles ont en commun le fait de constituer dans chaque cas une des formes des rapports d'altérité.

De plus ces expressions sont nées d'approches théoriques des phénomènes d'altérité qui ont été élaborées pour étudier les relations entre groupes humains. Selon M. Wieviorka (1991), c'est du côté de la sociologie américaine qu'émergent, dans les années 20, les « *races relations* » qui devaient étudier concrètement « des réalités sociales et interculturelles concernant, entre autres, les rapports entre Noirs et Blancs... (1991 : 39) On commençait à reconnaître que les personnes noires

---

[6] La librairie Olivieri, notamment, se spécialise dans la vente de romans étrangers.

possédaient aussi « une culture », néanmoins on désignait les groupes étudiés selon leur couleur de peau et selon la « race » à laquelle ils étaient supposés appartenir. Ainsi, les relations interraciales désignaient surtout les rapports entre les populations noires et les populations blanches des État-Unis. Le terme « race » ayant été remis en question après la Seconde Guerre mondiale par les scientifiques, l'expression « interraciale » a été négligée et l'on s'est tourné vers l'expression « interculturelle » pour désigner les rapports entre groupes humains différents par leur façon de sentir, de penser et d'agir.

Pour leur part, les relations interethniques sont nées pour désigner un rapport entre des groupes se reconnaissant une identité ethnique particulière, qui peut se définir par rapport à des symboles comme la langue ou la religion. Selon S. Abou (1986), par plusieurs facettes, les relations interculturelles débordent les relations interethniques.

Nous avons utilisé l'expression « relations interculturelles » pour désigner les rapports d'altérité qui nous préoccupent. Toutefois certains romanciers mettent l'accent sur l'aspect ethnique des personnages et des groupes en présence; ou encore la désignation des protagonistes fait référence à l'aspect biologique des individus. L'étude de divers types de relations interculturelles, nous fait constater l'existence de « couples ». Ainsi les groupes peuvent être désignés par des termes référant à l'aspect biologique. C'est le cas par exemple, lorsqu'on parle des Noirs et des Blancs aux États-Unis ou en Afrique du Sud. Ou encore l'un des groupes est caractérisé par son aspect biologique alors que l'autre est défini par une référence nationale ou supra-nationale. Il en est ainsi lorsqu'on traite des relations entre autochtones et Blancs au Canada, entre Inuit et Blancs. Enfin, on remarque des groupes dits « ethniques ou religieux » qui s'opposent au groupe national, tel que les juifs et les Allemands.

1

Suggestions de romans

Les romans que nous vous proposons mettent en scène des groupes ethniques qui nous sont familiers, bien que nous ne les connaissions pas toujours bien. En fait, les acteurs principaux appartiennent, si on peut dire, à notre univers de connaissances forgé par notre apprentissage scolaire ou par les médias. Ainsi, plusieurs romans ont comme personnages des Noirs et des Blancs, des juifs et des Occidentaux (Allemands surtout), des Amérindiens et des Américains ou des Canadiens, des Français et des immigrés arabes. Bien peu de romans disponibles en français présentent les relations interculturelles et interethniques du monde arabe, par exemple, ou encore du monde asiatique. Et pourtant, ces univers dotés d'un riche passé sont le fruit des mille et un contacts interculturels qui ont vu le jour dans ces parties du monde encore peu connu des Nords-Américains.

Il en va de même pour les rapports politiques. On retrouve des romans ayant pour cadre la colonisation américaine ou africaine, la décolonisation, l'immigration occidentale, l'esclavage américain, le nazisme. Très peu de récits traitent de certains rapports politiques comme les conquêtes ou l'esclavage entre Asiatiques ou entre Africains par exemple, ou traitent de la colonisation européenne en Amérique du Sud ou en Asie.

Outre les sujets universaux comme l'amour et l'amitié, les romans traitant des relations interculturelles vont aborder les thèmes de l'intégration et de la marginalité, de l'exil et du déracinement, du désarroi culturel, de la différence et du choc culturels, de la peur, du mépris et de l'hostilité, du rejet et de la reconnaissance, de l'ethnocentrisme et du racisme, de l'acculturation[1] et de l'identité. Pour avoir une vision d'ensemble du contenu des romans, on pourra se référer au tableau suivant.

Ce chapitre présente d'abord les fiches d'une vingtaine de romans. Ensuite, pour compléter, vient une liste de romans qui nous ont été suggérés par des collègues ou par des libraires.

---

[1] Les relations interculturelles génèrent pratiquement toujours de l'acculturation. Cette dernière est un « mécanisme de changement culturel déclenché par le contact continu ou répété, direct ou indirect, de cultures différentes. L'acculturation provoque à la fois la perte, l'acquisition, la substitution, la réinterprétation et la transformation de traits culturels des populations mises en présence. » Barrette, C., É. Gaudet, et Lemay, 1993 : *Guide de la communication interculturelle*. Éditions du renouveau pédagogique inc. Montréal.

1.1 Fiches des romans

Les fiches des romans ci-dessous fournissent trois types d'information. D'abord, nous présentons les données techniques du roman, c'est-à-dire le nom de l'auteur, l'éditeur, le lieu d'édition, l'année de parution ainsi que le nombre de pages.

Ensuite, lorsque l'information était facilement disponible, nous avons ajouté quelques mots sur l'auteur, suivis d'un bref résumé thématique du récit, élaboré soit à partir de notre propre lecture soit à partir d'un article ou d'une autre source[2]. Finalement, la dernière rubrique contient soit des commentaires, soit des propositions de travaux et de recherches ayant trait directement au roman, soit l'énumération d'autres œuvres romanesques de l'auteur.

Les romans sont classés par ordre alphabétique de noms d'auteur. Les titres ou les auteurs précédés d'**un astérique** ont été ou sont encore à l'étude au collégial. Ceux précédés de **deux astériques** ont été analysés plus attentivement à partir du cadre d'interprétation théorique développé dans le document « La romance des relations interculturelles »

Bonne lecture

[2] Il était impossible de lire et de commenter tous les romans sélectionnés ici, compte tenu du temps de la recherche.

BISSOONDATH, Neil
1992 : *Retour à Casaquemada*. Phébus, Paris, 428 p.

Bissoondath, né en 1955, vit actuellement à Montréal. Originaire de Trinidad, où ses aïeux ont émigré des Indes, l'auteur dira que son premier roman touche l'immigration et le racisme, le choc des cultures et le rêve du retour, mais que c'est toutefois de la vie familiale et conjugale de Raj, le personnage principal, qu'il est question. Ce qui intéresse l'auteur ce sont les effets de situations sociales et politiques difficiles, tels la marginalisation et le déracinement, sur les individus et sur leur trajectoire de vie personnelle.

Résumé
« Casaquemada parle d'un être, [Raj] déchiré entre ses origines [il est issu d'une petite communauté hindi implantée aux Antilles] et la découverte d'un ailleurs [le Canada, où il étudiera la médecine et se mariera] davantage porteur d'avenir. En filigrane, c'est la double question de l'émigration et de l'exil qui est posée dans toute la complexité qu'elle mérite ... » (Guay, Hervé, *Le Devoir*, 24 octobre, 1992).

Commentaire
Bien que ce roman soit d'un prix élevé (39.95$) et ainsi moins accessible aux étudiants, il nous paraît important de le faire connaître. La critique l'a très bien accueilli et il nous a été chaudement recommandé. De plus, les écrivains canadiens-anglais sont peu connus, ainsi que les communautés ethniques et le parcours d'émigration dont fait état le roman.

***BRINK, André**
1988 : *États d'urgence*. Stock, coll. Livre de poche, Paris, 374 p.

Né en Afrique du Sud en 1935, cet écrivain afrikaan écrit ses romans en langue afrikaane qu'il doit, à la suite de la censure de ses œuvres, traduire en anglais. Son parcours politique et social semble tout à fait particulier. Il deviendra un militant acharné contre l'Apartheid. Ces romans traitent de l'amour, de la liberté, de la création littéraire dans un contexte unique, celui de l'Apartheid. Pour Brink, dans un pays comme l'Afrique du Sud, aucun thème littéraire ne peut se soustraire de sa dimension politique.

Résumé
« Le héros du roman est un écrivain qui, dans l'Afrique du Sud d'aujourd'hui, tente d'écrire un roman d'amour. Il va au fil des pages nous faire partager ses désirs et ses angoisses et cristalliser autour de ses héros ses rêves les plus secrets. [...] Les amants peuvent-ils s'aimer, l'écrivain peut-il écrire là où la liberté n'existe pas? »

Commentaire

Bien que Brink soit un auteur reconnu, certains de ses romans peuvent paraître trop volumineux pour être mis à l'étude. Il a publié de nombreux romans portant sur la ségrégation et le racisme d'État, notamment en 1974, *Au plus noir de la nuit* (Stock, coll. Livre de poche, Paris, 668 p.), en 1980, *Une saison blanche et sèche* (Stock, coll. Livre de poche, Paris, 381 p.) et en 1984 ' *Le mur de la peste* (Stock, coll. Livre de poche, Paris, 542 p.).

****CHAREF, Mehdi**

1983 : *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*. Mercure de France, coll. Folio, Paris, 185 p.

L'auteur naît en Algérie mais est élevé en France dans un milieu défavorisé et délinquant. Il est jeune lorsqu'il décrit dans ce premier roman le drame actuel des enfants d'immigrés dans les banlieues de Paris. Ce roman fut porté à l'écran.

Résumé

Des adolescents, à la recherche de leur identité, se retrouvent à la périphérie de la société qualifiée « d'accueil ». D'une culture dans le privé et d'une autre dans le public, ils vivent un double écart d'identité : celui qui existe entre eux et leurs parents issus d'une culture d'origine différente, et celui qui s'interpose entre eux et les membres de la société française. Ces adolescents dits de « la deuxième génération » partagent cependant la réalité socio-économique de plusieurs jeunes Français issus d'un milieu pauvre, mono-parental. Charef raconte une tranche de vie de ces jeunes désœuvrés. C'est par le biais de l'amitié entre deux adolescents, l'un de vieille souche française et l'autre d'origine maghrébine, que le lecteur pénètre dans les décors de la cité et explore le jeu des rapports d'altérité : entre adolescents de diverses origines ethniques, entre adolescents et parents, entre hommes et femmes et entre gens de statuts sociaux différents.

Commentaire

Cet auteur, considéré comme de la jeune génération d'écrivains originaire d'Afrique du Nord, mais devenu Français, aborde des questions contemporaines touchant à l'immigration, particulièrement reliées à l'intégration des jeunes de la deuxième génération, aux conditions de vie en milieu urbain, et aux relations post-coloniales entre les Français et certains ex-colonisés. En 1989 , Charef publie *Le Harki de Meriem* (Mercure de France, Folio, Paris, 212 p) qui raconte l'histoire du jeune Sélim « assassiné en pleine rue par un groupe d'extrême droite. On refuse l'entrée de son cercueil sur le territoire algérien. L'enterrement a lieu en France. Resté seul, Azzedine, le père, se rappelle son enfance en Algérie, la faim, l'armée, la guerre, la fuite en France. L'auteur nous dresse un portrait de ce harki (Français musulman resté fidèle à la France durant la guerre d'Algérie) qui garde néanmoins espoir. » (Document de Presse)

CONDÉ, Maryse

1987 : *La Vie scélérate*. Seghers, coll. Le Livre de poche, Paris, 349 p.

Maryse Condé a été professeure de littérature négro-africaine à la Sorbonne ainsi que professeure de littérature et de culture antillaise à Los Angeles avant de retourner dans son pays d'origine, la Guadeloupe. Elle a écrit plusieurs essais et romans, notamment en 1984 : *Ségou* (2 tomes, Robert Laffont, Le Livre de poche, Paris, 344 p.) et *Moi, Tituba, sorcière noire de Salem.*, qui remporta le Grand Prix littéraire de la Femme.

Résumé

« Dans ce roman, femmes et hommes se côtoient mais le premier rôle va à la famille. Particularité structurelle : la narratrice est une fillette. La langue : le français de la Guadeloupe [...] Le texte regorge d'images et de couleurs [...] le récit où s'entremêlent les mille facettes de la réalité de la lutte des classes, du racisme, des relations hommes-femmes et parents-enfants, est ainsi développé de fantômes sympathiques ou rancuniers. » (Lortie, M. C., 1988 : *La Presse*, 2 juillet, J1-2)

Commentaire

La lecture des romans de Maryse Condé fournit une bonne occasion de faire connaissance avec la littérature francophone d'ailleurs tout en nous faisant découvrir des mondes particuliers, dont celui de la Guadeloupe.

CHEN, Ying

1993 : *Les Lettres chinoises*. Léméac, Montréal, 171 p.

L'auteure est née à Shangai en 1961. Elle vit maintenant à Montréal. Elle a écrit en 1992 son premier roman *La mémoire de l'eau*.

Résumé

« [Pour Yuan, immigrant à Montréal] les amarres sont rompues avec les habitudes culturelles et l'ancestrale sagesse des siens, et Yuan se laisse tranquillement séduire par le mode de vie nord-américain : la surconsommation, le parler franc, l'insouciance, l'amour sans lendemain. Sans trop s'en apercevoir, il s'éloigne alors de son amie, et bien qu'il fasse le nécessaire pour qu'elle vienne le rejoindre, Sassa hésite. Déjà tourmentée de nature [...], Sassa est en outre paralysée par son traditionnalisme. [...] *Les Lettres chinoises* est un roman épistolaire dans lequel on retrouve les lettres que s'échangent Yuan et Sassa, mais aussi celles que s'écrivent Sassa et son amie, Da Li, également en exil à Montréal, et celles que s'adressent Yuan et son père. » (Sergent, J. *Voir*, 1993)

Commentaire

Ce roman, qui est à la fois une histoire d'amour et un parcours d'immigration et d'exil, nous semble intéressant d'une part parce qu'il présente des personnages chinois tout en évitant de les folkloriser, et d'autre part parce qu'il rend compte de l'identité culturelle montréalaise. « Il y a quelque chose de froid dans ce roman, mais en même temps quelque chose de très sain. Comment pratiquer le taï-chi tout nu devant sa fenêtre ouverte un matin de janvier montréalais. Très rafraîchissant. » (Sergent, J. *Voir*, 1993)

ÉROUART, Gilbert

1992 : *L'Homme qui n'a pas eu lieu.* Robert Laffont, Paris, 171 p.

Historien de l'art, archéologue et diplomate, l'auteur a résidé à Prétoria en Afrique du Sud avant de déménager au Québec. *L'Homme qui n'a pas eu lieu* est son deuxième roman.

Résumé

« C'est ainsi, de la bouche du président de la Chambre métisse du Parlement, que Steeve Partance, citoyen de l'État Gabriel, Métis à la carnation très blanche, apprend que sa demande de changement de groupe racial a été acceptée. La nouvelle produit en lui un choc si violent que sa voix, par un phénomène que les médecins n'expliqueront pas, en sera pour toujours altérée. Conséquence bénigne au regard de la tragédie dans laquelle, soudain, sa vie bascule : Nomonde, sa fille, demeure, elle métisse. » (page 4 de couverture)

Commentaire

L'intérêt de ce roman, qui traite à la fois de l'apartheid, d'une relation père-fille, de la liberté et la quête d'identité ainsi que de la littérature d'Afrique du Sud en général, réside dans le traitement de l'identité des personnages qui sont définis à la fois à partir de critères socio-culturels et de critères biologiques, lesquels peuvent se modifier en cours de route. Dans ce contexte de racisme d'État, les relations entre les Afrikaaners ont une dimension politique et sociale difficile à imaginer et aussi à comprendre.

HALIMI, Gisèle

1988: *Le Lait de l'oranger*. Gallimard, coll. Folio, Paris, 412 p.

Résumé

« Comment une petite Tunisienne, issue d'une famille juive et pauvre, est-elle devenue la célèbre avocate de la cause des femmes. Livre de souvenirs et de réflexions. Parcours d'une rebelle, qui croise tant de personnages importants – de De Gaulle à Mitterrand et de Camus à Sartre et à Simone de Beauvoir –, *Le Lait de l'oranger* est aussi une sorte de message d'amour à un père exceptionnel ... » (Document de presse)

****GARY, Romain, (Émile Ajar)[3]**

1975 : *La Vie devant soi*. Mercure de France, coll. Folio, Paris, 274 p.

Originaire de Russie, l'auteur immigre en France à l'âge de quatorze ans. Au cours d'une vie aventureuse, il étudie le droit, séjourne dans l'armée, entre au ministère des Affaires étrangères et, finalement, devient auteur-réalisateur-écrivain de grande renommée.

Résumé

Dans *La Vie devant soi*, roman parsemé de réflexions philosophiques et de commentaires acerbes sur divers sujets (guerre d'Algérie, situation des Juifs dans le monde, Seconde Guerre mondiale, prostitution, colonisation en Afrique), l'auteur rend compte des relations entre les Français et les Autres et joue sur la notion du semblable et du différent. Par le biais d'une relation d'amour entre une personne âgée d'origine polonaise-juive et un enfant d'origine arabe-musulmane, Romain Gary nous fait pénétrer dans l'univers des incompris, des marginaux, de ceux qui sont différents par leur origine nationale, par leur religion, par leur métier, par leur orientation sexuelle.

Commentaire

La réputation de l'auteur n'est plus à faire. Ce roman, à la fois humoristique et triste, est très apprécié tant par des étudiants que par des professeurs. On peut y observer des thèmes tels que la marginalité, les divers types de différences (ethniques, sexuelles, sociales...), ainsi que l'identité nationale, ethnique et religieuse.

---

[3] *La Vie devant soi* a d'abord été publié sous le pseudonyme d'Émile Ajar. À la mort de l'auteur Romain Gary, on a révélé que les quatre romans publiés sous le nom d'emprunt d'Émile Ajar étaient en réalité de Gary.

GORDIMER, Nadine

1979 : *Un Monde d'étrangers*. Albin Michel, coll. Le Livre de poche, Paris, 379 p.

Très célèbre écrivaine sud-africaine, née en 1923, Nadine Gordimer remporta pour plusieurs de ses romans de nombreux prix littéraires dont le prix Nobel de littérature en 1991. Son engagement pour la défense des droits de la communauté noire est bien connu. Ses écrits romanesques abordent des thèmes universaux tels que l'amour et l'amitié, mais qui sont toutefois ancrés dans une réalité politique, l'Apartheid, dont le lecteur, pas plus que l'auteure, ne peut se soustraire.

Résumé

Toby, un jeune Anglais que son travail conduit en Afrique du Sud, commence par fréquenter le monde des Blancs fortunés. Puis par le biais d'une jeune femme blanche engagée dans la défense des droits des femmes noires, il fait la connaissance d'un Noir qui réclame son droit d'être un homme à part entière. De cette rencontre naîtra une grande amitié mais aussi la découverte d'un monde très divisé, de deux univers où la communication est absente et le partage du pouvoir inexistant.

1992 : *Histoire de mon fils*. Christian Bourgois, coll. 10/18, série Domaine étranger, Paris, 326 p.

Résumé

L'histoire d'une famille noire dont le père, personnage instruit et admiré de son fils, en vient à lutter contre l'Apartheid. Au fil du temps, son engagement social et politique le détournera de sa femme, et on le renverra de l' école où il enseignait. Il aimera une autre femme, une Blanche.

Commentaire

Les romans de Nadine Gordimer, dont l'écriture nous a séduite, se prêtent à différents types d'exposés et de recherches. Outre l'étude du système politique de l'Apartheid, on peut aussi analyser l'histoire et les conséquences de la colonisation en Afrique du Sud, les relations père-fils, homme-femme, Noir-Blanc, ainsi que les questions des droits humains, des préjugés et des comportements discriminatoires, du pouvoir et de la domination, des rapports entre groupes humains vivant en ségrégation, et finalement de la lutte et des moyens préconisés pour la reconnaissance de l'égalité entre les êtres humains.

•GRIFFIN, John Howard

1962 : *Dans la peau d'un Noir*. Gallimard, coll. Folio, Paris, 245 p.

L'auteur, un Américain né en 1920, préoccupé par les relations Noirs-Blancs et le problème de la ségrégation raciale aux États-Unis, décide de devenir et de vivre, le temps d'un roman, comme un Noir du Sud. Un médecin lui administrera un médicament pour foncer son épiderme et un coiffeur achèvera sa métamophose.

Résumé

Un journaliste blanc métamorphosé en noir parcourt le sud des États-Unis. Il fréquentera la communauté noire et se fera harceler par les membres de la communauté blanche. Il connaîtra la pauvreté et la misère, dormira dans des taudis, subira la discrimination et l'humiliation de ceux qui se considèrent comme supérieurs.

Commentaire

D'écriture sans grande prétention littéraire– peut-être du à la piètre qualité de la traduction –, ce roman est néanmoins fort apprécié des étudiants qui sont impressionnés par le courage du journaliste et la description du racisme quotidien dans le sud des États-Unis. Ce roman « journalistique » se prête très bien aux différentes suggestions pédagogiques du deuxième chapitre.

De plus, on pourra étudier les enjeux de la ségrégation raciale des années 60 aux États-Unis, la sous-culture des Noirs américains dans le sud du pays, la perception et les découvertes du journaliste blanc concernant les relations interculturelles entre Blancs et Noirs.

•HILLERMAN, Tony

1986 : *Là où dansent les morts*. Rivages/Noir, Paris, 249 p.

D'origine américaine, l'auteur passe son enfance dans les réserves amérindiennes. Journaliste, reporter politique, chef de bureau, professeur et assistant du président de l'université de New Mexico, comme écrivain il se spécialise dans « l'ethnopolar ». Ses romans policiers qui se déroulent en milieu amérindien - surtout navajo et zuni -, ont la particularité d'intégrer efficacement au récit certains traits culturels des différents groupes en présence, notamment en ce qui concerne le domaine religieux (les croyances et les rituels).

Résumé

Le roman est construit sur l'entrelacement de deux histoires : celle, interculturelle, d'un jeune Navajo qui veut se faire initier à la religion zunie pour sortir de la solitude navajo; celle, policière, d'un archéologue véreux qui, craignant d'être démasqué, emprunte certaines pratiques à la religion zunie pour tuer deux jeunes garçons, soit le jeune Navajo et son ami zuni. C'est par le biais des multiples allées et venues du policier navajo, Joe Leaporn, entre les mondes zuni, navajo et blanc que sont explorées la plupart des relations interculturelles du récit.

Commentaire

Ce roman, l'un des seuls à notre connaissance qu'on peut qualifier « d'ethnographique » recèle beaucoup d'informations culturelles sur la religion des populations amérindiennes, en particulier navajo et zuni. On pourra étudier ce sujet et, indirectement, aborder toute la question des réserves autochtones et de la colonisation, des relations entre Amérindiens et Américains. Il est aussi intéressant de remarquer les relations interculturelles entre Navajos et Zunis où l'on peut voir à l'œuvre, hors d'un cadre politique de dominant/dominé, le phénomène de l'ethnocentrisme, la méfiance « humaine » des uns et des autres, l'acculturation.

***KANE, Cheikh Hamidou**
[1961], 1990 : *L'Aventure ambiguë*. Christian Bourgois, coll. 10/18, 190 p.

Originaire du Sénégal, de culture peul et islamique, l'auteur s'intéresse non seulement à la rencontre de deux mondes, mais à la transformation de celui que l'on qualifie de traditionnel.

Résumé

Le récit raconte un moment de la vie d'un jeune musulman très religieux, qui, transplanté à Paris pour étudier Descartes et Platon, passe de la vie coranique à la vie moderne. Une rencontre de l'Europe et de l'Afrique, au sein de laquelle s'opère un déchirement, une crise de conscience « qui accompagne, pour l'Africain "européanisé", sa propre prise de conscience. [...] Si je leur dis d'aller à l'école nouvelle [...], ils iront en masse. Mais, apprenant, ils oublieront aussi. Ce qu'ils apprendront vaut-il ce qu'ils oublieront? » de dire un vieil iman.

Commentaire

Tout en traitant des thèmes de l'acculturation, du choc des cultures, le roman de Kane pose au lecteur plusieurs questions sur les changements culturels et sur l'impérialisme culturel. On pourrait aussi faire commenter les mises en garde du vieil iman au jeune étudiant : « Les hommes d'Occident connaissent de moins en moins le miracle et la grâce. »

**KOGAWA, Joy

1989 : *Obasan*. Québec/Amérique, coll. Littérature d'Amérique, Montréal, 370 p.

Canadienne-anglaise d'ascendance japonaise, Joy Kogawa est à la fois poète et romancière. Ces deux attributs sont agréablement présents dans *Obasan*.

Résumé

Ce roman, à la fois intimiste, poétique et documentaire, raconte le triste épisode, du début du vingtième siècle aux années 60, qui a marqué les relations entre les Canadiens d'origine britannique et leurs compatriotes d'origine japonaise. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les immigrants japonais ainsi que leurs descendants furent persécutés, enfermés, dispersés dans différents camps de travail et privés de tous leurs droits. Le récit se déplace entre la Colombie-Britannique, l'Alberta et le Japon.

À travers de réels événements historiques, l'auteure étudie la question de l'intégration des membres d'une communauté minoritaire à la société majoritaire. Chacun des personnages romanesques entretient avec la culture d'origine japonaise des liens plus ou moins étroits. Certains individus, en particulier ceux de la troisième génération, la renient totalement soit par manque d'affinité soit parce qu'ils la rendent responsable de la persécution et de la mise à l'écart dont ils ont été victimes : oublier ce douloureux épisode, ou au contraire se battre pour faire reconnaître les faits afin qu'ils ne se reproduisent plus, telles sont les différentes stratégies personnelles adoptées.

Commentaire

Ce roman présente pour l'étude des relations interculturelles d'immenses possibilités de travaux et d'exposés dans plusieurs disciplines. Outre les événements historiques que l'on peut explorer ainsi que les questions politiques soulevées au début du vingtième siècle, la lecture d'Obasan permet de bien saisir les conséquences sociales, psychologiques, légales de la discrimination et du racisme. De plus, beaucoup de questions peuvent être posés à savoir quand et comment un individu, immigrant ou descendant d'immigrant, peut-il être considédéré comme un citoyen à part entière au sein d'un pays? Que doit-il faire pour être « reconnu » comme citoyen appartenant à la culture canadienne? Que signifie l'intégration? Quels sont les pouvoirs que s'octroient le "Nous" dans le roman? Comment est décrite l'identité nationale? Quelles sont les divergences culturelles entre Stephen et ses grands-parents? Expliquer la position d'Emily face au gouvernement canadien après l'épisode de l'internement des Canadiens d'origine japonaise.

KOVAC, Mirko

[1992], 1994 : *La Vie de Malvina Trifkovic*. Rivages/Poche, Paris.

Essayiste, scénariste, nouvelliste et romancier, Mirko Kovac est originaire d'un village d'Herzégovine et vit maintenant à Belgrade. *La Vie de Malvina Trifkovic* est son premier roman traduit du serbo-croate au français.

Résumé

« "Il arrive fréquemment que nous découvrions et appréciions le véritable prix et la valeur des choses dès que nous les perdons, et c'est ce qui se passe avec la haine : à peine la perdons-nous que nous la regretterons et y aspirerons". C'est avec ces mots qu'Ivan explique pourquoi et comment il a fait annuler le mariage de son frère Tomislav Parcic avec celle qu'il appelle "la Serbe" Malvina Trifkovic. Ivan et Malvina sont le moteurs de la tragédie. Lui, à cause de sa haine pour tout ce qui n'est pas croate, mais aussi de tous ceux qui ne se rangent pas à ses opinions. Malvina qui, innocente, brave tous les interdits avant de se durcir au contact du monde. » (Document de presse)

Commentaire

« Une des grandes forces de ce livre tient à sa forme : le destin de Malvina est relaté à travers les écrits de ceux qui l'ont connue. L'ensemble constitue un roman étonnant, violent et lyrique. » Ce roman, qui nous vient d'un monde déchiré, jettera peut-être un peu de lumière sur les différends et les tensions entre Serbes et Croates.

LEFEVRE, Kim

1989 : *Métisse blanche*. Barrault, coll. J'ai lu, Paris, 410 p.

L'auteure est née au Viêt-nam, d'un père français et d'une mère vietnamienne. Elle étudiera en France et deviendra professeure et comédienne. *Métisse blanche*, un roman autobiographique, est une porte ouverte sur une région, l'Indochine, qu'un lecteur occidental connaît peu ou mal.

Résumé

Kim, une Eurasienne née d'une trop brève rencontre entre un soldat français et une Vietnamienne, devra se débattre toute sa vie contre les préjugés et les rejets dont elle est l'objet au sein de sa famille et de son village. Le fait d'être née fille, métisse et bâtarde en fait un être solitaire, mis à l'écart de sa communauté qui est décrite comme intolérante à la différence, endogame et conservatrice. Méprisée dans une atmosphère nationaliste qui s'oppose à la domination coloniale, elle deviendra, à l'âge de la puberté, un sujet de désir et de convoitise. Tant sa mère qu'elle-même considèrent que l'instruction ainsi que la préservation de sa virginité constituent le meilleur moyen de reconnaissance et d'affirmation d'une identité bafouée et dénigrée.

Commentaire

Récit d'initiation au féminin et témoignage sur la xénophobie et la discrimination dans une société asiatique, ce roman est intéressant sur plusieurs points. Il nous fait découvrir non seulement une culture vietnamienne aux prises avec les affres de la colonisation française et les guerres fraticides, mais aussi la transgression raciale et les conditions de vie d'une métisse. Par ce roman, on peut explorer toute la question des identités, associées au sexe, à la classe sociale, aux traits biologiques.

KUREISHI, Hanif

1991 : *Le Bouddha de banlieue*. Christian Bourgois, coll. 10/18, Domaine étranger, Paris, 414 p.

Résumé

Ce roman qu'on peut qualifier d'autobiographique raconte l'histoire d'un « Paki », comme on appelle les émigrés Pakistanais. Karim Amir, Anglais de souche– enfin presque, dira-t-il–, vit dans une banlieue de Londres en Angleterre. Sa famille l'ennuyait à mourir et il était « prêt à n'importe quoi. [...] Puis un jour tout a changé [...] J'avais dix-sept ans. » (Kureishi, 1991 : 1)

Commentaire

Ce roman est présenté comme « satirique, provocateur et hilarant ». Salman Rushdie le décrira comme « sauvagement irrévérencieux et insolent, mais fondamentalement émouvant et plein de vérité. Et vraiment très drôle.» (page 4 couverture)

***MICONE, Marco**

1992 : *Le Figuier enchanté*. Boréal, Montréal, 128 p.

L'auteur, d'origine italienne, enseigne le français au Collège Vanier. Dramaturge, il écrira les pièces de théâtre suivantes : *Addolorata* (1982), *Gens du silence* (1983), *Déjà l'agonie* (1989). Il a développé l'expression « culture immigrée » pour décrire l'expérience propre aux immigrants.

Résumé

« Ce roman traduit de l'intérieur la condition d'immigré. Entremêlant le réel et la fiction, Marco Micone fait revivre les villages désertés, les pères de famille qui n'existent qu'à travers leurs lettres, les écoliers dont on se moque parce qu'ils ne parlent pas comme leurs camarades. [...] C'est l'histoire des êtres que l'on a greffés sur un tronc étranger, et qui doivent, pour survivre, s'abreuver à une culture autre que la leur. » (Document de presse)

Commentaire

Le Figuier enchanté semble plutôt être un ensemble de textes (récits, essais) qu'un roman au sens classique du terme. C'est un livre toutefois important car il a le mérite de décrire dans une langue savoureuse, les contradictions inhérentes à la condition d'immigrants : « la force des rêves et des pressions sociales qui poussent les paysans de la Molise à émigrer vers l'Amérique; le choc de la découverte du nouveau continent et la douleur du déracinement; la difficile insertion au sein de la nouvelle communauté et l'étouffement du ghetto; le déchirement entre la nécessaire adaptation et le souvenir des origines. »(Document de presse)

MORRISON, Toni

1985 : *La chanson de Salomon*. Acropole, Paris, 409 p.

Née aux États-Unis, elle a été professeure de littérature, critique littéraire et directrice littéraire avant de se consacrer entièrement à l'écriture.Toni Morrisson a reçu en 1993, le Prix Nobel de littérature.

Résumé

« *La chanson de Salomon* est l'histoire de trois générations de Noirs, de la fin de la guerre de Sécession jusqu'en 1960. Si le roman semble centré sur le destin d'un jeune homme en mal d'adolescence, son initiation amoureuse et sexuelle, sa chasse aux lingots d'or abandonnés par son père, *La chanson de Salomon* est avant tout l'opéra de l'esclavage, la résurrection foisonnante des légendes africaines que la tradition orale a transmises de génération en génération et auxquelles Tony Morrison donne enfin voix, forme, éternité. » (introduction)

•ROBLÈS, Emmanuel

1981 : *Saison violente*. Seuil, coll. Points Roman, Paris, 181 p.

Résumé

« D'un bout à l'autre, le récit se déroule en Algérie et révèle la plupart des maux qui feront mourir la société coloniale. Il met en scène tout un peuple de pauvres, les "cinquante-pour-cent", en butte, comme les Algériens arabes ou berbères et comme les juifs, à l'humiliation, l'oppression et le racisme d'un système social injuste. [...] Roman toujours très actuel qui, dans l'Oran de 1927 et à travers un adolescent imprégné de deux cultures, liés à deux appartenances, la française et l'espagnole, pose tous les problèmes d'intégration et d'identité que peut aujourd'hui, en France, rencontrer cette seconde génération des enfants d'immigrés qu'on dénomme les "Beurs".» (*Lecture au présent*)

**ROY, Gabrielle

1979 : *La Rivière sans repos*. Stanké, coll. 10/10, Montréal, 315 p.

Franco-manitobaine d'origine, Gabrielle Roy est l'un des écrivains les plus importants de la littérature québécoise et canadienne. Plusieurs études lui ont été consacrées.

Résumé

Sur fond de colonisation récente du Nord canadien et des rapports politiques inégaux entre Inuit[4] et Canadiens, une jeune Inuk a un enfant à la suite d'une brève aventure forcée avec un soldat américain. L'éducation du jeune métis l'accule constamment à des choix culturels souvent contradictoires. Que transmettre à cet enfant : les valeurs traditionnelles inuit, plus ou moins adaptées au nouveau contexte de modernisation, ou les valeurs des gens du Sud, plus ou moins significatives pour les Inuit? *La Rivière sans repos* décrit le cours mouvementé d'une vie à la recherche d'un équilibre psychologique entre les valeurs et les pratiques culturelles traditionnelles et celles de la société du Sud qui se veulent modernes.

Commentaire

La Rivière sans repos, publié chez Stanké, présente un roman ainsi que trois nouvelles esquimaudes *Les Satellites*, *Le Téléphone*, *Le Fauteuil roulant*, qui sont toutes aussi intéressantes, drôles et tragiques les unes que les autres, et qui traitent notamment de la confrontation entre la vie traditionnelle et la vie moderne dans le cadre d'une colonisation qui se voulait bienfaitrice.

Ce roman, tout comme les nouvelles qui le précèdent, donne lieu à de nombreux exposés et travaux de recherches. On pourra y étudier par exemple les conditions de vie chez les Inuit, ou mettre en parallèle chez les Inuit les valeurs et le mode de vie traditionnels et modernes ou encore se pencher sur l'image du Blanc qui ressort dans le roman, sur le rôle du pasteur, du policier et de l'armée américaine dans le Nord canadien, ou les relations entre les Inuit et les Blancs vivant au Nord en comparant la vie d' Elsa à celle de Mme Beaulieu. L'espace, la mort, le personnage du métis, le désarroi culturel et la quête d'identité sont aussi des sujets abordés par Gabrielle Roy.

*SCHWARZ-BART, André

[1972], 1983 : *La Mulâtresse Solitude*. Seuil, coll. Points Roman, Paris, 140 p.

La Mulâtresse Solitude, précédé de *Un plat de porc aux bananes vertes*, écrit avec sa femme Simone, fait partie d'un cycle qui se déroule en Guadeloupe, de 1760 à nos jours. L'auteur, d'origine polonaise, remporta le prix Goncourt en 1959 pour son roman *Le Dernier des justes*, publié aussi au Seuil, même collection.

[4] Tout au cours du récit Gabrielle Roy utilise le terme « Esquimaux », mot couramment employé à une certaine époque pour désigner les autochtones du Nord. Depuis, ces derniers ont fait valoir un terme plus juste pour les désigner et se sont appelés les « Inuit » (Inuk au singulier).

Résumé

« ... elle n'est ni noire ni blanche, et même ses deux yeux sont de nuance différente. Enfant, on la surnommera "Deux âmes". Et finalement c'est sous le nom de "Solitude" qu'elle vivra à la Guadeloupe dans les familles de Blancs qui l'ont achetée, puis parmi le stroupes de Noirs révoltés qu'elle rejoindra à grand-peine dans leurs refuges des forêts de la Soufrière. (page 4 de couverture)

« L'histoire se passe de 1760 à 1802. L'abolition de l'esclavage décrétée par la Convention n'aura duré que le temps d'un rêve. [...] C'est elle, enceinte et soutenue par ses compagnons, qui anime le dernier combat. Capturée, elle est pendue après avoir donné naissance à son enfant. » (introduction)

Commentaire

Ce roman, permet d'étudier la traite des Noirs et les conditions d'esclavage au XVIIIe siècle en Guadeloupe, de même que la résistance et les suites de l'abolition de l'esclavage. La question de la négritude et de l'image reliée à la couleur de la peau (image du blanc, du marron, du noir) est aussi parmi les thèmes majeurs abordés dans ce roman. L'auteur ayant utilisé des expressions africaines lorsqu'il parlait de l'Afrique, des expressions du XVIIIe siècle lorsqu'il s'agissait des Blancs et certains créolismes lorsqu'il s'agissait des Guadeloupéens, il peut être intéressant d'étudier aussi le langage et le style romanesques.

****TRUDEL, Sylvain**

1986 : *Le Souffle de l'harmattan*. Quinze, coll. 10/10, Montréal, 144 p.

Ce jeune écrivain québécois aborde ici les thèmes de la différence, de l'identité et de l'amitié entre les enfants. Il a depuis publié deux autres romans.

Résumé

Par le biais d'une relation entre un jeune Québécois et un jeune Africain, tous deux adoptés, l'auteur commente et tente de dénoncer les inégales relations entre le Nord et le Sud, en particulier entre l'Amérique du Nord et l'Afrique. On sait que ces relations sont nées dans un contexte de coopération et d'aide internationale, à la différence de celles qui existent entre l'Europe et l'Afrique, nées dans un contexte de colonisation et qui se perpétuent dans celui de la décolonisation.

**UHLMAN, Fred

1978 : *L'Ami retrouvé*. Gallimard, coll. Folio, Paris, 122 p.

D'origine allemande et de tradition religieuse juive, l'auteur quitte son pays lors de l'avènement du nazisme, laissant derrière lui sa famille. Tour à tour avocat, peintre et écrivain, il vécut en France, en Espagne et en Angleterre, où il s'est établi définitivement avec sa femme et où il a combattu le nazisme[5].

Résumé

Hans Schwarz, fils unique d'un médecin juif, développe une amitié et voue une grande admiration à un jeune aristocrate allemand protestant. Leur relation, déjà peu valorisée par les parents de l'adolescent issu d'une famille illustre, deviendra de plus en plus difficile sous le régime hitlérien. Hans quittera l'Allemagne pour les États-Unis. Leur amitié, qui n'aura duré qu'une année, reviendra en mémoire, chez le personnage principal quelque trente ans plus tard lors de la lecture d'un fascicule sur les anciens compagnons de classe de Hans.

Commentaire

Ce roman en miniature, de dire Arthur Koestler, a fait les délices de plusieurs lecteurs. Et bien que de très nombreux ouvrages aient été écrits sur la tragédie humaine des juifs-allemands, le livre d'Uhlman présente une sensibilité et une dimension que peu d'auteurs ont su rendre en si peu de pages. Ce n'est pas tant le système nazi qui est décrié ici que les préjugés, l'intolérance, les vexations et les conséquences de la mise à l'écart des uns, par les autres qui les dominent. Différentes questions peuvent être discutées à savoir si l'amitié entre individus de religion et de classe sociale différentes peut dépasser les préjugés ethniques et les attitudes discriminatoires d'une société? Comment devient-on étranger ou bouc-émissaire dans une société à laquelle notre famille participe depuis plusieurs générations? Ou à l'inverse combien faut-il de générations pour être considéré comme un des leurs? On pourra aussi aborder le nazisme, le thème de la peur et les notions de judéité et d'étranger.

La lettre de Conrad[6] suivi de *Pas de résurrection, s'il vous plaît*. Stock, coll. « Nouveau cabinet cosmopolite », Paris.

---

[5] Le foyer des Uhlman devint un centre pour les réfugiés intellectuels, le quartier général pour l'aide à la gauche espagnole et la source d'activités anti-nazies. Au début de la guerre, Uhlman fut convoqué à Cambridge pour discuter de l'opportunité d'assassiner immédiatement Hitler.

[6] Ce roman semble pour l'instant difficile à obtenir. Il est toutefois intéressant de le mentionner car il sera probablement réédité un jour.

« *La lettre de Conrad* est la deuxième partie de *L'Ami retrouvé*. C'est en 1986 seulement – après la mort de l'auteur mais à sa demande – qu'est publié ce roman. Quelques jours avant d'être exécuté pour avoir participé au complot contre Hitler, Conrad écrit à Hans, avec qui il a partagé tant de moments de bonheur exaltants, pour tenter de justifier ses choix et ses erreurs passés et pour lui demander pardon. Ce bref roman est la bouleversante confession de l'ami enfin retrouvé. (*Bulletin critique de langue française*, 1986 : 854)

« *Pas de résurrection, s'il vous plaît* est un récit à part qui, dans l'esprit de Fred Uhlman constituait la fin de *L'Ami retrouvé*. Simon, juif d'origine souabe fixé aux États-Unis, revient onze ans après la guerre, pour deux jours seulement dans sa ville natale. Pour lui la confrontation est douloureuse. » (*Bulletin critique de langue française*, 1986 : 854)

***WIESEL, Élie**

1980 : *Le Testament d'un poète juif assassiné*. Seuil, coll. Points, 289 p.

Élie Wiesel est né en 1928 en Hongrie. Déporté, il a été secouru par un organisme de secours. En 1983, il a reçu le prix international de la Paix pour son roman ci-mentionné ainsi que pour *Paroles d'étrangers*. En 1984, il a publié *Les Juifs du silence*, au Seuil.

Résumé

« Le destin de Paltiel Kossover lui a fait traverser toute l'histoire de l'Europe de la première moitié du XXe siècle. Né en Russie, il émigre tout enfant vers la Roumanie, à la suite d'un pogrom [...] Pour se soustraire [...] à son milieu juif traditionnel, Paltiel [adulte] part pour Berlin.[...] À Paris, Paltiel se lie très vite avec le milieu juif communiste du journal *La Feuille* et de son rédacteur en chef Pinsker. Ses premiers poèmes sont publiés, ainsi que des articles qui déclenchent des polémiques politiques.

« Puis, en 1949, [de retour en Union Soviétique] les purges antisémites commencent et Paltiel est arrêté, interrogé, torturé [...]. Paltiel écrit pour son fils, tout en sachant que son fils ne le lira pas, et revient à ses origines, se met à affirmer avec foi sa judéité. Un matin, il est exécuté d'une balle dans la nuque... » (*Lecture au présent*)

Commentaire

Le Testament d'un poète juif assassiné est considéré comme un roman « réaliste » : « tout ce qui advient aux personnages [...] a pu et a certainement dû arriver à des personnes réelles; les lieux sont réels, les circonstances sont historiques, le contexte sociologique, politique, culturel et religieux est tout aussi historique » (*Lecture au présent*)

De nombreux sujets d'exposés[7] (racisme, judéité, exil, guerre, antisémitisme, réfugié, pogrom, nazisme, communisme) sont possibles tant dans les cours de sciences humaines et sociales que dans ceux de lettres, notamment sur la situation historique (dans les années 1920-45, tout comme aujourd'hui) des juifs à travers le monde (en Europe centrale entre les deux guerres, en Union soviétique, en Israël).

****WRIGHT, Richard**
1947 : *Black boy*. Gallimard, Paris, 445 p.

Considéré comme le premier grand romancier noir des États-Unis, l'auteur livre ici un récit autobiographique.

Résumé

Enfant, il découvre le racisme et le climat de terreur du sud des États-Unis. Adolescent, il prend conscience de la pauvreté, de l'aliénation, de la résignation et de la ségrégation dont sont victimes les Noirs américains.

Parallèlement à cette prise de conscience sociale, le jeune Wright se trouve déchiré entre ses parents et la communauté puritaine noire, d'une part, et la société américaine blanche de l'autre.

1.2 Autres lectures

ALVAREZ, Julia
1993 : *Comment les filles Garcia ont perdu leur accent*. Flammarion Ltée, Paris.
Ce roman raconte l'histoire de quatre jeunes filles exilées aux États-Unis, qui tentent de s'intégrer à la culture américaine.

AUDET, Noël
1992 : *L'Eau Blanche*. Québec/Amérique, coll. Littérature d'Amérique.

BEGAG, Azouz
1986 : *Le Gone du Chaâba*. Point Virgule, 240 p.
« Le livre se lit avec émotion et souvent amusement, toujours aussi avec intérêt. On appréciera qu'aucun excès idéologique ne vienne ternir le caractère agréable et très humain du récit. C'est assez rare » (B.C.L.F. 1986)

1989 : *Béni ou le Paradis Privé*.(Point Virgule) est la suite du Gone de Chaâba. [...] Béni, adolescent, découvre le Paradis "privé", la difficulté de vivre, la bêtise, le racisme.

---

[7] On pourra consulter *Lecture au présent* publié au Seuil à l'usage des professeurs pour l'étude littéraire de cette œuvre et pour des suggestions de recherches et travaux pratiques.

BEN JELLOUN, Tahar
1991 : *Les Yeux baissés*. Seuil, coll. Points roman, Paris, 300 p.

BROWN, Dee
1981 : *Creek Mary, la Magnifique*. Stock, Paris, 425 p.

*CHASE-RIBOUD, Barbara
1981 : *La Virginienne*. Albin Michel, Le Livre de poche, Paris, 574 p.

**CHRAÏBI, Driss
[1955]1989 : *Les Boucs*. Denoël, coll. Folio, Paris, 182 p.

1991 : *L'inspecteur Ali*. Denoël, coll. Folio, Paris, 219 p.

C'est l'histoire d'un Britannique d'origine marocaine qui retourne au Maroc où il accueillera ses beaux parents écossais. Pour les hôtes marocains tout comme pour les visiteurs britanniques, le choc des cultures sera inévitable.

CŒTZEE, J.M.

1990 : *L'Âge de fer*. Seuil, Paris.

1980 : *En attendant les barbares*. Seuil, Paris.

« Le pouvoir, la guerre et la liberté : une fable politique d'une grande violence, par le plus grand romancier d'Afrique du Sud. » (*La Bibliothèque idéale*, 1992 : 72)

DAVIS, Angela
1975 : *Angela Davis*. Albin Michel/Livre de poche, Paris, 511 p.

DESCHENAUX, Norman
1992 : *La Bière étrangère*. Balzac, 185 p.

*ETCHERELLI, Claire
1972 : *Élise ou la vraie vie*. Gallimard, coll. Folio, Paris, 280 p.

*FAULKNER, William
[1935] 1974 : *Lumière d'août*. Gallimard, coll. Folio, Paris, 628 p.
Auteur américain, qui écrit sur le racisme et l'émergence de la conscience du Sud.

FREEMAN, Minnie Aodla
1993 : *Ma vie chez les Qallunaat*. Hurtubise HMH, coll. Cultures amérindiennes, 216 p.

« ... Minnie, une jeune Inuit du Grand Nord venue travailler dans le Sud, chez les Blancs, raconte ses expériences, ses premiers pas à Ottawa, les malentendus culturels et les difficultés qu'elle a vécues au contact d'une civilisation qui lui était étrangère. Un récit authentique à l'allure de roman où l'humour est loin d'être exclu » (Document de presse)

HUSTON, Nancy
1993 : *Cantique des Plaines*. Actes Sud/Leméac, 211 p.

Ce roman a rapporté le Prix du Gouverneur général en 1993.

*HIMES,Chester
[1958] 1987 : *La Reine des Pommes*. Gallimard, coll. Folio, Paris, 248 p.
1983 : *Plan B*. Lieu commun, coll. Points, Paris, 210 p.

*KINGSTON, Maxine Hong
1979 : *Les Fantômes chinois de San Francisco*. Gallimard, coll. L'air du temps, Paris, 222 p.

*JACKSON, George
[1971]1977 : *Les Frères de Soledad*. Gallimard, coll, Paris, 342 p.

LAFERRIÈRE, Dany
1985 : *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. VLB éditeur, Montréal, 151 p.
1993 : *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit?* VLB éditeur, Montréal, 201 p.

*LALONDE, Robert
1982 : *Le Dernier Été des Indiens*. Seuil, coll. Points, Paris, 158 p.

LATIF GHATTAS, Mona
1990 : *Le Double Conte de l'exil*. Boréal, Montréal, 171 p.

*KAPESH, An Antane (ANDRÉ, Anne)
1976 : *Je suis une maudite Sauvagesse*. Leméac, Ottawa, 238 p.
1979 : *Qu'as- tu fait de mon pays* ? Éditions impossibles inc, Ottawa, 83 p.
Récits de vie et témoignages plutôt que romans, mais les deux récits sont intéressants sur la condition autochtone au Québec.

*POULIN, Jacques
1984 : *Wolkswagen blues*. Québec/Amérique, coll. Littérature d'Amérique, Montréal, 290 p.

*ROBIN, Régine
1983 : *La Québécoite*. Québec/Amérique, coll. Littérature d'Amérique, Montréal, 200 p.

TAN, Amy
1990 : *Le Club de la chance*. Flammarion, Paris, 331 p.

TLILI, Mustapha
1987 : *Gloire des sables*. Gallimard, Folio 1820, Paris, 213 p.

TRISTAN, Anne
1987 : *Au Front*. Gallimard, coll. Folio/Actuel, Paris, 223 p.

**VAN VOGT, Alfred E.
1954 : *À la poursuite des Slans*. Gallimard, Paris, 217 p.

WALLRAFF, Gunter
1986 : *Tête de Turc*. La découverte, coll. Le Livre de poche, Paris, 370 p.

2

Suggestions pédagogiques

Ce chapitre suggère deux types d'approche pédagogique pour traiter des relations interculturelles et rendre active la lecture d'un roman.

La première approche la plus classique est l'exploration thématique qui permet soit d'analyser des thèmes ou des questions propres aux relations interculturelles comme l'acculturation, le métissage, le racisme ou les conditions de vie des groupes en présence, soit d'analyser différentes préoccupations humaines ou certaines valeurs universelles comme la communication, le pouvoir, la liberté, l'amitié, l'amour, dans un contexte interculturel ou encore selon une perspective comparative. Les romans proposés peuvent très bien se prêter à des analyses thématiques traditionnelles[1]. Ce qui nous apparaît important, c'est de sensibiliser les lecteurs à la dynamique des rapports d'altérité et à la compréhension des relations interculturelles en replaçant le thème choisi dans un contexte événementiel d'altérité.

La deuxième approche pédagogique conçoit le roman comme un terrain anthropologique où se meuvent des personnages culturellement définis, où se vivent des événements significatifs pour les rapports d'altérité et où se tient un discours particulier sur la relation interculturelle en présence. La première section du chapitre explique cette approche élaborée à partir d'outils conceptuels développés en anthropologie. Nous proposons une grille d'observation[2] des relations interculturelles basée sur une définition de la culture et des principales composantes des relations interculturelles.

2.1 Le terrain anthropologique romanesque

Pour aborder les relations interculturelles au sein d'un roman, on doit se familiariser avec la notion de « culture » et avec ses différentes manifestations. Au cours de ce siècle, plusieurs définitions ont déjà été élaborées afin de décrire la dimension culturelle de l'espèce humaine. Nous avons retenu celle de l'anthropologue Selim Abou :

> La culture est l'ensemble des manières de penser, d'agir et de sentir d'une communauté dans son triple rapport à la nature, à l'homme, à l'absolu. (Abou, 1986 : 30)

---

[1] Les professeurs de littérature sont certainement plus habilités à faire des analyses touchant à des thèmes universaux. C'est pourquoi nous les invitons à faire part de leurs connaissances sur le sujet à leurs collègues des sciences humaines et sociales.

[2] La grille d'observation ainsi que le cadre théorique que nous proposons ici ont été conçus selon la même approche que celle que nous avons utilisée pour analyser une dizaine de romans traitant des relations interculturelles dans le document *La romance des relations interculturelles* .

Ajoutons que les éléments culturels, à l'inverse de la biologie, ne se transmettent pas d'une façon biologique, mais plutôt par apprentissage et imitation. Par ailleurs, la culture a un aspect diversifié, c'est-à-dire que face à une même situation par exemple la famille, l'économie, le politique, le religieux, etc., il existe mille et une façons de la concevoir, de l'exprimer, de la gérer. La diversité est chose reconnue et doit être acceptée pour ce qu'elle est, c'est-à-dire les façons différentes d'être, sur un fond d'unité. Enfin, les éléments culturels sont partagés par un groupe d'individus et transcendent les générations tout en se modifiant ou en disparaissant.

Aucun individu n'est totalement imprégné ou porteur de toutes les manifestations de sa culture. En effet, chacun fait partie de différents groupes d'appartenance (classe sociale, caste, groupe d'âge, groupe régional, urbain ou rural, etc.) et hérite des particularités de ces ensembles culturels qui le distinguent des autres membres de sa culture. Le concept de **sous-culture** permet d'appréhender les variations culturelles qui existent à l'intérieur d'une même culture. Plusieurs facteurs endogènes comme l'âge, les conditions de vie, le statut, etc., peuvent influencer le comportement culturel des membres d'un groupe humain. On parlera par exemple de la sous-culture de tel quartier d'une grande ville, de la sous-culture des adolescents, de la sous-culture des policiers ou des professeurs, de la sous-culture des mouvements d'extrême droite, de la sous-culture immigrée, etc.

Étudier les relations interculturelles, c'est donc analyser la rencontre de deux ou de plusieurs personnes ayant des manières différentes **de sentir, d'agir** et **de penser**. Les contacts interculturels ont lieu dans un temps et un espace particuliers et se traduisent sur trois plans : la communication, l'action et le discours.

Mentionnons que les romans ne sont pas des monographies ethnologiques, par conséquent on retrouve dans la littérature romanesque des personnages appartenant plutôt à des sous-cultures qu'à une culture globalisante. À la suite de ces considérations théoriques, nous avons élaboré une grille d'observation que nous voulions détaillée et systémique, c'est-à-dire qui puisse rejoindre toutes les dimensions des relations interculturelles et rendre active la lecture des romans.

La grille d'observation, qu'on pourrait aussi appeler grille de lecture, comporte cinq catégories que nous vous proposons sous forme de fiches. Les trois premières concernent certains points de repère du récit romanesque et permettent, l'une de situer dans un espace-temps les contacts interculturels, la seconde de tracer le profil des personnages et la troisième de décrire les groupes culturels en présence. La quatrième catégorie, qui touche directement les rapports d'altérité, permet de découvrir « où », « quand », « comment » et « pourquoi » cette relation a lieu. Cette catégorie nous amène à cerner la dynamique des rencontres interculturelles ainsi que la qualité de la relation. Enfin la cinquième catégorie est constituée des opinions que l'auteur émet directement dans le récit sans l'intermédiaire de ses personnages.

Lors de la lecture d'un roman, chaque catégorie peut être plus ou moins étudiée selon les intérêts du lecteur ou de l'enseignant.

Fiche 1 : Description du contexte géographique et historique du récit

A. Époque du récit
B. Lieu du récit

Toute relation interculturelle se situe dans un cadre géographique et à un moment historique qui la particularisent et la rendent significative. Il est donc toujours très important de situer le déroulement du récit dans un contexte spatial et temporel.

Par ailleurs, il est très intéressant d'étudier comment certains événements historiques influencent le destin ou les actions des individus, voire des générations futures.

Fiche 2 : Description des personnages

Bien que l'anthropologue ait comme cadre explicatif général le concept de culture, ce n'est pas à cette notion totalement abstraite qu'il est confronté lorsqu'il fait du terrain, mais à des individus imprégnés d'une certaine culture, porteurs et transmetteurs de visions et de comportements culturels. C'est par l'intermédiaire des individus en tant qu'êtres culturels, en les observant et en les écoutant, que l'anthropologue recueille l'information désirée. Ainsi dans un roman, on peut relever :

A. La description physique des personnages principaux, secondaires et tertiaires s'il y a lieu.

B. La description de ses groupes d'appartenance (âge, occupation professionnelle, langue parlée, conditions de vie, opinions sur divers sujets) dont la dynamique lui assure une identité personnelle.

C. Les sentiments et états d'âme provoqués par la situation interculturelle. Chaque personnage qui vit une relation interculturelle éprouve une variété de sentiments allant des plus négatifs aux plus positifs. Ces sentiments sont bien sûr liés aux stratégies personnelles et aux actions entreprises au cours d'une relation interculturelle.

D. Les réflexions sur soi en tant que membre d'un groupe culturel. Toute situation de confrontation interculturelle oblige les uns et les autres à se définir et à réfléchir sur le groupe auquel ils appartiennent.

Fiche 3 : Description du groupe culturel ou d'un groupe appartenant à une sous-culture.

Comment le narrateur ou les personnages décrivent-ils ou qualifient-ils les groupes culturels. À l'exception des romans de type ethnologique comme ceux de Tony Hillerman, bien peu de romans traitant des relations interculturelles offrent beaucoup d'informations sur l'aspect culturel[3] d'un groupe. En effet, les informations contenues dans un roman sont de deux ordres selon qu'un auteur présente succinctement des éléments ethnologiques, ou selon qu'il aborde plutôt les différences culturelles dans le but de décrire les positions sociales des uns par rapport aux autres. Ainsi, sur un groupe culturel, on peut retracer des informations ethnologiques, ou des informations sur les conditions de vie sociales du groupe en question.

A. Description « culturelle » du groupe

- Comportements associés au groupe culturel
- Exploitation des sens : bruits, odeurs, couleurs liés au groupe culturel
- Conceptions religieuses, vision du monde
- Activités économiques
- Habitat
- Alimentation
- Loisirs
- Relations familiales et autres types de relations comme la relation au sein d'une même classe sociale ou entre deux classes sociales

B. Description des conditions de vie sociales d'un groupe

- Représentation du groupe dans les institutions, tels le corps policier, l'hôpital, le syndicat
- Lieu de résidence
- Activités économiques

3 Toutefois on retrouve un plus grand nombre d'informations exclusivement ethnologiques dans d'autres genres littéraires, tels les récits de vie, les comptes rendus de terrain de certains anthropologues, les récits documentaires.

Fiche 4 : Ethnographie de la relation interculturelle

Cette catégorie se divise en quatre sous-catégories qui sont chapeautées par une question dont la réponse nous permettra d'analyser, dans son ensemble, la relation interculturelle présentée dans un roman.

4.1 Où : les lieux de rencontre des individus
4.2 Quand : les occasions de rencontre
4.3 Pourquoi : buts de la rencontre
4.4 Comment : déroulement de l'interaction

L'interaction entre groupes culturels ou entre membres de sous-cultures différentes s'effectue sur trois plans : celui du langage non verbal et verbal, celui de l'action et celui du discours idéologique.

A. La langue de l'altérité

La langue de l'altérité peut se définir à partir de différents éléments verbaux et non verbaux qui amènent les protagonistes culturels à communiquer ou au contraire à ne pas communiquer entre eux. De plus la langue de l'altérité traduit la place sociale que les uns occupent par rapport aux autres ainsi que le type de rapport d'altérité dans lequel se trouvent les protagonistes. Au sein d'une relation interculturelle, le vocabulaire utilisé pour se définir ou désigner les autres, tout comme les gestes posés envers l'autre ou encore les expressions du visage ainsi que les expressions des sens (le toucher, le regard...) contribuent à établir des contacts interculturels[4].

Ainsi l'on pourra dégager certains éléments selon que la communication est verbale ou non verbale. Par exemple, pour la communication verbale, on pourra relever :

- les noms que les Uns se donnent et qu'ils donnent à Autrui;
- les adjectifs utilisés pour caractériser les Uns et les Autres;
- les sujets de conversation : ce qui est échangé ou au contraire n'est pas dit à l'Autre;

Par ailleurs, pour la communication non verbale, on s'attardera au regard, au ton, à la mimique et à la gestuelle des individus.

---

[4] Barrette, C., É. Gaudet, et D. Lemay, 1993 : *Guide de la communication interculturelle*. Éditions du Renouveau Pédagogique inc.

B. L'action et le comportement

Selon la perception que l'on a d'autrui, chaque individu, sur une base personnelle ou collective, développe des comportements et des attitudes témoignant de la qualité de la relation. Ceux-ci peuvent aller de la manifestation visible et observable (rejet, violence, etc.) à des productions plus discrètes mais tout aussi significatives (lois, règlements, décrets), et refléter de la discrimination directe ou indirecte, de la ségrégation, de l'incompréhension, etc. Ces comportements peuvent aussi consister en manifestations d'accueil et refléter au contraire la tolérance, l'intérêt, l'empathie, etc.

C. Le discours

Chaque groupe culturel possède un discours logique et rationnel qui justifie et explique à la fois ses préjugés, ses relations avec les Autres, sa conception du monde et ses comportements culturels. Ainsi on peut utiliser des arguments religieux, comme dans le cas des tenants de l'apartheid, pour justifier un rapport de domination raciste, ou encore utiliser des théories scientifiques racistes pour proclamer la supériorité d'un groupe, comme l'ont fait Hitler et ses acolytes.

Fiche 5 : Opinions de l'auteur

L'interprétation des relations interculturelles de l'auteur du roman.

2.2 Recherches et travaux sur les relations interculturelles

Cette deuxième section propose deux types d'activités ou de projets pédagogiques. On peut demander aux étudiants de rédiger un rapport de lecture selon le modèle ci-dessous, ou l'on peut poser des questions pouvant devenir objet de séminaire ou de compte rendu écrit.

A. Rapport de lecture d'un roman

Le rapport de lecture suggéré ici constitue un important travail de session, un professeur pourra être moins exigeant en centrant le travail sur un aspect des relations interculturelles telle la communication ou la description d'un seul phénomène d'altérité.

Introduction

L'introduction doit présenter globalement le roman à partir de divers points de référence. Elle doit situer le récit dans le temps et dans l'espace en répondant aux questions suivantes :

- Où : dans quel lieu géographique se déroule le récit?
- Quand : à quelle période historique (ou époque) se déroule le récit?
- Qui : quels sont les acteurs ou les protagonistes en présence? À quel groupe ethnique, culturel ou national appartiennent-ils?

De plus, on peut aussi présenter l'auteur, sa démarche ou tout autre élément pertinent à la compréhension du récit.

Développement

Le développement peut comprendre une partie descriptive et une partie d'analyse.

- Décrire le contexte historique, les facteurs politiques, sociaux et économiques qui interviennent dans le récit. (Cette section doit être rédigée à partir des faits mentionnés dans le roman. Elle devra être complétée par une recherche en bibliothèque ou à partir de documents proposés par le professeur.)
- Décrire les groupes ethniques en présence en prenant soin d'illustrer vos propos par des exemples tirés du roman.
- Présenter les différents personnages-charnières ou verrous et expliquer soit leurs sentiments, soit leurs actions soit leurs réflexions en rapport avec la relation interculturelle dans laquelle ils se trouvent.
- Décrire la dynamique des relations interculturelles en apportant des exemples pour chacun des aspects traités (communication, action et discours).
- Analyser les relations interculturelles. Que révèlent-elles? Quel est le degré de tension ou de rapprochement entre les groupes ? Quels sont les rapports affectifs, cognitifs et sociaux en présence? Comment se manifestent les différents rapports d'altérité (xénophobie, ethnocentrisme, racisme, etc.)

Conclusion

La conclusion peut présenter des éléments de réponses aux questions suivantes ou à certaines d'entre elles : Avez-vous aimé le roman? Qu'est-ce qui vous a le plus intéressé ou étonné concernant la dynamique des relations interculturelles? Qu'avez-vous retenu de la problématique de la rencontre avec l'Autre? Comparez le récit lu, ou certains de ses éléments, avec des faits de votre réalité.

B. Questions thématiques sur les relations interculturelles

Dans les commentaires émis pour la présentation des romans, nous avons suggéré des recherches, des travaux ou des exposés particuliers se rapportant directement au roman proposé. La présente section, par contre, suggère des questions générales ayant trait à la majorité du corpus romanesque et touchant directement les relations interculturelles. Les questions peuvent donner lieu à d'importants travaux ou à de mini-rapports.

. Qu'avez-vous appris sur la dynamique des relations interethniques? Certaines situations vous ont-elles choqué ou particulièrement intéressé? Pourquoi? Pouvez-vous faire un parallèle entre les relations interculturelles dans le roman et dans la vie courante?

. À partir de votre lecture, illustrez par des exemples et expliquez le phénomène du racisme.

. Expliquez les sentiments des uns et des autres lors de situations racistes ou de conflits interculturels.

. Donnez un exemple de communication verbale et non verbale, de discrimination, d'attitude raciste.

. De quelle façon certains groupes justifient-ils le racisme ou les rapports inégalitaires entre les êtres humains?

. Qu'est-ce qui vous a le plus étonné sur les relations interculturelles?

. Expliquez le phénomène de la discrimination en donnant des exemples tirés de votre lecture.

. Comment sont décrites, dans le roman, les différences culturelles des divers groupes ou des principaux protagonistes?

. Comment décrit-on l'oppression du groupe majoritaire sur un groupe minoritaire?

. Comment le pouvoir des uns sur les autres se traduit-il dans la vie quotidienne?

. Étudiez la condition socio-politique du ou des groupes dominés.

. Comment les membres d'un groupe discriminé envisagent-ils l'établissement de relations plus égalitaires et harmonieuses?

. Comment se manifeste la marginalisation ethnique dans le langage ou dans les comportements?

. Comment justifie-t-on la marginalisation ou la discrimination? Autrement dit, quels sont les arguments utilisés pour tenir à l'écart certaines personnes différentes?

. Est-il facile pour un immigrant de s'intégrer à la société d'accueil? Développer votre réponse en donnant des exemples tirés du roman étudié.

Quelle est la problématique du métis?

. Comment favorise-t-on la communication interculturelle et le développement de relations harmonieuses entre groupes ethniques?

3

Contextes géopolitiques des situations interculturelles

Bien que les relations interculturelles aient été chose courante à travers les temps, elles prennent des allures originales et évoluent différemment selon le « comment » et le « pourquoi » des premiers contacts. Nous avons déjà mentionné (Loslier, 1993) l'importance de situer les relations interculturelles dans le contexte historique et politique au cours duquel se sont déroulés les événements et se sont prises les décisions qui les influenceront par la suite. En effet, ceci est essentiel pour analyser certains préjugés, malentendus et inconforts face à l'autre, pour comprendre les perceptions négatives ou positives, les sentiments, la place de l'un ou de l'autre au sein d'une même société ou encore les positions politiques d'un groupe, voire les positions personnelles des membres d'un groupe culturel.

Dans le contexte actuel d'immigration des sociétés occidentales, la qualité des relations interculturelles entre la société d'accueil et certains groupes d'immigrants est tributaire des tout premiers rapports établis entre groupes culturels. Par exemple, les chercheurs Begag et Chaouite expliqueront les présentes relations entre les Français et les Maghrébins de la manière suivante :

> D'abord, le temps de la « question » de l'immigration maghrébine n'est pas son temps premier, mais un temps second. Un temps qui fait écho à un autre où l'immigré-visiteur et l'hôte-accueillant se tenaient en position inverse : c'était le « temps des colonies ». De l'émigration dans l'autre sens. C'est là le véritable temps premier : celui de l'effraction violente, de la mort d'hommes, au cours duquel les imaginaires ont été marqués pour toujours. Ce premier temps a provoqué des effets bouleversants durables dans le système par son intensité. Il a, d'autre part, amené un deuxième temps, celui du souvenir. Il est réactivé par toutes les énergies et les tensions non liquidées au cours du temps premier. (Begag et Chaouite, 1990 : 29)

Il en est de même entre plusieurs autres groupes culturels à travers le monde, par exemple entre les Britanniques et certains des anciens colonisés indiens ou pakistanais.

Bien que la majorité des romans traitant des relations interculturelles, à l'exception des romans historiques, aborde discrètement le contexte historique d'une situation, les personnages, eux, y font quelquefois allusion soit pour expliquer certaines relations entre eux, soit pour ancrer leur identité.

C'est pourquoi, sur le plan pédagogique, il nous apparaît pertinent de situer les récits romanesques dans un contexte politique et historique. À cette fin, ce chapitre suggère quelques références bibliographiques se rapportant aux situations interculturelles retrouvées dans les romans proposés. Mais d'abord, regardons brièvement les types de situations interculturelles que nous rencontrons le plus souvent dans notre enseignement.

3.1 Situations interculturelles typiques

Il n'est pas aisé, et il est sans doute peu souhaitable, d'élaborer une typologie des relations interculturelles, car les situations interculturelles se distinguent toutes les unes des autres selon leur « temps premier », selon les acteurs en présence et selon l'évolution des rapports établis. En effet, les relations interculturelles, bien que certaines semblent tourner en rond ou sans espoir de transformation, ne sont jamais figées dans le temps. Par exemple, ce qui prenait naissance au cours de la période de colonisation va évoluer de façon différente lors de la décolonisation.

Parmi les multiples situations interculturelles présentes dans le monde, nous en exposons maintenant trois, qui se retrouvent par ailleurs dans les romans proposés. Chacune de ces rencontres a donné lieu au développement particulier de rapports d'altérité qui, dans la majorité des cas, peuvent être qualifiés de rapports de domination. Nous les présentons à titre de points de repère en soulignant bien qu'elles ne regroupent pas toutes les situations interculturelles dans le temps ni dans l'espace.

A. Rencontre entre deux sociétés ou deux groupes nationaux

Au cours de l'histoire de l'humanité, de nombreux groupes humains culturellement différents ont entretenu des contacts entre eux par le biais d'échanges économiques ou technologiques. Aujourd'hui, la majorité des sociétés profite de ces échanges d'antan. À l'aube de l'an 2000, les populations se retrouvent, mais pas toujours de manière équitable, sur l'échiquier international. En effet, la politique occupe une place importante, l'économie n'a plus de frontières et la culture scientifique et artistique voyage maintenant aisément par le biais de la télévision, de la radio, des disques compacts, des journaux, etc. Ainsi, la mondialisation a permis l'avènement d'innombrables rencontres interculturelles qui laissent des traces au sein de chaque population concernée.

Par ailleurs, les rencontres interculturelles ont souvent eu lieu à la suite de l'établissement de rapports politiques particuliers caractérisés par la domination des uns sur les autres. Les guerres de conquête, l'esclavagisme, la colonisation, la décolonisation, les rapports Nord/Sud sont autant de situations politiques différentes qui ont amené diverses formes d'acculturation, c'est-à-dire des changements culturels au sein des populations en contact, ainsi que divers types de rapports cognitifs, affectifs et sociaux. Par exemple, la colonisation ainsi que les modalités d'établissement des colons se sont réalisées différemment selon les pays colonisateurs et les populations colonisées. Certains projets coloniaux ont nécessité l'extermination par le génocide, ou le refoulement des populations autochtones, notamment en Australie et en Amérique du Nord. D'autres, comme la colonisation française dans les pays du Maghreb, ont exigé divers types d'accommodements avec les populations en place.

B. Rencontre entre groupes sociaux de nationalités différentes

Il existe différentes situations où un groupe social particulier, par exemple les militaires, des religieux ou les espions, rencontre des homologues dans un autre pays, et ce fut le cas des militaires américains au Viêt-nam. Si la rencontre entre les groupes sociaux a lieu dans un contexte de domination, les rapports entre ces groupes peuvent être inégaux.

C. Rencontre entre groupes ethniques au sein d'une même nation

De très nombreux pays sont aujourd'hui considérés comme des nations pluriethniques. On pense alors aux Indes ou à la Chine. Certains pays occidentaux, à la suite d'une diversification ethnique de ses immigrants, peuvent aussi être perçus comme pluriethniques. Il convient de faire ici une distinction importante entre trois types de rencontres interethniques et intranationales.

D'abord, on retrouve des pays où vivent des groupes particuliers qui se distinguent de la société majoritaire, la plupart du temps, par leur tradition religieuse. Généralement citoyens du pays depuis plusieurs siècles ils participent à l'ensemble de la culture nationale. C'est le cas des juifs arrivés en France au temps de la Gaule, ou des juifs qu'on retrouve en Allemagne depuis plusieurs générations.

On constate aussi l'existence de nations constituées par un regroupement de groupes ethniques qui traditionnellement étaient autonomes. Ces pays pluriethniques, aux frontières récemment déterminées, reconnaissent plus ou moins de droits aux groupes ethniques présents. C'est le cas de la Chine et de l'Inde.

Enfin, certains groupes ethniques se sont constitués au sein d'un pays à la suite d'une migration contemporaine. On parle ici d'une immigration récente produite dans un contexte socio-politique national et international particulier. Ces groupes ethniques sont généralement établis dans des milieux urbains. C'est le cas, notamment, de plusieurs pays occidentaux.

3.2 Références bibliographiques sur différents contextes interculturels

Pour chacune des situations interculturelles, le choix bibliographique a été fait à partir de trois critères principaux. D'abord nous voulions des documents pouvant contenir assez d'informations pour expliquer la partie événementielle d'un récit romanesque, et par conséquent mieux comprendre les enjeux de la relation interculturelle. Ensuite nous voulions des documents de vulgarisation, de nature succincte, accessibles à un grand nombre de personnes, professeurs et étudiants. Finalement, nous voulions des documents, livres ou articles, publiés en français et disponibles en bibliothèque ou en librairie.

À cette fin, nous avons consulté librairies, bibliothèques et professeurs de différentes disciplines qui nous ont suggéré les titres suivants. Le choix proposé demeure arbitraire et nous vous suggérons de compléter ou de mettre à jour cette section selon vos besoins. Nous avons divisé cette section en deux catégories. La première suggère des ouvrages généraux, et la deuxième présente des ouvrages classés selon le contexte géopolitique.

A. Généralités

Atlas historique. De l'apparition de l'homme sur la terre à l'ère atomique. Stock, Paris, 619 p.

L'État du monde. La Découverte/Boréal, Paris et Montréal.

Ce livre qui paraît annuellement informe sur les grands événements, les conflits et sur différentes questions contemporaines à travers le monde.

BASTIDE, Roger
1967 : *Les Amériques noires*. Petite Bibliothèque Payot, Paris.

La première partie du document fournit de l'information sur l'arrivée des premiers Africains en Amérique du Sud et en Amérique centrale, de même que sur leur rencontre avec les communautés amérindiennes et sur les transformations culturelles dues à l'exil et à l'esclavage des communautés noires.

BEGAG, Azouz, et Abdellatif CHAOUITE
1990 : *Écarts d'identité*. Seuil, coll. Point Virgule, 121 p.

Ce petit livre, intéressant et facile d'accès aborde la question de l'intégration en général, et celle touchant les descendants d'immigrants en particulier. Il prend pour exemple différents cas d'intégration en France contemporaine de la communauté maghrébine.

CARATINI, Roger
1986 : *La force des faibles*. Encyclopédie mondiale des minorités. Larousse, Paris, 399 p.

Ce livre sur les minorités dans le monde constitue une bonne source d'informations sur différentes communautés ethniques, de même que sur le fait minoritaire, sur le concept de minorité et sur certains conflits interethniques. Il est complété d'un index et d'une bibliographie.

COMELIAU, Christian
1991 : *Les relations Nord-Sud*. La Découverte, coll. Repères, 124 p.

Certaines situations interculturelles contemporaines se jouent sur la scène internationale, notamment dans le cadre géopolitique appelé "Nord/Sud". C'est pourquoi nous suggérons ce petit livre qui explique le concept "Nord /Sud" et la dynamique des sociétés concernées et privilégie une approche historique tout en tenant compte du pluralisme culturel.

MEMMI, Albert
1962-1966 : *Portrait d'un juif*. Gallimard, coll. Idées, Paris, 2 vol.
1979 : *La Dépendance*. Gallimard, coll. Idées, Paris.
1982 : *Le racisme : description, définition, traitement*. Gallimard, coll. Idées, Paris, 220 p.
1985 : *Portrait du colonisé*, précédé du *Portrait du colonisateur*. Gallimard, Paris, 164 p.

PARAF, Pierre
1972 : *Le racisme dans le monde*. Petite Bibliothèque Payot, Paris, 238 p.

Ce livre, qui est un classique sur la question, aborde à la fois l'aspect théorique du racisme et ses différentes figures géopolitiques dans le monde, par exemple le racisme aux États-Unis, dans le monde communiste, au Brésil. De plus, il étudie les différents moyens pour combattre le racisme et présente une bibliographie sommaire.

B. Bibliographie selon un cadre géopolitique

Tout comme les romans suggérés, les documents d'accompagnement que nous proposons se limitent aux pays et aux situations interculturelles les plus classiques ou les plus souvent à l'étude en Occident, quoique dans plusieurs cas nous n'ayons sur celles-ci que des bribes d'information. Pour chacun des pays et des continents mentionnés, nous avons indiqué les principaux contextes politiques ayant influé sur les rapports interculturels.

AFRIQUE DU SUD
Régime de colonie – régime de l'apartheid – régime de post-apartheid

L'Afrique du Sud a vu le jour lors de l'établissement de la colonisation européenne. Ce pays abrite aujourd'hui différents groupes africains, ainsi que les descendants des colons hollandais, les Boers, et les descendants de la société anglaise.

COQUENEL, Paul
1992 : *L'Afrique du Sud des Afrikaners*. Complexe, coll. Questions au XXe siècle, 297 p.

MARTIN, Denis-Constant, dir.
1992 : *Sortir de l'apartheid*.Complexe, coll. Espace international, 159 p.

ALLEMAGNE
Nazisme et immigration contemporaine

Lorsqu'on pense aux relations interculturelles en Allemagne, le nazisme et le génocide juif nous viennent spontanément à l'esprit. Et au cours de la dernière décennie, l'immigration, en particulier celle des ressortissants turcs, a fait l'objet d'une attention particulière sur la scène médiatique. Ainsi les romans qui nous concernent se situent, dans la majorité des cas, au temps du régime nazi; d'autres se déroulent dans le contexte pluraliste des années 80-90.

BERSTEIN, Serge, et Pierre MILZA
1992 : Dictionnaire historique des fascismes et du nazisme. Complexe, Paris.

BEDARIDA, François
1991 : L'Allemagne de Hitler de 1933-1945. Seuil, coll. Points.

AMÉRIQUE DU SUD
Colonisation, génocide, immigration

CARELLI, Mario
1988 : *Brésil, épopée métisse*. Gallimard, coll. Découvertes, Paris.

GALEANO, Eduardo
1981 : *Les Veines ouvertes de l'Amérique latine*. Plon, coll. Terre humaine, Paris, 390 p.

ASIE

Colonisation, post-colonisation

Ce continent fourmille d'une très longue et complexe histoire de relations interculturelles. Malheureusement, parmi les romans proposés, peu campent leur récit dans un cadre géopolitique asiatique. Ceci s'explique notamment par la barrière linguistique.

HÉMERY, Daniel
1990 : *Hô Chi Minh. De l'Indochine au Vietnam*. Gallimard, coll. Découvertes, Paris.

CANADA

Colonisation, post-colonisation, immigration

Les romans ayant un cadre canadien présentent des situations interculturelles mettant en scène des groupes amérindiens, des Inuit, des anglophones, des francophones ainsi que différents groupes ethniques regroupés sous le terme « immigrants ».

Atlas historique du Canada. 1987 et 1988, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 3 vol.

DUPUIS, Renée
1991 : *La Question indienne au Canada*. Boréal, coll. Boréal express, 124 p.

Survol de l'histoire des relations Blancs-Indiens au Canada et portrait socio-économique de la communauté indienne contemporaine...

LAM, Van Be
1991 : *L'Immigration et les communautés culturelles du Québec, 1968-1990 : bibliographie sélective annotée*. Documentor, Montréal, 142 p.

Cette bibliographie présente, dans sa deuxième partie, de nombreuses études sur près de cinquante communautés culturelles recensées au Québec. Elle semble faire état des principales monogaphies se rapportant aux divers groupes ethniques du Québec.

O'NEIL, Jean
1987 : *Oka*. Ginkgo, Montréal, 140 p.

RICHARDSON, Boyce
1992 : *Minuit moins cinq sur les réserves*. Libre Expression, Montréal, 303 p.

Ce livre a été écrit par un collectif de chefs autochtones issus de diverses régions canadiennes qui exposent leur point de vue sur « la problématique autochtone » depuis les premiers contacts jusqu'à aujourd'hui.

SAGMAI (Secrétariat des activités gouvernementales en milieu amérindien et inuit)
1984 : *Nations autochtones du Québec*. Éditeur officiel, Gouvernement du Québec, 171 p.

Selon Michelle Provost (1987)[1], ce livre constitue un excellent document de référence pour comprendre la situation actuelle des autochtones. Il aborde d'une manière très succincte, les origines, l'histoire, la vie socio-économique actuelle, etc., des dix nations amérindiennes du Québec.

[1] Michelle Provost est l'auteure d'une bibliographie sélective commentée sur les Amérindiens et les Inuit publiée par le ministère de l'Éducation.

VINCENT, Sylvie
1992 : « La révélation d'une force politique : les Autochtones », in *Le Québec en jeu*. Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal : 749-790.

ÉTATS-UNIS

Colonisation, esclavage, immigration

Les États-Unis, tout comme le Canada, sont une terre de colonisation récente. Les romans proposés couvrent différentes périodes du développement du pays, ainsi que divers types de rapports d'altérité entre des groupes culturels particuliers. Parmi ces derniers, Amérindiens, Afro-américains et Américains d'origine européenne constituent les communautés en interaction les plus représentées.

BERNHEIM, Nicole
1986 : *Voyage en Amérique noire*. Stock, Paris, 254 p.

DELANOË, Nelcya
1982 : *L'entaille rouge : Terres indiennes et démocratie américaine, 1776-1980*. François Maspéro, Paris, 418 p.

DELANOË, Nelcya et ROSTROWSKY, J.
1991 : *Histoire thématique des États-Unis*. Presses universitaires de Nancy.

FABRE, Michel
1970 : *Esclaves et Planteurs*. Gallimard, Paris, 299 p.

FANON, Frantz
1952 : Peau noire, *masques blancs*. Seuil, coll. Points, Paris, 188 p.

JACQUIN, Philippe
1987 : *La Terre des Peaux-Rouges*. Gallimard, coll. Découvertes, 192 p.

Document d'histoire qui traite surtout des relations entre les « Blancs » originaires d'Europe et les groupes amérindiens habitant actuellement les États-Unis. Ce livre aborde le choc des cultures, la conquête de l'Ouest, la situation des métis ainsi que la situation contemporaine des Amérindiens.

MEYER, Jean
1986 : *Esclaves et négriers*. Gallimard, coll. Découvertes, Paris, 176 p.

PARAF, Pierre
1972 : « Le racisme anti-noir aux États-Unis », in *Le racisme dans le monde*. Petite Bibliothèque Payot, Paris : 87-109.

PARAIRE, Philippe
1993 : *Les Noirs américains. Généalogie d'une exclusion*. Hachette, coll. Pluriel, Paris, 240 p.

RUFFIÉ, Jacques
1983 : « Racisme noir et Esclavage », in *De la biologie à la culture*. Flammarion, Paris : 157-165.

FRANCE

Colonisation, décolonisation, immigration contemporaine

L'histoire française est constituée de multiples rapports d'altérité ayant eu une importance relative selon les différentes périodes historiques. La colonisation en Asie, en Afrique et en Amérique a créé, entre les populations, des liens étroits et a eu des répercussions tant dans les domaines politiques, économiques que dans les domaines socio-culturels. Les relations actuelles entre les Français et les immigrants des dernières années sont tributaires d'un passé chargé à la fois d'émotions et d'événements marquants.

BEGAG, Azouz, et Abdellatif CHAOUITE
1990 : *Écarts d'identité*. Seuil, coll. Point Virgule, 121 p.

PARAF, Pierre
1972 : « Le racisme dans les départements français d'outre-mer », in *Le racisme dans le monde*. Petite Bibliothèque Payot, Paris : 157-167.

1972 : « Le racisme en France métropolitaine », in *Le racisme dans le monde*. Petite Bibliothèque Payot, Paris : 173-186.

WIEVIORKA, Michel
1992 : *La France raciste*. Seuil, Points Actuels, Paris, 386 p.

PROCHE-ORIENT

BENSIMON, Doris, et Eglal ERRERA
1989 : *Israéliens, des Juifs et des Arabes*. Complexe, Paris, 539 p.

MASSOUILLÉ, François
1993 : *Les Conflits du Proche-Orient*. Casterman-Giunti, Firenze, 159 p.

Conclusion

Comprendre, enseigner, parler, vivre des relations interculturelles est aujourd'hui quotidien. Les relations interculturelles génèrent des rapports affectifs, cognitifs, sociaux et identitaires, et s'articulent dans un espace-temps qui les encadre. La qualité de nos rencontres avec les autres dépend d'une multitude de facteurs qui sont imbriqués les uns dans les autres et qui rendent les situations très complexes. Afin de mieux saisir la dynamique interculturelle et de mieux l'enseigner, nous avons fait l'hypothèse que l'utilisation des romans constituait une formule pédagogique intéressante, en autant qu'elle soit encadrée de balises théoriques.

Faisant suite au premier volet de la recherche intitulé *La romance des relations interculturelles* et qui proposait un cadre d'interprétation des relations interculturelles, ce deuxième volet, destiné à des professeurs de lettres et de sciences humaines et intitulé *Le roman : un terrain anthropologique littéraire*, a été conçu pour devenir un outil pédagogique. Ce dernier est constitué de trois chapitres.

C'est dans ce but que dans un premier chapitre nous avons présenté une série de romans traitant des relations interculturelles et pouvant être utilisés dans le cadre d'un cours ou simplement être lus pour le plaisir.

Dans le deuxième, nous avons réalisé des suggestions pédagogiques selon deux approches. L'une s'appuyant sur la méthode ethnologique, c'est-à-dire l'enquête de terrain. L'autre, se rapportant à des analyses et des travaux thématiques.

Enfin, le troisième chapitre présente des documents d'accompagnement. Ce sont en fait des références bibliographiques sur les contextes géopolitiques dans lesquels sont nés certains rapports d'altérité exposés dans les romans proposés.

Nous avons pu constater que la thématique des relations interculturelles, bien que traitée par plusieurs écrivains depuis déjà un bon moment, semble prendre de l'ampleur et occuper plusieurs genres littéraires. En effet, trois facteurs contribuent à l'expansion de cette littérature. Le premier est tributaire du phénomène de l'immigration qui favorise notamment le cosmopolitisme des villes occidentales et qui transparaît dans la littérature. Le deuxième est l'émergence ou la reconnaissance d'écrivains qui peuvent témoigner de cette réalité. Le troisième est relié au contexte de mondialisation qui permet de plus en plus de faire traduire, d'éditer et de faire circuler des œuvres d'écrivains d'ailleurs.

Ouvrages cités

Bulletin critique de langue française. France.

La Bibliothèque idéale, 1992. Albin Michel, La Pochothèque, France.

Lecture au présent . Seuil, Points, Paris.

ABOU, Selim, 1986 : *L'Identité culturelle*. Anthropos, Paris.

BARRETTE, Christian, Édithe GAUDET, et Denyse LEMAY, 1993 : *Guide de la communication interculturelle*. Éditions du renouveau pédagogique inc., Montréal.

BEGAG, Azouz, et Abdellatif CHAOUITE, 1990 : *Écarts d'identité*. Seuil, coll. Point Virgule, Paris.

LORTIE, M. C., 1988 : *La Presse*, 2 juillet, J1-2.

LOSLIER, Sylvie, 1993 : *La romance des relations interculturelles*. Cégep Édouard-Montpetit, Longueuil.

MEMMI, Albert, 1982 : *Le Racisme*. Gallimard, coll. Idées, Paris.

PROVOST, Michelle, 1987 : Bibliographie sélective et commentée

SERGENT, Julie, 1993,*Voir*, Montréal.

WIEVIORKA, Michel, 1991 : *L'Espace du racisme*. Seuil, Paris.

Achevé d'imprimer
en janvier 1994 sur les presses
des Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc.
Cap Saint-Ignace, Qué.

Niveau(x) d'enseignement: 7 Numéro EDUQ : 9470457
Centre d'intérêt: 250

Loslier, Sylvie.

La romance des relations interculturelles ; suivi de Le roman : un terrain anthropologique littéraire / [conception et réalisation de la recherche, Sylvie Loslier]. -- Longueuil : Collège Edouard-Montpetit, 1994.
2 v. (162 ; 59 p.) ; 28 cm.

Résumé: p. 8-9. Code: 1532-0422 (v. 1) ; 1532-0423 (v. 2). Comprend des bibliogr.

ISBN 2-920411-14-4

ISBN 2-920411-15-2

Descripteur(s): Relations interculturelles * Littérature * Analyse de contenu * Instrument d'analyse * Anthropologie * Stratégie pédagogique * Collégial (Ordre d'enseignement)

Identificateur(s) de sujet: Roman

A l'aide d'un corpus de romans lus au niveau collégial, la recherche a consisté à dégager une grille d'observation et un portrait d'ensemble des différentes dimensions reliées aux relations interculturelles. Elle a tenté de jeter un regard particulier - celui de l'anthropologie - sur la nature des rapports d'altérité en littérature. La grille d'observation était basée sur quatre dimensions : acteur culturel, communication, action, discours. La première partie du premier volume constitue le cadre théorique et méthodologique ; la deuxième porte sur la description des relations interculturelles et la troisième traite de la qualité des rencontres interculturelles. Le second volume se présente comme un outil de référence pour aborder les relations interculturelles. Il propose une série de romans, deux types d'approches pédagogiques et une bibliographie sélective se rapportant à la partie événementielle du récit romanesque.

Type de document:

La romance des relations interculturelles

Sylvie Loslier
anthropologue
1994

94-70457-A

La romance des relations interculturelles

suivi de

Le roman :
un terrain anthropologique littéraire

Conception et réalisation de la recherche
Sylvie Loslier, professeure et anthropologue

Collaboration à la recherche
Ginette Brochu, anthropologue
Sylvie Vincent, anthropologue,
ssDcc (Centre de recherches et d'analyses
en sciences humaines)

On peut obtenir des exemplaires supplémentaires en
s'adressant :
Direction des Services pédagogiques
Collège Édouard -Montpetit
945, chemin de Chambly
Longueuil (Québec)
J4H 3M6
(514) 679-2630 # 687

Cette recherche a été rendue possible grâce à une
subvention de la Direction générale de l'enseignement
supérieure, programme d'aide à la recherche sur
l'enseignement et l'apprentissage (1992-1993)

Code de diffusion : #1532-0422
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 1993
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada, 1993
ISBN 2-920411-14-4

Collège
Édouard-Montpetit

« Que chaque école - ou programme scolaire – puisse trouver des œuvres littéraires - surtout - des romans qui toucheront profondément les jeunes, qui leur permettront de vivre dans les souliers d'un autre, de découvrir à travers les yeux d'un Haïtien, d'un Vietnamien ou d'un Indien l'universalité de certaines émotions, de certaines souffrances humaines. » (Diane Ravitch, historienne de l'éducation, citée dans Beaulieu, 1991 : 21)

REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier chaleureusement mes collègues et amies Mesdames Ginette Brochu et Sylvie Vincent, anthropologues, qui ont collaboré si vaillamment à la réalisation de cette recherche. Leur participation à la cueillette des données romanesques, leur fine analyse et leurs judicieux commentaires ont grandement enrichi le présent document. De plus, j'aimerais souligner l'importante participation d'Hélène Lépine, professeure de langues et de littérature au collège Jean-de-Brébeuf, lors de l'enquête à travers le réseau collégial en vue d'établir la liste des romans traitant des relations interculturelles. Je leur suis profondément reconnaissante pour leur soutien, leur intérêt et leur complicité lors des nombreux échanges que nous avons eus.

Je remercie aussi très sincèrement les personnes suivantes pour leur collaboration à différentes étapes de la recherche, Marcelle Roy pour la révision linguistique et ses conseils toujours précieux, Denyse Lemay, anthropologue et conseillère pédagogique au collège Bois-de-Boulogne, ainsi que Danièle Laplante, professeure de littérature au collège Édouard-Montpetit, pour la pertinence de leurs commentaires lors de la lecture finale du document. Enfin j'ai beaucoup apprécié le travail de Guy Bilodeau, graphiste ainsi que le personnel du Service des ressources pédagogiques du collège Édouard-Montpetit pour leur appui technique et administratif.

Table des matières

RÉSUMÉ 8

INTRODUCTION 11
De la difficulté d'enseigner les relations interculturelles 12
La découverte de l'Autre par le roman 13
La force du roman 14
Une approche anthropologique 15
Présentation de la recherche 17

PREMIÈRE PARTIE :

THÉORIE ET MÉTHODOLOGIE

1. Romans et relations interculturelles : constitution d'un corpus romanesque 21
   - 1.1 Enquête sur la littérature romanesque 21
   - 1.2 Identification des romans traitant des relations interculturelles 22
   - 1.3 Présentation des textes du corpus 23
     - Les récits autobiographiques 24
     - Les récits fictifs 27

2. Pour une compréhension des relations interculturelles : constitution d'un cadre théorique 31
   - 2.1 La culture 31
     - Ensemble de comportements et de traits observables 32
     - Ensemble de codes, système de références et de classifications 32
     - Apprentissage et transmission des valeurs et des comportements 32
     - Partage, transcendance et dynamisme des valeurs et des traits culturels 33
   - 2.2 La sous-culture 33
   - 2.3 La sous-culture immigrée 34
   - 2.4 Le contexte de rencontre interculturelle 34
     - Contacts non permanents 35
     - Contacts permanents 35

3. Les trois niveaux d'expression de la culture et la constitution de la grille d'observation 37
   - 3.1 Les trois niveaux d'expression de la culture 37
     - La communication 37
     - L'action 37
     - Le discours 38
   - 3.2 Grille d'observation des relations interculturelles : acteur culturel, communication, action, discours 38
   - 3.3 Le roman : un terrain anthropologique 40
     - Enquête de terrain 40
     - Analyse des extraits 41

DEUXIÈME PARTIE :

LA DESCRIPTION DES RELATIONS INTERCULTURELLES

4. Le temps 45
4.1 Le temps mythologique 46
4.2 Le temps des ancêtres 47
4.3 Le temps premier 50
4.4 Le temps des souvenirs 52
4.5 Le temps contemporain 53
4.6 Le temps de l'avenir 55

5. L'espace géographique 57
5.1 L'espace national 57
5.2 L'espace infranational ou communautaire 60
5.3 L'espace domestique 66
5.4 L'espace étranger ou l'ailleurs 66

6. Les personnages 69
6.1 Les personnages-charnières et leurs caractéristiques 70
6.2 Les personnages-verrous et leurs caractéristiques 77
6.3 Les personnages institutionnels 79
6.4 Les personnages métis 79
6.5 Le jeu des identités multiples 80

7. La langue de l'altérité 83
7.1 Le langage non verbal 83
7.2 Le langage verbal 88

8. Les domaines de rencontre 95
8.1 Domaines publics 96
Domaines publics de pénétrabilité 96
Domaines publics de résistance 97
8.2 Domaines privés 100
Quand le dominant visite le dominé 101
Quand le dominé visite le dominant 102

TROISIÈME PARTIE :

LA QUALITÉ DES RENCONTRES INTERCULTURELLES

9. Les rapports d'altérité entre groupes culturels 113
9.1 Identité et altérité 115
9.2 Hétérophobie 117
9.3 Ethnocentrisme 118
9.4 Xénophilie/xénophobie 119
9.5 Mixophobie/mixophilie 120
9.6 Racisme 121

10. Les rapports affectifs, cognitifs et sociaux 129
10.1 Rapports affectifs : sentiments du Nous envers les Autres 129
10.2 Rapports cognitifs : connaissance des Autres par le Nous 137
10.3 Rapports sociaux : distance entre Nous et les Autres 143

Conclusion 151

Corpus 159

Ouvrages cités 161

RÉSUMÉ

À maintes reprises dans notre enseignement collégial ou lors de sessions de sensibilisation aux réalités multiethniques et de formation en éducation interculturelle, nous avons pu constater combien il était difficile de transmettre aux étudiants ou aux participants des connaissances sur les relations interculturelles.

Nous avons fait l'hypothèse que la littérature romanesque présentait d'importantes qualités et un immense potentiel pédagogique pour la compréhension des relations interculturelles. En effet, le roman permet d'embrasser d'un seul regard les différentes dimensions des rapports d'altérité, en particulier leur dimension affective, peu traitée autrement.

On peut explorer le roman comme un anthropologue fait du terrain, c'est-à-dire en s'immergeant dans un espace-temps particulier et en partageant la vie des membres d'une ou de plusieurs communautés ou celle des personnages d'un récit. Ainsi on pourra observer le déroulement des relations et analyser leur contenu. C'est ce que nous avons tenté de réaliser au cours de cette recherche.

À l'aide d'outils conceptuels empruntés à l'anthropologie sociale tels que les notions de culture, de sous-culture immigrée et de contexte, ainsi que de la méthode d'enquête de terrain, nous avons pu faire ressortir différents aspects des rapports d'altérité. C'est ainsi que nous avons constitué une grille d'observation des relations interculturelles décrites dans certains romans lus au niveau collégial.

À l'aide de cette grille, nous avons décortiqué les textes du corpus afin de dégager une grille d'analyse et un portrait d'ensemble des relations interculturelles présentées dans ces romans.

La lecture des romans étudiés permet de distinguer six figures du temps : le temps mythologique et le temps ancestral, le temps du présent, des souvenirs, du contemporain et de l'avenir, ainsi que quatre types de configurations spatiales : les espaces national, infranational, domestique et étranger. Temps et espace constituent le cadre de déroulement des relations et reflètent notamment la manière dont chacun des protagonistes se situe et se définit.

De plus, nous avons constaté que les rapports d'altérité sont entretenus par le jeu de personnages-charnières qui se caractérisent comme étant marginaux, seuls, pauvres, ressentant des sentiments de peur et d'infériorité tout en étant désireux de devenir écrivains, musiciens ou poètes. Par ailleurs, ces mêmes rapports sont condamnés par des personnages-verrous, indifférents et silencieux, qui appartiennent à la norme. Et, bien qu'ils soient peu personnifiés dans les romans et plutôt campés en arrière-plan, ils demeurent d'une grande importance dans le déroulement des récits. La présence discrète des personnages-métis, fruits de relations interdites, soulève plusieurs questions quant aux possibilités et au devenir des relations mixtes. Dans les romans, ces personnages n'ont d'autre choix que de mourir ou de s'intégrer dans le groupe culturel dominant.

Enfin l'altérité s'exprime tant par le langage verbal que par le non-verbal. Les romans étudiés regorgent d'exemples d'expressions qui traduisent la nature des relations entre membres de groupes culturels différents.

Finalement on constate que les domaines de rencontres interculturelles, qu'ils soient publics ou privés, sont ouverts ou fermés au partage avec l'Autre selon des règles sociales strictes. Tant et aussi longtemps que les privilèges et le pouvoir des membres du groupe dominant ne sont pas remis en question ou n'ont pas à être partagés, les échanges entre membres de différents groupes se révèlent possibles et même positifs. Toutefois, la sexualité et la religion, domaines décrits comme intimistes, représentent des zones très sensibles de contact.

Par ailleurs, la qualité des relations interculturelles se traduit en premier lieu dans les rapports d'identité dont les formes varient entre l'hétérophobie, la xénophobie, la xénophilie, l'ethnocentrisme, la mixophobie, la mixophilie et le racisme. En second lieu, les rapports avec Autrui s'expriment sur trois plans. Le plan affectif est d'autant plus important qu'il constitue l'aspect irrationnel des relations interculturelles. Il se manifeste par la peur ou l'assurance, par l'hostilité ou la bienveillance, par le mépris ou le respect, par les sentiments de puissance ou d'impuissance, par l'amertume, la colère et la révolte ou la joie, la sérénité et la résignation, par des sentiments de supériorité ou d'infériorité, par de la honte ou de l'honneur, de la répugnance ou de l'attirance.

Ensuite le plan cognitif révèle que les stéréotypes, les préjugés, les rumeurs contribuent à former chez les uns comme chez les autres une image plus ou moins déformée d'Autrui.

Finalement le plan social où l'on retrouve des comportements allant de l'évitement et du rejet à la rencontre et à l'acceptation, de la violence verbale et physique à la tolérance et à la compréhension, de la discrimination et de la ségrégation à l'intégration, de la domination et de l'exploitation aux rapports d'égalité.

En conclusion, les romans qui traitent des relations interculturelles en jouant sur plusieurs plans offrent une compréhension globale de celles-ci. Ils permettent de voir comment les différents aspects d'une relation s'imbriquent les uns par rapport aux autres.

À la lecture des romans, on se rend compte que les relations interculturelles ne vont pas de soi et que lorsqu'elles s'élaborent, elles sont fragiles. Toutefois, on dénote que la reconnaissance de l'Autre est un facteur important dans le développement des relations interculturelles positives et de rapports sociaux égalitaires : l'amitié est un moyen efficace d'y parvenir.

Introduction

Au cours des vingt dernières années, la question des relations interculturelles a pris beaucoup d'importance, aussi bien dans les différents milieux sociaux que dans le domaine de la recherche. À la suite des politiques canadiennes anti-discriminatoires des années 70 qui ont permis de diversifier les pays d'origine des néo-Québécois, de même que de l'application de la *Loi 101* qui a conduit un grand nombre d'étudiants des écoles anglophones vers les écoles francophones, par suite aussi de la dénatalité dans la population québécoise de vieille souche, les immigrants sont devenus, au sein de la société québécoise et en particulier de son système scolaire, l'une des composantes dont il faut absolument tenir compte (Loslier, 1989).

Les nouveaux arrivants sont aujourd'hui des voisins, des étudiants, des clients, des patients ou des travailleurs exerçant différents métiers. En tant que citoyens ou en tant que professionnels, tous les Québécois sont concernés par cette réalité qui paraît, à certains moments, ambiguë. En effet, de tout temps, les relations interculturelles ont été une source d'enrichissement et d'évolution incomparable pour les sociétés, et une source de conflits, de violence, de déchirements provoquant des drames humains tels que les génocides et les situations de discrimination racistes.

Depuis quelques années, dans les écoles du Québec, les enseignants et autres intervenants des niveaux primaire et secondaire sont confrontés à cette réalité, qui exige plusieurs ajustements dans les attitudes et dans l'approche pédagogique. En février 1989, Paul Cauchon, du *Devoir*, annonçait : « Les élèves néo-québécois arrivent maintenant aux portes des cégeps. » Et cette même année, un organisme récemment mis sur pied, le Service interculturel collégial (S.I.C.), organisait son premier colloque, intitulé « Le défi interculturel des Cégeps ». Les étudiants et le personnel des cégeps, en particulier ceux de la région métropolitaine, vivent aujourd'hui dans un contexte pluriethnique. Avec les politiques de régionalisation des immigrants soutenues par le ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, on peut s'attendre à ce que les institutions et leur personnel des régions soient dorénavant confrontés à cette réalité.

De plus, dans un contexte de mondialisation de l'économie, les étudiants des quatre coins du Québec sont appelés à travailler avec des gens de différentes cultures soit dans leur pays soit à l'étranger.

Finalement, dans le cadre de leur vie quotidienne par le biais du voisinage, des mariages, de la famille, des loisirs, tous les étudiants devront être sensibilisés aux relations interculturelles.

En effet, celles-ci au même titre que toute autre relation humaine pénètrent désormais les différents aspects de notre vie.

En 1989-1990, Mme D. Lemay entreprenait pour la D.G.E.C. une importante recherche sur les diverses mesures d'accueil et d'intégration des minorités ethniques en cours dans les cégeps de langue française. Outre l'inventaire de ces mesures, cette étude portait également sur les besoins exprimés par les membres des diverses catégories de personnel concernant l'amélioration de leur travail auprès de la clientèle multiethnique. On constate que malgré des initiatives intéressantes mais souvent isolées sur le plan pédagogique et dans le domaine de l'animation, la demande concernant le développement de l'éducation interculturelle, en vue de la création d'outils pédagogiques et de la formation du personnel, est importante et nécessaire, compte tenu du contexte actuel, de sa complexité et de ses nombreux besoins.

Ainsi, il est primordial de tenir compte de cette réalité à la fois sur le plan administratif et sur celui de la pédagogie.

De la difficulté d'enseigner les relations interculturelles

Depuis plusieurs années, dans l'enseignement de l'anthropologie, ou au cours de sessions de perfectionnement et de formation à l'interculturalisme, nous avons travaillé auprès de divers groupes d'étudiants et de participants abordant les divers aspects des relations interculturelles ainsi que les phénomènes du racisme et de l'anti-racisme au Québec comme ailleurs.

À partir de ces différentes expériences, nous pouvons faire trois constatations. D'abord, nous avions beau utiliser différentes formules pédagogiques pour décrire et expliquer la dynamique des relations interculturelles, nous n'avions pas moins l'impression, souvent, de ne pas réussir à faire saisir dans leur ensemble ses différents aspects - affectifs, sociaux, cognitifs, etc. - car l'approche théorique privilégiée en sciences humaines a d'importantes limites, entre autres celle de désincarner les phénomènes. En effet, les informations et les notions scientifiques qui sont transmises sur un mode rationnel, tant dans les cours que dans les manuels et les recueils de textes scolaires, ne suffisent pas à combattre les préjugés ni à faire comprendre les différentes dimensions des relations interculturelles, et en particulier la dimension affective. Pour de nombreux étudiants, plusieurs de ces abstractions n'ont pas d'écho ou sont très éloignées de leur expérience de vie, qui les amène soit à se désintéresser de ces notions et des textes de lecture, ou à apprendre par cœur sans réellement saisir la complexité et le réseau des concepts enseignés et sans être capable de les appliquer aux situations qui les entourent.

Ceci s'explique en partie par le fait que les nombreuses facettes des relations interculturelles sont complexes, insidieuses, et possèdent un aspect tout à fait irrationnel.

De plus, pour combattre le racisme il ne suffit plus, comme l'ont fait depuis quelques années plusieurs généticiens, notamment Jacquard, Langaney et Gould, d'expliquer que les races n'existent pas. Finalement, nous sommes tous, en général, pour la vertu et pour la *Charte des droits et libertés*, mais il nous est très difficile de comprendre et de reconnaître les subtilités des contacts interculturels qu'on retrouve tant du côté du langage, des blagues, que du côté des actions quotidiennes.

C'est pourquoi nous avons fait l'hypothèse que la littérature, en général, et les romans, en particulier, offraient des qualités intéressantes et d'immenses possibilités pour la diffusion d'informations ayant trait aux relations interculturelles. Nous croyons en effet que la littérature romanesque contribue grandement à faire connaître différentes expériences humaines telles que le déracinement, l'exil, la rencontre et la coexistence interculturelle, etc. De plus, elle permet de temps en temps, l'espace d'un roman, de se placer dans la peau des Autres.

La découverte de l'Autre par le roman

Il existe différents types de rapports d'altérité, notamment entre les hommes et les femmes, entre personnes de génération différentes, entre résidants de quartiers voisins, entre individus socialement ou culturellement différents. Ainsi les relations interculturelles constituent l'une des formes que peuvent revêtir les rapports d'altérité.

Partout à travers le monde, aussi loin que l'on remonte dans le temps, les relations avec autrui ont fait partie de l'imaginaire des peuples, et nul ne saurait se définir hors des rapports d'altérité. C'est pourquoi le traitement des rapports d'altérité occupe une place privilégiée dans la tradition orale comme dans les écrits.

Par exemple, au cours du siècle dernier, la littérature naturaliste et historique ainsi que le récit de voyage - qui est essentiellement dépaysement et expérience de la différence - se sont nourris de la rencontre avec l'Autre pour se développer.

Au vingtième siècle et en particulier depuis les années 50, de nombreux romanciers[1] ont placé les relations interculturelles au centre de leur œuvre, fournissant sur le sujet une abondante collection de romans dont les genres varient du récit autobiographique au récit fictif.

---

[1] On retrouvera plusieurs d'entre eux lors de notre enquête auprès des professeurs de cégeps. La liste de ces auteurs et de leurs œuvres est fournie dans *Le Roman : un terrain anthropologique littéraire*.

Parmi les écrivains contemporains, on remarque plusieurs auteurs de diverses origines ethniques qui racontent des expériences migratoires, le choc des cultures ou la difficile intégration de ceux qui sont étrangers ou perçus comme tel.

La force du roman

Tout comme le film, la télévision et la presse écrite, le roman[2] est un lieu où s'expriment la conception et l'interprétation qu'une société se fait des relations entre groupes culturellement différents. Bien qu'il ait la réputation d'être un objet de divertissement, nous croyons que le roman est aussi un lieu d'apprentissage. Il peut contribuer en effet à enrichir le lecteur de connaissances générales sur une époque, une idéologie, un groupe et, dans le cas de romans traitant des relations interculturelles, sur les Autres et les rapports d'altérité, comme en témoigne l'écrivain américain noir Richard Wright :

> ... l'influence du livre ne s'effaçait pas; elle persistait et colorait tout ce que je voyais, faisais ou entendais. J'avais l'impression que maintenant je connaissais les sentiments des Blancs. (Wright, 1947 : 425-426)

> Il m'eût été impossible de raconter à quiconque ce que je tirais de ces romans, car ce n'était rien de moins que le sens de la vie elle-même. (Wright, 1947 : 427)

La forme romanesque est d'autant plus puissante qu'elle suggère généralement la vraisemblance de l'histoire racontée tout en rendant très humains, presque réels, les personnages. Car non seulement les écrits littéraires discourent-ils d'une manière vivante sur les rapports d'altérité, mais ils en abordent un aspect peu traité autrement, la dimension affective.

Bien que le roman rende compte d'un monde fictif et précisément parce qu'il en rend souvent compte -, il permet de mieux saisir la réalité et de la connaître en profondeur (Bourneuf et Ouellet, 1989). Et la réalité dont il est question ici est celle de la rencontre des cultures et du changement culturel qu'elle occasionne.

Les romans traitant des relations interculturelles possèdent donc une portée à la fois littéraire et anthropologique tout en constituant une formule pédagogique dynamique.

---

[2] Nous donnons au terme « roman » une définition très large qui peut comprendre notamment les récits de fiction mais aussi ceux qui sont classés comme étant autobiographiques ou historiques.

Barrette, Gaudet et Lemay (1988) ont déjà noté ces qualités en ce qui concerne les récits de vie :

> Pour les étudiantes et étudiants, les récits de vie sont plus agréables et intéressants à lire que les tableaux et faits historiques. Ils stimulent plus leur intérêt et leur curiosité [tout en leur permettant] d'acquérir des informations sur certaines cultures et de comprendre le concept de culture et celui de changement culturel. (Barrette, Gaudet et Lemay, 1988 : 21-22)

Et nous croyons qu'il en est de même pour les romans. Lu sous l'angle de l'interculturel, le roman peut donc devenir un moyen d'apprentissage particulièrement efficace pour comprendre les différentes dimensions des relations interculturelles ainsi que leur dynamique. La littérature romanesque fournit des éléments de connaissance très intéressants sur les rapports d'altérité, grâce à la description des points de tension et de convergence entre les différents groupes.

L'un des aspects intéressants de la littérature romanesque est de présenter en situation interculturelle plusieurs personnages et points de vue. Par conséquent, ces personnages que nous apprenons à connaître au fil du récit peuvent être « dé-stéréotypés », c'est-à-dire qu'ils ne font pas partie d'une généralisation. Au contraire, ils sont souvent décrits avec beaucoup de nuance, ce qui évite le réductionnisme.

Toutefois, dans l'enseignement des relations interculturelles, il est nécessaire de baliser la lecture des romans par des assises théoriques afin d'atteindre des objectifs pédagogiques.

Une approche anthropologique

C'est à l'anthropologie sociale que nous avons emprunté la démarche théorique pour cerner les rapports d'altérité[3] dans la littérature romanesque. Cette science fournit des outils conceptuels et des notions qui permettent de saisir, d'analyser les relations interculturelles et d'approcher l'Autre, non seulement dans sa dimension individuelle, mais surtout dans sa dimension culturelle, c'est-à-dire à partir des particularités du groupe d'origine. De plus, elle place les phénomènes sociaux dans un contexte global en les mettant en relation les uns avec les autres, ce qui permet d'observer plusieurs aspects d'une même situation ou d'un même événement tout en les relativisant.

---

[3] L'expression « rapport d'altérité » n'englobe ici que les relations interculturelles. Il en sera ainsi tout au long de ce document.

Née au XVIII[e] siècle, en Europe, aux côtés de la sociologie, l'anthropologie a longtemps été associée à l'étude d'un très lointain passé et à celle des « tribus éloignées et primitives ». En effet, cette science s'est développée à travers l'étude des sociétés autres qu'occidentales. Toutefois, au fil des années, elle a élaboré une problématique particulière, une démarche originale et une méthodologie spécifique qui permettent d'aborder toutes les sociétés humaines, tant contemporaines que traditionnelles.

On définit l'anthropologie comme étant l'étude des groupes humains dans le temps et dans l'espace, sous l'angle des ressemblances et des différences qui les caractérisent. Son objectif est de rendre compte et d'expliquer l'unité et la diversité biologiques et culturelles des groupes humains.

Cinq disciplines se sont principalement partagé cette tâche. L'ethnolinguistique consiste à étudier les relations entre la langue et les pratiques culturelles. La paléontologie humaine, ainsi que l'anthropologie physique, s'intéresse à l'évolution biologique, passée et contemporaine, des populations; toutes deux cherchent à comprendre comment la culture influence les transformations biologiques des êtres humains. Pour sa part, l'archéologie tente, par l'étude de la culture matérielle, de reconstituer les modes de vie des groupes humains. Enfin, l'anthropologie sociale et culturelle[4], qui a pour objet d'étude la diversité culturelle des groupes humains dans leurs comportements et dans la signification que chaque groupe leur attribue, se penche aujourd'hui tant sur les petites communautés que sur les sociétés complexes ainsi que sur les phénomènes contemporains. Elle touche à tous les domaines de la société : technologie et culture matérielle, économie, politique, langue, système juridique, croyances, religion... C'est dans le cadre de cette discipline que s'est réalisée la présente recherche.

Une première caractéristique de l'anthropologie est son approche contextuelle et globale par opposition à une approche sectorielle des phénomènes. En effet, les traits culturels que nous observons n'ont de sens que si on les replace dans un contexte plus vaste et qu'on les relie les uns aux autres.

Dès ses débuts, l'anthropologie sociale et culturelle a privilégié comme principale méthode de travail « l'enquête ethnographique » communément appelée « enquête de terrain », qui

[4] Dans les milieux spécialisés, on associe l'ethnologie à une certaine école de pensée française alors que l'anthropologie sociale et culturelle se réfère aux écoles britannique et américaine. Au Québec, dans les milieux de l'éducation et de la recherche, le terme « anthropologie sociale et culturelle » est couramment employé. Il a longtemps été le titre d'un cours au niveau collégial.

consiste, selon Laplantine, à établir une relation humaine entre l'anthropologue et les gens afin d'observer les comportements sociaux et culturels : « On ne peut en effet étudier des hommes [...] qu'en communiquant avec eux : ce qui suppose que l'on partage leur existence. » (Laplantine, 1987 : 147)

Dans un premier temps, cette méthode de travail a permis aux anthropologues de franchir des barrières, entre autres linguistiques, et de pénétrer différentes sociétés afin de mieux les comprendre. Cette préoccupation concernant la diversité humaine ainsi que la nécessité d'établir un contact avec l'Autre ont amené les anthropologues à se placer en situation interculturelle et à se questionner sur les rapports d'altérité.

Aujourd'hui, l'anthropologie sociale et culturelle a su poser sa problématique - celle de la variabilité culturelle et de la diversité ethnique des sociétés -, élaborer un certain nombre de concepts, notamment celui de culture, accumuler un savoir et développer des méthodes de cueillette de données, dont la principale est celle de l'enquête ethnographique. Elle se penche sur les différents aspects de la vie actuelle et traite de nombreux phénomènes sociaux contemporains[5].

Présentation de la recherche

Si les manuels scolaires des niveaux primaire et secondaire ont les premiers été l'objet d'analyses sur l'altérité, c'est qu'ils livrent en quelque sorte une « version officielle » de notre conception des relations interculturelles et de l'histoire. L'étude des anthropologues Arcand et Vincent (1979) sur l'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires et celle de Blondin (1990) sur les fondements cognitifs du racisme ont ouvert les portes à un champ encore peu exploré en sciences humaines.

Du côté de la littérature, on a aussi traité des thèmes de l'ethnicité et de l'image de l'Autre, notamment chez Julien (1984), Joachim (1980), Piccione (1984), Sirois (1982), Teboul (1977), Harel (1989), mais ces recherches se différencient de notre propos - les relations interculturelles - par leur cheminement et leur analyse, qui procèdent plus par thématique que par approche globale comme le fait l'anthropologie.

C'est dans le cadre de l'enseignement au collégial que nous avons entrepris cette recherche exploratoire destinée, d'abord, à recenser les romans qui traitent des relations interculturelles et qui sont utilisés dans tout le réseau collégial. Notre deuxième objectif consistait à cerner le traitement réservé aux relations interculturelles dans cette littérature romanesque :

---

[5] Elle peut, par exemple, étudier la pornographie (Arcand, 1991), la vision du monde des «truckers » (Bouchard, 1985), les diverses conceptions du corps et de la maladie (anthropologie médicale), les relations interculturelles, l'éducation interculturelle, etc.

que décrit-on, comment parle-t-on, comment explique-t-on les rapports d'altérité? Et ce, afin de développer une grille d'analyse qui facilite la compréhension des différentes dimensions reliées aux relations interculturelles dans les romans.

Cette recherche tente donc de jeter un regard particulier - celui de l'anthropologie - sur la nature des rapports d'altérité en littérature. De plus, elle propose aux professeurs et à la population étudiante l'utilisation des romans pour se sensibiliser aux multiples facettes des relations interculturelles.

La première partie du document présente le cadre théorique privilégié et la méthodologie de recherche basée essentiellement sur l'approche anthropologique et sur l'enquête de terrain. D'abord, nous avons défini les notions de culture, de sous-culture et de contexte spatio-temporel qui balisent la vision anthropologique des relations interculturelles.

Puis, après avoir élaboré un corpus de textes à partir d'une recension de la littérature romanesque étudiée au collégial, nous avons développé une grille d'observation basée sur quatre dimensions présentes dans la rencontre et l'interaction avec l'Autre, soit la description des acteurs sur le plan culturel, soit le langage verbal et non verbal utilisé, soit les comportements des uns vis-à-vis des autres et, finalement, le discours des uns par rapport aux autres. Cette grille de lecture nous a permis de réaliser la cueillette des données, c'est-à-dire de choisir à l'intérieur des romans analysés les extraits pertinents pour la compréhension de notre sujet de recherche.

Finalement, nous présentons les résultats de notre analyse de contenu. D'abord, dans la deuxième partie du document, nous exposons la signification des relations interculturelles selon les thèmes du temps et de l'espace. Puis, nous présentons les différents types de personnages que nous retrouvons dans les romans, ainsi que les caractéristiques qui les distinguent les uns des autres.

Vient la présentation des types d'échanges verbaux et non verbaux utilisés au sein des rapports d'altérité, ainsi que les domaines - de nature publique et privée - où les rencontres entre protagonistes ont lieu. On se rend compte que les relations interculturelles possèdent un langage particulier et sont cantonnées à des espaces précis.

Enfin, la troisième partie fait état de la qualité des rencontres dans divers rapports qui s'établissent dans l'altérité. Finalement, on présente les rapports affectifs, cognitifs et sociaux que l'on retrouve au sein des relations interculturelles tant dans les romans que dans la réalité.

Première partie

THÉORIE ET MÉTHODOLOGIE

1

Romans et relations interculturelles : constitution d'un corpus romanesque

1.1 Enquête sur la littérature romanesque

Au niveau collégial, les professeurs, en particulier ceux des programmes de lettres et de sciences humaines, disposent d'une très large marge de manœuvre quant au choix de leurs outils pédagogiques. Bien que la plupart du temps il existe des consensus départementaux sur la méthodologie, les exigences, les exercices et le choix des textes de lecture, un professeur peut se distinguer de ses collègues en offrant à ses élèves un outil ou un livre qu'il considère comme pertinent pour son cours.

Cette particularité rend difficile une délimitation précise d'un corpus constitué essentiellement de romans utilisés dans l'enseignement collégial, contrairement, par exemple, au corpus uniforme que constituent les manuels scolaires recommandés par le ministère de l'Éducation du Québec, aux niveaux primaire et secondaire.

Dans un premier temps, nous avons constitué une banque des romans étudiés traitant de manière significative des relations interculturelles. Pour ce faire, nous avons rejoint, par lettre et par téléphone, les coordonnateurs des départements de français afin qu'ils nous fassent parvenir la liste de romans utilisés récemment se rapportant à notre sujet, quels qu'en soient le genre ou l'année de parution. De plus, nous avons enquêté auprès de deux libraires afin de savoir quels étaient les romans les plus vendus auprès de la clientèle collégiale.

Il va sans dire que c'est du côté des lettres que nous retrouvons la majeure partie de la littérature romanesque. Toutefois, certains professeurs en sciences humaines et sociales utilisent des romans documentaires ou des récits de vie ou d'enquêtes pour expliquer des phénomènes sociaux. Cette pratique pédagogique qui se développe de plus en plus semble avoir pour but de rendre aux concepts des sciences sociales leur dimension humaine. À cette étape nous avons recueilli près de deux cents titres.

1.2 Identification des romans traitant des relations interculturelles

Mais comment identifier les romans pertinents à l'étude des relations interculturelles? Dès les premiers moments de notre enquête, nous avons été confrontée à la question de la définition des relations interculturelles. Nous avons pu constater que parmi les répondants, chacun ne percevait pas les relations interculturelles tout à fait de la même façon.

Mentionnons d'abord qu'il ne s'agit pas seulement que les personnages aient un nom étranger ou que le récit se déroule dans une contrée lointaine pour qu'un roman puisse être reconnu comme traitant de relations interculturelles. Dans un premier temps, il faut que le thème de l'altérité soit au centre même du récit, qu'on y retrouve une communication ainsi qu'une interaction entre deux ou plusieurs groupes ethniques. Il faut que la relation interculturelle soit au cœur de ces romans et leur serve de moteur. C'est sans doute cet aspect qui permet de dire qu'un roman est valable pour une analyse des relations interculturelles.

Que les romans soient anciens ou récents, autobiographiques ou fictifs, qu'ils traitent de cultures autochtones, immigrées ou autres, l'important c'est que la relation interculturelle soit l'élément qui fasse progresser le récit.

À partir de ces points de repère, ainsi qu'en collaboration avec des professeurs de lettres, nous avons choisi parmi les deux cents romans répertoriés une quarantaine de volumes, que nous avons lus afin d'en identifier le contenu.

Dans un troisième temps, sur les quarante romans lus, nous en avons retenu un échantillon d'une dizaine couvrant le plus de régions du monde possible, illustrant différents cadres sociaux et utilisant divers genres romanesques (romans de mœurs, romans policiers, romans de science-fiction). Les dix romans retenus constituent le corpus d'analyse.

1.3 Présentation des textes du corpus

On peut diviser les textes[1] du corpus en deux catégories : les récits autobiographiques et les récits fictifs. Les récits autobiographiques décrivent le plus fidèlement possible la vie de l'auteur par la voix d'un des personnages. Tel est le cas des romans de M. Charef, R. Wright, F. Uhlman, J. Kogawa et D. Chraïbi. Ces auteurs nous font pénétrer dans le cœur et l'âme des personnages qui ont été victimes, dans leur société d'origine ou d'adoption, de discrimination et de rejet, et c'est à travers des rapports d'altérité tendus que l'on découvre leurs pensées et leurs tourments. Notons toutefois que les récits de Kogawa et de Chraïbi, malgré l'engagement des auteurs dans le récit, racontent l'histoire de leur communauté d'appartenance et le racisme dont tous ont été victimes.

Les récits de la deuxième catégorie, bien que qualifiés de fictifs, sont basés sur des observations de voyage (G. Roy), sur des connaissances ethnologiques (T. Hillerman), ou encore sur des observations sociologiques (R. Gary et S. Trudel). Enfin le récit de science-fiction choisi (A. E. Van Vogt) reflète certains fantasmes et préjugés de la société nord-américaine.

Quoique les romans analysés aient été écrits à des époques et dans des lieux différents, les thèmes développés sont sensiblement les mêmes. Ils témoignent de déchirements, de désarroi culturel, de marginalité, d'aliénation, de rapports conflictuels avec la société, de violence et de démêlés avec la police. L'injustice sociale est fortement dénoncée dans les récits, les différentes figures de l'exploitation et de la domination sont bien exposées, les sentiments de peur, d'infériorité, d'impuissance et bien d'autres encore témoignent du caractère profondément humain et émotif des relations interculturelles. L'amitié, la solitude, la différence et l'intégration sociale constituent des thèmes privilégiés par les auteurs. Enfin, la quête et la formation de l'identité des uns et des autres demeurent au cœur de toute relation interculturelle.

---

[1] Parmi ces derniers, certains tels *Obasan* et *Black boy* traitent à la fois de relations interculturelles et de relations interraciales. On parlera des Jaunes et des Blancs ou des Noirs et des Blancs. Nous les avons toutefois examinés principalement sous l'angle de l'interculturel, c'est-à-dire des rapports entre les communautés canadienne-anglaise et canadienne d'origine japonaise dans le cas d'*Obasan*, et des rapports entre les sous-cultures euroaméricaine et afro-américaine dans celui de *Black boy*.

Quant aux connaissances que transmettent les romans, elles sont d'ordre historique, sociologique, psychologique; elles sont interactives mais peu ethnographiques, sauf le roman de Hillerman. On apprend plutôt comment s'actualisent sur les plans sociologique et psychologique les effets de la colonisation, de l'immigration, du rejet, de la marginalité.

En laissant la parole aux Autres - immigrés, racisés, dominés, marginalisés -, les romans présentent des points de vue différents de ceux qui sont généralement exposés et ils permettent ainsi leur confrontation. Toutefois, les romans lus laissent un arrière-goût de tristesse. Les situations et les sentiments décrits sont souvent violents et témoignent de profondes souffrances humaines. Les relations ethniques semblent ne pouvoir se vivre sans déchirements et sans conflits, comme l'a déjà mentionné l'anthropologue Selim Abou : « ... il n'y pas d'acculturation qui ne soit la résolution lente et progressive d'un conflit de cultures. » (Abou, 1986 : 48)

Les récits autobiographiques

CHAREF, Mehdi
1983 : *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*. Mercure de France, coll. Folio, Paris. 185 p.

L'auteur naît en Algérie mais est élevé en France dans un milieu défavorisé et délinquant. Il est jeune lorsqu'il décrit dans ce premier roman le drame actuel des enfants d'immigrés dans les banlieues de Paris.

Ces adolescents, à la recherche de leur identité, se retrouvent à la périphérie de la société qualifiée « d'accueil ». D'une culture dans le privé et d'une autre dans le public, ils vivent un double écart d'identité : celui qui existe entre eux et leurs parents issus d'une culture d'origine différente, et celui qui s'interpose entre eux et les membres de la société française. Ces adolescents dits de « la deuxième génération » partagent cependant la réalité socio-économique de plusieurs jeunes Français issus de milieu pauvre, mono-parental. Charef raconte une tranche de vie de ces jeunes désœuvrés. C'est par le biais de l'amitié entre deux adolescents, l'un de vieille souche française et l'autre d'origine maghrébine, que le lecteur pénètre dans les décors de la cité et explore le jeu des rapports d'altérité : entre adolescents de diverses origines ethniques, entre adolescents et parents, entre hommes et femmes et entre gens de statuts sociaux différents.

CHRAÏBI, Driss

1955 [1989]: *Les Boucs*. Denoël, coll. Folio, Paris, 182 p.

D'origine marocaine mais d'écriture française, Chraïbi dénonçait en 1955, le racisme et les conditions de vie misérables des premiers travailleurs immigrés arabes. Trente-cinq ans plus tard, la situation ne semble guère avoir évolué. L'Arabe demeure toujours un immigrant pour les Français, et le racisme est de plus en plus virulent.

Dans son roman, *Les Boucs*, l'auteur présente un tableau saisissant et très sensuel de la vie des immigrés nord-africains des années 1950 à Paris. L'aliénation, la violence presque maladive des uns, les préjugés des autres, le racisme, le mariage mixte comme processus d'intégration et de promotion sociale sont au centre des relations entre les Français et les immigrés arabes. D'une manière plus générale, l'auteur pose la question du rapport entre le monde occidental et le monde arabe.

KOGAWA, Joy

1989 : *Obasan*. Québec/Amérique, coll. Littérature d'Amérique, Montréal, 370 p.

Canadienne-anglaise d'ascendance japonaise, Joy Kogawa raconte dans ce texte le triste épisode qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, a marqué les relations entre les Canadiens d'origine britannique et leurs compatriotes d'origine japonaise. Sa famille, comme plusieurs autres de la communauté japonaise de la Colombie-Britannique, fut alors persécutée, enfermée, déportée et éparpillée dans différents camps de travail. Sous une forme à la fois documentaire, intimiste et poétique, le récit se déplace de la Colombie-Britannique à l'Alberta et au Japon. Il rend compte de différentes périodes, celles de la Seconde Guerre, des années qui suivirent et du début des années 1970.

À travers de réels événements historiques, l'auteure aborde la question de l'intégration. Chacun des personnages entretient avec la culture d'origine japonaise des liens plus ou moins étroits. Certains individus, en particulier ceux de la troisième génération, la renient totalement soit par manque d'affinité soit parce qu'ils la rendent responsable de la persécution et de la mise à l'écart dont ils ont été victimes : oublier ce douloureux épisode, ou au contraire se battre pour faire reconnaître les faits afin qu'ils ne se reproduisent plus, telles sont les différentes stratégies adoptées.

UHLMAN, Fred

1978 : *L'Ami retrouvé*. Gallimard, coll. Folio, Paris, 122 p.

D'origine allemande et de religion juive, l'auteur quitte son pays lors de l'avènement du nazisme, laissant derrière lui sa famille. Tour à tour avocat, peintre et écrivain, il vécut en France, en Espagne et en Angleterre, où il s'est établi définitivement avec sa femme et où il a combattu le nazisme[2].

C'est avec beaucoup de sensibilité et d'attention aux menus détails que l'auteur raconte dans ce livre l'amitié et l'admiration qu'un jeune Juif allemand voue à un étudiant aristocrate, dont la relation deviendra de plus en plus difficile sous le régime nazi. Ce n'est pas tant le système nazi qui est décrié ici que les préjugés, l'intolérance, les vexations et les conséquences de la mise à l'écart des uns par les autres, qui les dominent.

WRIGHT, Richard

1947 : *Black boy*. Gallimard, Paris, 445 p.

Considéré comme le premier grand romancier noir des États-Unis, l'auteur livre ici un récit autobiographique. Enfant, il découvre le racisme et le climat de terreur du sud des États-Unis. Adolescent, il prend conscience de la pauvreté, de l'aliénation, de la résignation et de la ségrégation dont sont victimes les Noirs américains.

Parallèlement à cette prise de conscience sociale, le jeune Wright se trouve déchiré entre ses parents et la communauté puritaine noire, d'une part, et la société américaine blanche de l'autre.

Tout comme Charef, Wright se distingue radicalement de ses parents analphabètes. Aujourd'hui, on dira de ces auteurs qui, comme Wright, prennent la plume pour raconter ce qu'ils ont vécu et dénoncer des situations de discrimination et d'aliénation, qu'ils ont contribué à faire reconnaître la réalité de leur communauté.

[2] Le foyer des Uhlman devint un centre pour les réfugiés intellectuels, le quartier général de l'aide à la gauche espagnole et la source d'activités anti-nazies. Au début de la guerre, Uhlman fut convoqué à Cambridge pour discuter de l'opportunité d'assassiner immédiatement Hitler.

Les récits fictifs

GARY, Romain, (Émile Ajar)[3]
1975 : *La Vie devant soi*. Mercure de France, coll. Folio, Paris, 274 p.

Originaire de Russie, l'auteur immigre en France à l'âge de quatorze ans. Au cours d'une vie aventureuse, il étudie en droit, séjourne dans l'armée, entre au ministère des Affaires étrangères et, finalement, devient auteur-réalisateur-écrivain de grande renommée.

Dans *La Vie devant soi*, roman parsemé de réflexions philosophiques et de commentaires acerbes sur divers sujets (guerre d'Algérie, situation des Juifs dans le monde, Seconde Guerre mondiale, prostitution, colonisation en Afrique), l'auteur rend compte des relations entre les Français et les Autres et joue sur la notion du semblable et du différent. Par le biais d'une relation d'amour entre une personne âgée d'origine polonaise-juive et un enfant d'origine arabe-musulmane, Romain Gary nous fait pénétrer dans l'univers des incompris, des marginaux, de ceux qui sont différents par leur origine nationale, par leur religion, par leur métier, par leur orientation sexuelle.

HILLERMAN, Tony
1986 : *Là où dansent les morts*. Rivages / Noir, Paris, 249 p.

D'origine américaine, l'auteur passe son enfance dans les réserves amérindiennes. Journaliste, reporter politique, chef de bureau, professeur et assistant du président de l'université de New Mexico, comme écrivain il se spécialise dans « l'ethnopolar ». Ses romans-policiers, qui se déroulent en milieu amérindien - surtout navajo et zuni -, ont la particularité d'intégrer efficacement au récit certains traits culturels des différents groupes en présence, notamment en ce qui concerne le domaine religieux (les croyances et les rituels).

Son roman est construit sur l'entrelacement de deux histoires : celle, interculturelle, d'un jeune Navajo qui veut se faire initier à la religion zunie pour sortir de la solitude navajo; celle, policière, d'un archéologue véreux qui, craignant d'être démasqué, emprunte certaines pratiques à la religion zunie pour tuer deux jeunes garçons, soit le jeune Navajo et son ami zuni. C'est par le biais des multiples allées et venues du policier navajo, Joe Leaporn, entre les mondes zuni, navajo et blanc que sont explorées la plupart des relations interculturelles du récit.

---

[3] *La Vie devant soi* a d'abord été publié sous le pseudonyme d'Émile Ajar. À la mort de l'auteur Romain Gary, on a révélé que les quatre romans publiés sous le nom d'emprunt d'Émile Ajar étaient en réalité de Gary.

ROY, Gabrielle

1979 : *La Rivière sans repos*. Stanké, coll. 10/10, Montréal, 315 p.

Franco-manitobaine, l'auteure aborde dans ce roman le thème du désarroi culturel. Sur fond de colonisation récente du Nord canadien et des rapports politiques inégaux entre Inuit[4] et Canadiens, une jeune Inuk a un enfant à la suite d'une brève aventure forcée avec un soldat américain. L'éducation du jeune métis l'acule constamment à des choix culturels souvent contradictoires. Que transmettre à cet enfant : les valeurs traditionnelles inuit, plus ou moins adaptées au nouveau contexte de modernisation, ou les valeurs des gens du Sud, plus ou moins significatives pour les Inuit? *La Rivière sans repos* décrit le cours mouvementé d'une vie à la recherche d'un équilibre psychologique entre les valeurs et les pratiques culturelles traditionnelles et celles de la société du Sud qui se veulent modernes.

TRUDEL, Sylvain

1986 : *Le Souffle de l'harmattan*. Quinze, coll. 10/10, Montréal, 144 p.

Ce jeune écrivain québécois aborde ici les thèmes de la différence, de l'identité et de l'amitié entre les enfants. Par le biais d'une relation entre un jeune Québécois et un jeune Africain, tous deux adoptés, l'auteur commente et tente de dénoncer les inégales relations entre le Nord et le Sud, en particulier celles de l'Amérique du Nord et de l'Afrique. On sait que ces relations sont nées dans un contexte de coopération et d'aide internationale, à la différence de celles qui existent entre l'Europe et l'Afrique, nées dans un contexte de colonisation et qui se perpétuent dans celui de la décolonisation.

[4] Tout au cours du récit Gabrielle Roy utilise le terme « Esquimaux », mot couramment employé à une certaine époque pour désigner les autochtones du Nord. Depuis, ces derniers ont fait valoir un terme plus juste pour les désigner et se sont appelés les « Inuit » (Inuk au singulier).

VAN VOGT, Alfred E.

1954 : *À la poursuite des Slans*. Gallimard, Paris, 217 p.

Originaire du Canada, il vit actuellement aux États-Unis. Auteur de science-fiction, il pose dans son roman la question de la hiérarchisation des groupes humains distincts. Selon une approche évolutionniste, il traite des différences physiques et culturelles des groupes - dont l'un succède à l'autre en raison de sa supériorité intellectuelle et de ses performances physiques.

Le roman rend compte de nombreuses croyances occidentales, à savoir que la supériorité technologique est tributaire d'une plus grande intelligence, qu'en situation de concurrence le plus fort l'emporte et que le métissage amène la dégénérescence des groupes. Les relations entre les individus en compétition témoignent de sentiments profondément racistes.

2

Pour une compréhension des relations interculturelles : constitution d'un cadre théorique

2.1 La culture

L'apport particulier de l'anthropologie au monde moderne est d'avoir mis en lumière le fait que l'espèce humaine se distingue par une adaptation unique à son environnement physique et social, adaptation qui constitue le développement de la culture. Toute personne, quelle que soit son origine nationale ou ethnique possède trois dimensions interdépendantes. Elle est à la fois un être biologique, un être psychologique et un être culturel. Dans un comportement, il n'est pas aisé de différencier la part psychologique de celle qui relève de la culture ou même du biologique. Dès la naissance, les trois dimensions sont en continuelle interaction et contribuent à former l'identité d'un individu. Selon les mots de l'anthropologue Clyde Kluckhohn rapportés par S. Abou : « Chaque homme est semblable à tous les autres, semblable à quelques autres, semblable à nul autre. » (Abou, 1986 : 30)

D'emblée, on reconnaît l'aspect physique des individus et leur caractère psychologique particulier. Mais on oublie trop souvent que chaque être humain est aussi issu d'une collectivité qui lui transmet une certaine vision du monde ainsi qu'une façon particulière de se comporter.

Ainsi, nous ne pourrions étudier les relations interculturelles sans au préalable définir le concept clé de l'anthropologie : la culture. Depuis plus d'un siècle, plusieurs études sur le sens et le contenu de celle-ci ont été réalisées. De plus de nombreuses définitions ont été avancées. C'est à l'anthropologue S. Abou que nous empruntons la définition suivante :

> La culture est l'ensemble des manières de penser, d'agir et de sentir d'une communauté dans son triple rapport à la nature, à l'homme, à l'absolu. (Abou, 1986 : 30)

Cette notion servira de point de départ pour élaborer notre grille d'observation des relations interculturelles dans les romans retenus. Mais auparavant, nous allons présenter certaines des idées que sous-tend ce concept afin de mieux cerner ses manifestations dans les romans.

Ensemble de comportements et de traits observables

Chaque culture apprend à ses membres un ensemble de comportements particuliers mais communs à chacun. Elle offre un schéma de modèles pour diverses situations de la vie. Elle indique comment on doit réagir et se comporter dans différentes circonstances, par exemple face à la naissance ou à la mort, au sein de l'école ou face à la police, ou encore vis-à-vis des autres, entres autres les parents ou les étrangers. Il est généralement aisé d'observer les comportements et certains traits culturels, tels l'habillement ou l'alimentation, parce qu'ils sont visibles et identifiables. Ils ne sont pas toujours compréhensibles pour autant et peuvent susciter des malentendus ou donner lieu à une fausse interprétation.

Chaque culture oriente le développement des sens et leur donne même une signification particulière. Ainsi, le toucher peut être très valorisé dans certaines cultures, tandis que dans d'autres il est banni des comportements usuels. Il en est de même pour la vue, l'ouïe ou l'odorat.

Ensemble de codes, système de références et de classifications

Dès la naissance, chaque culture inculque à chacun de ses membres, par un processus de socialisation et d'enculturation, un système de pensée et de valeurs. Le modèle culturel appris permet à tous les membres de se comprendre, d'interpréter, de découper et de juger la réalité selon les mêmes références. Ainsi chaque groupe culturel analyse une même situation en fonction de ses propres critères et valeurs. Aucune culture n'a le même point de vue pour comprendre un fait ou un événement, ou une réalité universelle telle que la famille, la religion, l'écologie, l'histoire, etc.

Enfin, la culture ne réside pas dans l'un ou l'autre de ses traits ni dans leur juxtaposition mais plutôt dans leur lecture et celle de leur interrelation. Chaque culture est un système cognitif et se distingue des autres par l'ensemble des codes qu'elle a développés.

Apprentissage et transmission des valeurs et des comportements

Contrairement aux traits biologiques qui se transmettent uniquement par l'hérédité, les valeurs et les comportements culturels doivent être transmis et appris par les individus lors de la socialisation, soit à l'intérieur de la famille et de l'école, soit par les contacts sociaux et par les médias. Les traits culturels, la langue par exemple, sont légués d'une manière indépendante des traits biologiques.

Dès la naissance, un enfant est totalement immergé dans un environnement culturel qui aura tôt fait de lui imposer ses particularités tant en ce qui a trait aux connaissances et aux habiletés que dans la façon de penser, de sentir et de percevoir le monde. Nous en sommes tellement imprégnés que nous croyons « naturels » une série de faits et de perceptions qui, en fait, sont « culturels ». Ne disons-nous pas que telle personne a « la danse dans le sang »? Ou quelqu'un d'autre ne nous apparaît-il pas comme « naturellement inférieur » ou au contraire « supérieur » - selon le taux de mélanine contenu dans son épiderme?

Partage, transcendance et dynamisme des valeurs et des traits culturels

Les membres d'un groupe partagent un certain nombre de comportements et de valeurs qui les lient et les identifient à celui-ci et peuvent transcender plusieurs générations : la langue ou les pratiques religieuses, par exemple. Ces comportements et valeurs feront alors partie du patrimoine et de l'identité du groupe. Cependant ils peuvent aussi disparaître, ou encore se modifier avec le temps afin de s'adapter au contexte et aux exigences de l'époque.

La transformation continuelle de la culture, ou plutôt de ses valeurs et de ses traits, témoigne de sa vivacité et de son caractère dynamique. Ainsi, les cultures ne sont figées ni dans le temps, ni dans l'espace. Par exemple, la culture québécoise s'est élaborée, il y a à peine quatre siècles, principalement à partir d'éléments amérindiens, français et anglais, mais aussi en empruntant aux différents groupes d'immigrants. Elle a adapté ces divers traits à son contexte social et physique. Au cours du vingtième siècle, ce contexte a rapidement évolué en provoquant de nombreux changements de comportements et de valeurs parmi ses membres.

2.2 La sous-culture

Aucun individu n'est jamais totalement imprégné ou porteur de toutes les manifestations de sa culture. En effet, chacun fait partie de différents groupes d'appartenance (classe sociale, caste, groupe d'âge, groupe régional, urbain ou rural, etc.) et hérite des particularités de ces ensembles culturels, qui le distinguent des autres membres de sa culture. Le concept de sous-culture permet d'appréhender les variations culturelles qui existent à l'intérieur d'une même culture. Plusieurs facteurs endogènes peuvent influencer le comportement culturel des membres d'un groupe humain. On parlera par exemple de la sous-culture de tel quartier d'une grande ville, de la sous-culture des adolescents, de la sous-culture des policiers ou des professeurs, de la sous-culture des mouvements d'extrême droite, de la sous-culture immigrée, etc.

2.3 La sous-culture immigrée[1]

Le concept de sous-culture immigrée est intéressant dans l'analyse des relations interculturelles car il permet d'appréhender celles-ci dans le contexte d'une société pluriethnique. Il désigne un ensemble d'expériences de vie communes à tous ceux qui ont connu l'exode et l'intégration dans une nouvelle société.

Trois composantes permettent de cerner la sous-culture immigrée. Premièrement, l'expérience de départ des migrants se caractérise par la rupture avec leur lieu d'origine, leurs racines culturelles et sociales. Deuxièmement, l'expérience de la différence culturelle et de la nécessité d'adopter au moins en partie la culture des membres de la société d'accueil permet de développer une diversité culturelle particulière. Troisièmement, l'expérience d'arrivée et d'intégration des migrants dans différentes sociétés d'accueil permet de parler, par exemple, de sous-culture québécoise ou de sous-culture allemande. En effet, les structures d'accueil, en milieu scolaire ou en milieu de travail, les perceptions et comportements à l'égard des immigrants, etc., contribuent à former une sous-culture immigrée distincte.

La notion de sous-culture immigrée rend compte de la situation complexe du nouvel arrivant tant sur le plan social qu'affectif. On reconnaît aujourd'hui que les immigrants arrivent aux portes de leur nouvelle société avec une partie seulement du bagage culturel appris dans leur groupe d'origine.

2.4 Le contexte de rencontre interculturelle

La notion de contexte est essentielle pour comprendre les relations interculturelles. On ne peut isoler un fait, un geste, une parole, des conditions qui les créent. Les rapports d'altérité naissent, se vivent et s'alimentent dans un cadre socio-historique particulier qui en explique de nombreux aspects (la représentation que l'on se fait de l'Autre, la place que chacun occupe dans la société, les rapports sociaux existants) et donne la signification aux actions des uns et des autres. Le comment et le pourquoi de la première rencontre déterminent la qualité de la relation, et ce non seulement dans le présent mais pour des années, voire des siècles à venir, et ils expliqueront plusieurs réactions et comportements futurs.

---

[1]L'écrivain Marco Micone utilise l'expression « culture immigrée » pour rendre compte de l'expérience de vie propre à tous les immigrants.

Ainsi pour comprendre les relations entre différents groupes culturels au sein d'une même société, on doit être conscient du cadre socio-historique dans lequel s'est déroulée leur première rencontre. Cette dernière peut avoir laissé des souvenirs douloureux, des cicatrices, des préjugés, des rancœurs qui risquent de se transmettre d'une génération à l'autre et d'envenimer à long terme la communication interculturelle.

De tout temps, les populations ont maintenu entre elles des contacts qui, au fil des siècles, sont devenus plus fréquents et plus pressants. Aujourd'hui plus que jamais, pour des raisons environnementales, économiques, politiques, les sociétés se concertent et entretiennent divers types de rapports, qui sont facilités par les moyens de communication mais sont aussi rendus difficiles par de nombreux blocages tels que les préjugés et l'ethnocentrisme suscités par les rapports d'altérité.

Les relations interculturelles s'exercent dans différents contextes, que nous pouvons diviser en deux catégories : les contacts non permanents et les contacts permanents.

Contacts non permanents

Il s'agit de contacts basés sur des échanges économiques, politiques, artistiques ou intellectuels. Les groupes occupant un espace national entretiennent avec autrui des contacts sporadiques, souvent au gré de décisions politiques ou dans les limites du marché économique. Ces relations peuvent être de nature égalitaire ou inégalitaire, par exemple entre les pays industrialisés, ou entre certains pays de l'Occident et du Tiers-monde.

Contacts permanents

De nombreuses sociétés, notamment les sociétés complexes, affichent un caractère pluraliste. On y retrouve différents groupes ethniques, religieux, linguistiques, qui coexistent sur une base permanente. La qualité de leurs relations dépend de plusieurs facteurs. Quand et comment ces groupes se sont-ils rencontrés? S'agit-il d'une coexistence due à une immigration? à une colonisation? à une invasion? à l'esclavage? à des facteurs endogènes? Les réponses à ces questions expliquent les modalités et l'évolution de leurs actuelles relations.

Par exemple, les Noirs américains, les Amérindiens américains et les Italo-américains entretiennent des rapports différents avec l'ensemble des Américains. Chaque groupe occupe dans cette société des places non seulement différentes mais aussi hiérarchisées les unes par rapport aux autres.

Bien que la colonisation en Afrique ou en Amérique et l'esclavage en Amérique soient relégués au passé, il n'en reste pas moins que les rapports jadis établis ont contribué à forger l'identité des groupes en présence. Ainsi, les faits historiques constituent la toile de fond des relations interculturelles actuelles. Outre l'époque et les cadres sociaux dans lesquels s'élaborent les relations interculturelles, les types de culture en présence et la façon dont se développent les contacts influencent également la qualité des relations.

Pour terminer, rappelons qu'on appréhende la culture soit en observant le non-verbal (communication non verbale et action) soit par la prise en note du verbal (communication verbale et discours). Ainsi, dans l'étude des romans, nous avons relevé les descriptions, les monologues et les dialogues pertinents dans l'observation des relations interculturelles.

3

Les trois niveaux d'expression de la culture et la constitution de la grille d'observation

3.1 Les trois niveaux d'expression de la culture

Étudier les relations interculturelles, c'est donc analyser la rencontre de deux ou de plusieurs personnes ayant des manières différentes **de sentir**, **d'agir** et **de penser**. Les contacts interculturels ont lieu dans un temps et dans un espace particuliers et se traduisent sur trois plans : celui de la communication, celui de l'action et celui du discours.

La communication

Tout rapport d'altérité se traduit par un langage qui l'enracine et qui oriente l'interaction entre les individus. Ainsi l'échange, verbal et non verbal (gestuelle, regard, toucher, etc.) reflète, souvent inconsciemment, à la fois les valeurs culturelles des protagonistes et la perception que chacun a de l'Autre.

Les noms, les expressions, l'ensemble du vocabulaire utilisé pour qualifier et aborder les Autres révèlent la façon dont les groupes culturels se définissent et se situent les uns par rapport aux autres.

La communication interculturelle peut être influencée par différents facteurs. Une langue commune n'est pas garante d'une bonne communication. En effet, au-delà des mots, il y a la valeur que chaque groupe culturel leur donne. Par ailleurs, tout langage verbal est accompagné d'un langage non verbal dont les codes et la signification sont propres aux membres d'une communauté. Ainsi la communication peut être très partielle, inefficace ou superficielle, voire totalement absente, lors des contacts interculturels, si les individus ne sont pas attentifs ou sensibilisés aux codes culturels des Autres.

L'action

L'action constitue la partie événementielle du contact interculturel. Selon la perception que l'on a d'autrui, chaque individu, sur une base personnelle ou collective, développe des comportements et des attitudes témoignant de la qualité de la relation. Ceux-ci peuvent aller de la manifestation visible et observable (rejet, violence, etc.) à des productions plus discrètes mais tout aussi significatives (lois, règlements, décrets), et refléter de la discrimination directe ou indirecte, de la ségrégation, de l'incompréhension, etc. Ils peuvent aussi consister en manifestations d'accueil et refléter au contraire la tolérance, l'intérêt, l'empathie, etc.

Le discours

Chaque groupe culturel possède un discours logique et rationnel qui justifie et explique à la fois ses préjugés, ses relations avec les Autres, sa conception du monde et ses comportements culturels. Ainsi on peut utiliser des arguments religieux, comme c'est le cas des tenants de l'apartheid, pour justifier un rapport de domination raciste. Ou encore utiliser des théories scientifiques racistes pour expliquer la supériorité d'un groupe, comme l'ont fait Hitler et ses acolytes.

3.2 Grille d'observation des relations interculturelles : acteur culturel, communication, action et discours

Ceci étant dit, nous avons élaboré pour la lecture des romans une grille d'observation que nous voulions systémique, c'est-à-dire qui puisse rejoindre toutes les dimensions des relations interculturelles.

Dans le cas d'une étude sur les relations interculturelles, on doit relever le cadre général dans lequel se situent ces rapports (l'espace et le temps romanesque), le langage, les gestes, les actions, les perceptions qui témoignent de l'interaction des individus ainsi que des explications et des justifications que chacun se donne de sa propre situation.

Tout comme les outils utilisés par les anthropologues sur le terrain, cette grille d'observation doit être ouverte, c'est-à-dire qu'elle devait permettre l'ajout, au fil de notre enquête, des points d'observation non prévus au départ. De plus l'anthropologue sensibilisé à différents discours étant relativement à l'aise avec ceux, tout aussi variés, qu'on trouve dans les romans, il importera peu que le discours soit de l'ordre de l'imaginaire ou du réel : ce qui est important est ce qui est dit (ou écrit) et perçu comme tel.

La grille d'observation ou de lecture comporte cinq catégories. Les trois premières concernent les points de repère du récit romanesque et permettent, l'une de situer dans un espace-temps les contacts interculturels, la seconde de tracer le profil des personnages et la troisième de décrire les groupes culturels en présence. La quatrième catégorie, qui touche directement les rapports d'altérité permet de découvrir « où », « quand », « comment » et « pourquoi » cette relation a lieu, afin de cerner la dynamique des rencontres interculturelles ainsi que la qualité de la relation. Enfin la cinquième catégorie est constituée des opinions que l'auteur émet directement dans le récit sans l'intermédiaire de ses personnages.

a) Description du contexte géographique et historique

1.1. Époque du récit

1.2. Lieu du récit

b) Description des personnages

Bien que l'anthropologue ait comme cadre explicatif général le concept de culture, ce n'est pas à cette notion totalement abstraite qu'il se confronte lorsqu'il fait du terrain, mais à des individus imprégnés d'une certaine culture, porteurs et transmetteurs de visions et de comportements culturels. C'est par l'intermédiaire des individus en tant qu'êtres culturels, en les observant et en les écoutant, que l'anthropologue recueille l'information désirée.

1. Description physique des personnages
2. Sentiments et états d'âme provoqués par la situation interculturelle
2. Réflexions sur soi en tant que membre d'un groupe culturel

c) Description du groupe culturel

Comment le narrateur ou les personnages décrivent-ils ou qualifient-ils les groupes culturels.

d) Description de la relation interculturelle

1. Où : lieux de rencontre des individus
2. Quand : occasions de rencontre
3. Pourquoi : buts de la rencontre
4. Comment : déroulement de l'interaction
    - 4.1 Communication verbale :
        - ce qui est dit à l'Autre ou n'est pas dit
        - les noms que l'on se donne et qu'on donne à autrui
    - 4.2 Communication non verbale :
        - regard, ton, mimique, gestuelle entre les individus
    - 4.3 Comportements :
        - individuels
        - collectifs
    - 4.4 Explications, opinions, croyances, réflexions et sentiments provoqués par la relation interculturelle

e) Opinions de l'auteur

L'interprétation des relations interculturelles selon l'auteur du roman

Grille d'observation des relations interculturelles

3.3 Le roman : un terrain anthropologique

Après avoir constitué notre corpus romanesque et défini les concepts clés qui ont servi de balises théoriques pour élaborer la grille d'observation, nous avons entrepris notre enquête de terrain au sein des récits retenus - qui ont été, soit dit en passant, tout aussi passionnants les uns que les autres.

On peut explorer un roman comme un anthropologue fait un terrain ethnologique. Immergés dans l'espace particulier de la fiction, nous partageons alors quelque temps la vie des personnages du roman, nous observons, notons des informations et dégageons leur signification. Le roman met en relation des personnages présentant des caractéristiques physiques, psychologiques, sociales et culturelles, ainsi que des comportements spécifiques. Il situe un récit dans un espace-temps particulier et peut illustrer une situation sociale.

De son côté, l'enquête ethnologique a pour but d'entrer en contact avec des individus afin de comprendre leurs façons de communiquer, d'agir et de penser. Tout comme le roman, elle se situe dans un espace-temps précis, à l'intérieur duquel les gens entretiennent différents types de relations et participent au déroulement d'événements sociaux et historiques.

Enquête de terrain

Une première lecture des romans du corpus nous a permis d'en arriver à une vision globale des personnages, du récit, des événements, et de cerner dans son ensemble la dynamique de la relation interculturelle.

Ensuite, nous avons entrepris une deuxième lecture des romans en relevant sur fiches électroniques tous les extraits se rapportant aux différents points de la grille d'observation. La cueillette de données s'est révélée d'une très grande richesse en termes de contenu. Au total, nous avons accumulé plus de mille extraits.

À la fin de cette opération, nous avions entre les mains des fiches sur l'époque et le lieu du récit, des fiches sur les caractéristiques culturelles de chaque personnage principal, secondaire et tertiaire, un ensemble de fiches sur chaque groupe culturel décrit par les auteurs, une série de fiches sur la communication, les actions et les discours de chacun, ainsi que quelques fiches où avaient été notés les commentaires ou réflexions de l'auteur à propos des relations interculturelles.

Analyse des extraits

De retour du terrain, ou plutôt du roman, nous avons organisé nos données. Nous avons codé les fiches en fonction des thèmes qui se dégageaient, le plus souvent à partir du lexique même employé par les personnages. Ces thèmes ont servi à définir des catégories, dont chacune constitue une dimension des relations interculturelles. Ces catégories ont permis de dégager les types de temps et d'espace utilisés par les personnages pour se définir et pour se situer les uns par rapport aux autres, le langage généré par les types de relations en présence, les domaines des contacts interculturels, les rapports d'identité, les rapports affectifs, sociaux et cognitifs qui se dégageaient de chacun des romans. Finalement, nous avons reclassé les extraits codés dans chacune des catégories élaborées. Et nous avons effectué l'analyse des données en nous appuyant sur la connaissance que nous avons des relations interculturelles, sur notre expérience anthropologique de terrain, sur la lecture de nombreux autres romans et, finalement, sur notre intuition.

Deuxième partie

LA DESCRIPTION DES RELATIONS INTERCULTURELLES

4

Le temps

Les relations interculturelles s'inscrivent dans une dimension temporelle qui leur donne un caractère dynamique et qui leur permet d'évoluer et de revêtir différentes formes, selon l'époque et les mœurs. Et ce d'autant plus que les acteurs se situent toujours par rapport à un épisode temporel durant lequel se déroulent des événements personnels et sociaux marquant les relations entre les groupes ou entre les individus. Le temps a donc un poids important dans l'équilibre fragile de l'altérité, activant ou amenuisant des tensions ou des rapprochements qu'elle génère. Il garantit la vitalité et le développement d'un contexte sans lequel les relations interculturelles n'auraient aucune signification. Il surdétermine tout type de rapports, créant ici et là amitié, amertume, désespoir, rancune, solidarité, animosité, et mieux ou pire encore. Il est porteur de préjugés, de faits sociaux ou politiques marquants et de façons d'être envers autrui.

Le temps est un aspect important des romans non seulement parce qu'il situe historiquement ou socialement le récit, mais parce qu'il est lié directement à la nature et aux expressions des relations interculturelles. La dimension temporelle ne s'évalue pas toujours en termes d'années, mais plutôt en termes d'époque.

Deux aspects du temps sont particulièrement intéressants dans les romans analysés. Le premier aspect représente le temps « historique ou social[1] », c'est-à-dire une époque particulière durant laquelle se déroule un événement ou une série d'événements politiques ou sociaux qui constituent la trame de fond du récit romanesque. L'écoulement des jours, des mois, des années peut favoriser l'intégration d'un groupe minoritaire - culturel, ethnique ou religieux - au groupe majoritaire, ou au contraire encourager sa résistance ou sa ségrégation.

Ainsi, *La Rivière sans repos* de Gabrielle Roy débute au cours de la période post-colonisation du Grand Nord québécois, au moment où les Américains s'apprêtent à partir, et se poursuit jusque dans les années 70, au moment de la guerre du Vietnam; *Obasan* de Joy Kogawa fait référence à la Seconde Guerre mondiale et se situe dans la décennie qui l'a suivie; *L'Ami retrouvé* de Fred Uhlman se déroule lors de la montée du nazisme; *Black boy* de Richard Wright débute au début du vingtième siècle et se poursuit jusqu'à sa moitié; *La Vie devant soi* de Romain Gary ainsi que *Les Boucs* de Driss Chraïbi se situent à l'époque

[1] Nous empruntons la terminologie à M. Paquin et R. Reny dans *La lecture du roman* (La lignée, 1984 : 162).

de la décolonisation et de l'immigration en France, alors que *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* de Mehdi Charef est plus contemporain et fait référence aux années 80-90, tout comme *Le Souffle de l'harmattan* de Sylvain Trudel, qui tout en étant contemporain se situe au centre des relations Nord-Sud; enfin *Là où dansent les morts* de Tony Hillerman se passe dans la deuxième moitié du vingtième siècle, durant la période « hippie » et, finalement, *À la poursuite des Slans* de A. E. Van Vogt s'inscrit dans un temps historique à venir.

Paquin et Reny soulèvent « qu'il est important de circonscrire le temps historique ou social, car il peut jeter une certaine lumière sur le comportement psychologique des protagonistes du roman » (1984 : 162). À cette remarque, nous ajoutons qu'il est d'autant plus pertinent de situer les relations interculturelles dans un temps historique ou social particulier, que ce dernier permet de comprendre la dynamique et la qualité d'une relation interculturelle, quelle qu'elle soit. En effet, les événements socio-historiques influencent les différents types de rapports sociaux, affectifs et cognitifs qui se développent au sein d'une relation entre membres de groupes ethniques différents et constituent un facteur pour la construction de l'identité personnelle et sociale.

Le deuxième aspect touche le temps comme thématique. La lecture des récits du corpus permet de distinguer différents types de temps qu'on retrouve à divers degrés dans tous les romans analysés. Nous avons nommé « temps mythologique », celui des origines lointaines du groupe. Ensuite, vient le « temps des ancêtres », au cours duquel chacun des groupes culturels était maître chez lui, et qui est souvent associé au mode de vie traditionnel. Puis le « temps premier », durant lequel se rencontrent, à travers guerres, invasions, colonisation, les groupes culturellement différents. Il s'instaure alors un rapport de domination qui annonce « le temps du souvenir », qui fait écho au premier et renferme les traces d'un passé douloureux. Apparaît alors le « temps contemporain » au cours duquel se jouent dans un contexte moderne les relations porteuses de faits historiques. En dernier lieu, « le temps de l'avenir » ouvre des horizons au devenir des relations interculturelles, affiche des possibilités nouvelles, tout en permettant d'espérer le développement de relations plus égalitaires et hors des limites du dominant/dominé.

4.1 Le temps mythologique

Le temps mythologique se réfère à la genèse d'un groupe. Il retrace les origines lointaines et mythiques de la communauté tout en expliquant sa conception du réel et sa vision du monde, ceci afin de bien camper l'identité collective. C'est un temps primitif mais parfait, telles les pointes de sagaies de l'Homme de Folsom, qui sont « de véritables œuvres d'art » et qui constituaient « une offrande parfaite pour les dieux » (Hillerman, 1986 : 227).

Dans ce même roman, *Là où dansent les morts*, on fait constamment référence aux mythes d'origine, principalement ceux des Zunis, afin d'expliquer les comportements actuels et la vision du monde des membres de la communauté. Toute cette cosmologie des origines renferme des informations importantes pour la compréhension du récit et le déroulement de l'enquête du policier Leaphorn. Ce dernier tente constamment de comprendre la mythologie zunie en interrogeant le père Ingles et Pasquaanti afin d'élucider le meurtre d'Ernesto et de retrouver son ami George. C'est ainsi, dans un continuum et d'une manière très vivante, que le temps mythologique s'arrime au temps contemporain.

Les personnages des romans étudiés, en quête d'identité, se réfèrent au temps mythologique pour se trouver des racines. C'est le cas de Hugues, dans *Le Souffle de l'harmattan*, qui emprunte à l'Afrique, par la bouche d'Habéké, un mythe d'origine : « Il racontait que l'arbre avait été abattu pour la confection de parchemins dans lesquels les Écritures racontaient la naissance de l'univers ... » (Trudel, 1986 : 76). Les deux jeunes garçons font régulièrement appel aux esprits africains et aux sorciers pour retourner aux sources. Ce qui donne bien souvent au personnage d'Habéké une touche d'exotisme et de mystère, tout en lui conférant un aspect primitif.

Ou encore, certains personnages créeront leur mythe d'origine afin d'ancrer leur identité et de justifier une action bien souvent discriminatoire et agressive envers les Autres. Dans *L'Ami retrouvé*, le mythe aryen est enseigné par un professeur d'histoire pour légitimer la place de choix des Allemands dans l'histoire et le combat qu'ils devront entreprendre contre les communistes et les juifs appelés « puissances des ténèbres, puissances qui sont partout à l'œuvre : en Amérique, en Allemagne, mais particulièrement en Russie » (Uhlman, 1978 : 102).

4.2 Le temps des ancêtres

Le temps des ancêtres fait référence à une époque réelle et historique par opposition à celle du temps mythologique. Il peut s'étaler sur plusieurs générations et constitue ce qu'on appelle communément le passé. Il correspond à une période durant laquelle le groupe culturel n'a été ni conquis, ni assimilé, ni dominé, ni acculturé, ni colonisé, ni discriminé. À cette époque, ce dernier possède ou croit posséder une identité qu'il percevait cohérente. Ou encore le groupe se perçoit comme homogène culturellement ou biologiquement. C'est un temps dont on rappelle régulièrement l'existence dans les romans étudiés parce que, d'une part, il atteste un enracinement dans l'histoire, et d'autre part il rassure le groupe sur sa valeur tout en lui donnant une contenance. Si on ne connaît pas ses origines, diront

certains personnages, on peut se sentir inférieur vis-à-vis d'autrui, qui apparaît plein d'assurance à travers la connaissance des siennes.

Ainsi dans *L'Ami retrouvé*, Hans dont la famille est de tradition religieuse juive, décline sa généalogie en détail et sur plusieurs générations, pour justifier sa citoyenneté allemande, mais aussi pour démontrer l'imbrication des uns et des autres dans la définition de leur identité : « Les Hohenfels [des non-juifs] faisaient partie de notre histoire. » (Uhlman, 1978 : 20)

La connaissance du temps ancestral et le sentiment d'un lien avec les aïeux aident les personnages à ancrer leur identité contemporaine. Et non seulement cette filiation confirme une identité bien établie, mais elle justifie aussi des droits territoriaux et de citoyenneté.

Dans *Là où dansent les morts*, les Zunis sont décrits comme ayant une conscience aiguë de leurs liens avec leurs ancêtres. Ils se voient eux-mêmes comme la « Chair de la Chair » zunie, ils communiquent avec les esprits de leurs ancêtres, les kachinas[2], qui veillent et guident les vivants. Plusieurs cérémonies, comme celles du Shalako[3] ou les actions quotidiennes des membres de la communauté, sont tributaires de leurs liens avec les esprits ancestraux. Et l'un des motifs essentiels du roman est l'espérance de retrouver ces ancêtres après la mort dans un lieu de bonheur appelé « Là-où-dansent-les-morts ». La référence constante au temps des ancêtres témoigne de la vivacité et de la particularité de l'identité culturelle des Zunis ainsi que de leur façon de percevoir le monde. Et c'est pour contrer cette vivacité, pour favoriser l'assimilation et proclamer ses propres valeurs que la société dominante, en l'occurrence les sociétés occidentales décrites dans les romans, va dénigrer le temps des ancêtres auquel certains groupes se réfèrent. Ainsi le temps des ancêtres, surtout celui des Autres, et les traditions qu'il recèle représentent une époque désuète. Tel est le cas dans *Là où dansent les morts*, comme le rapporte Leaphorn :

> J'ai été dans une école secondaire des Affaires Indiennes, et dans l'entrée il y avait une inscription qui disait : « La Tradition est l'Ennemie du Progrès », le message étant qu'il fallait abandonner les coutumes ancestrales ou mourir. (Hillerman, 1986 : 52)

---

[2] Les kachinas sont « essentiellement les esprits ancestraux des Zunis, mais également les masques portés pour les personnifier et les statuettes qui les représentent. Ils protègent, nourrissent et guident les vivants auxquels ils apparaissent sous la forme d'un nuage de pluie. » (Hillerman, 1986 : 243)

[3] Ce terme désigne aussi bien les cérémonies présidant au retour des esprits ancestraux zunis que certains de ces kachinas. (Hillerman, 1986 : 248)

Le temps des ancêtres rappelle aussi un mode de vie qualifié de traditionnel qui propose des modèles auxquels on se réfère même si on sait que l'on n'arrive plus à respecter fidèlement les principes qu'ils ont établis.

Pour certains membres de groupe colonisé ou dominé aux prises avec les avatars des exigences contemporaines et du modernisme, cet aspect traditionnel garantit le bonheur, l'équilibre, la liberté. Et l'aïeul, dans *La Rivière sans repos*, de répondre à Elsa : « Comment était-ce par là, grand-père, au temps d'autrefois? Le vieillard eut l'air heureux qu'on voulût bien faire appel à ses souvenirs. - C'était la sainte paix, mon enfant. » (Roy, 1979 : 180)

Le temps des ancêtres suscite souvent beaucoup de nostalgie chez les personnages. On imagine les aïeux semblables à ceux d'Elsa, dans *La Rivière sans repos*. Ce sont de « braves ancêtres si sobres » (Roy, 1979 : 176); alors que la jeune fille génère une image opposée, elle s'est « créé des besoins inutiles [... et s'est] embarquée dans le chemin sans issue des possessions dont on n'est jamais rassasié » (Roy, 1979 : 176). Ce passé un peu paradisiaque, est imaginé comme un temps presque sans problèmes ou tensions interculturelles... Pour Elsa, la tentative de retour à la vie traditionnelle est une stratégie personnelle pour enrayer le désarroi culturel, d'autant plus que cet ancien mode de vie rend son enfant heureux et plus équilibré.

Dans une relation d'altérité où les uns doivent se définir par rapport aux autres, la référence au temps des ancêtres devient une marque de distinction ethnique. Les membres de la société dominante font référence au temps des ancêtres, en soupirant comme ceux-ci étaient bien, entre eux, et comme ils étaient sans problèmes avant l'arrivée de l'Autre auquel eux-mêmes doivent se confronter. Pour les immigrants aux prises avec une intégration difficile dans la société d'accueil, les ancêtres et ce qu'ils représentent sur le plan affectif alimentent le mythe du retour au pays d'origine. Pourtant la très grande majorité d'entre eux n'y retournera jamais.

Et bien que l'immigrant rappelle le temps des ancêtres à sa descendance, ce temps n'aura que peu de signification, sinon aucune, sauf celle que l'on imagine. Le lien avec les ancêtres s'estompera, puisque l'identité de la génération actuelle s'est forgée dans un contexte différent de celui des grands-parents et des parents. Le fait que la société puisse rejeter les arrivants à certains moments de l'histoire en raison de leur origine ethnique ne semble pas les rapprocher forcément du temps des ancêtres.

Dans *Obasan*, pour Stephen, né au Canada et socialisé dans un contexte anglo-saxon, le temps des ancêtres a peu de résonance et il lui tourne le dos afin de couper définitivement tout lien avec son ascendance japonaise, sur laquelle il fait peser la responsabilité de la discrimination dont il a été victime. D'autant plus qu'il s'identifie comme Canadien, de par sa trajectoire personnelle.

> Stephen [...] continue à se frotter la barbe nerveusement. Il est toujours mal à l'aise quand quelque chose lui semble trop « japonais ». (Kogawa, 1989 : 324)

> Stephen s'est rendu aussi peu familier avec la conversation japonaise. (Kogawa, 1989 : 343)

Dans les cas où il n'existe que peu ou pas de liens avec le temps des ancêtres, les individus risquent de se sentir de nulle part, tel Madjid dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* :

> ... Madjid se rallonge sur son lit, convaincu qu'il n'est ni arabe ni français depuis bien longtemps. Il est fils d'immigrés, paumé entre deux cultures, deux histoires, deux langues, deux couleurs de peau, ni blanc, ni noir, à s'inventer ses propres racines, ses attaches, se les fabriquer. (Charef, 1983 : 17)

4.3 Le temps premier[4]

Le temps premier correspond à un épisode historique durant lequel s'instaure, par le biais d'une guerre, d'une invasion, d'une colonisation, un rapport particulier entre les groupes culturels. C'est au cours du temps premier que s'élabore un cadre socio-politique qui détermine dans le présent et dans l'avenir le type de relation entre deux ou plusieurs groupes. Par exemple, le temps de l'esclavage aux États-Unis a marqué les rapports sociaux autant que les rapports affectifs et cognitifs entre la population blanche et la population noire. C'est de ces derniers que traite le roman *Black boy*. Ou encore, dans *Là où dansent les morts*, l'auteur rappelle les contacts sanglants entre Américains et Amérindiens du temps de la conquête de l'Ouest :

[4] Nous empruntons les expressions « temps premier et temps du souvenir » à A. Begag et A. Chaouite (1990) qui les utilisèrent pour situer le débat actuel sur l'immigration maghrébine dans une perspective temporelle.

> Il [grand-père de Leaphorn] avait grandi [...] parmi des familles elles-mêmes issues de familles qui avaient choisi de périr quand les cavaliers de Kit Carson étaient arrivés en 1864 [5] [...] ils [Navajos] avaient été conduits en captivité, la Longue Marche qui les avait emmenés loin des montagnes sacrées jusqu'au camp de concentration de Fort Stanton, la variole, l'insolence des Apaches, la misère, la honte, et finalement la Longue Marche pour revenir chez eux. (Hillerman, 1986 : 81-82)

Le temps de la colonisation a eu des conséquences importantes tant sur le plan politique que social ou national, notamment celle de cimenter[6] les liens entre colonisateurs et colonisés. C'est ce que rappelle ce fonctionnaire français dans *Les Boucs*, à propos d'événements historiques qui unissent les Français et les Algériens :

> ... ce n'est certes pas lui [le fonctionnaire] qui a voté cette loi de 1946 sur le Statut de l'Algérie et dont une des dispositions accordait la citoyenneté française aux Algériens qui n'étaient auparavant que Sujets, ce qui leur a permis de se rendre en France sans passeport ... (Chraïbi, 1955 : 31)

Le temps premier reflète une idéologie - celle de l'époque - qui marque les premiers mouvements de communication et qui influence la progression des contacts pour des décennies à venir, voire des siècles. Ainsi certaines périodes dominées par une idéologie raciste génèrent des interactions entre des populations qui se croient supérieures et d'autres qui sont définies comme inférieures ou encore sont exclues de l'humanité.

Le temps premier est bien souvent évacué de la mémoire collective, en particulier celle du groupe dominant. Pourtant il constitue un facteur contextuel important à considérer lorsqu'on explique les relations interculturelles, que ce soit sous l'angle des préjugés, de la discrimination ou de la place des uns par rapport aux autres. D'une manière générale, tout discours de la société majoritaire sur un groupe minoritaire contient de nombreuses références au temps premier durant lequel les groupes en contact se lient sur différents plans : politique, identitaire, économique, social, national. Les membres du groupe majoritaire ont tendance à oublier cette époque et ses répercussions, alors que ceux qui furent ou devinrent des victimes doivent apprendre à vivre avec leurs blessures et avec les conséquences socio-politiques de cet épisode.

---

[5] Cette lutte contre les Navajos, en 1863-1864, était menée par Kit Carson. Les Navajos étaient enfermés au Fort Summer à Bosque Redondo (Nouveau-Mexique). Une réserve leur sera attribuée en 1868. (Delanoë, N., et J. Rostrowsky, *Histoire thématique des États-Unis*. Presses Universitaires de Nancy, 1991 : 14)

[6] On lira à ce propos les livres de A. Memmi, *Portrait du colonisateur* et *La dépendance*.

Dans les romans analysés, les modalités de la première rencontre sont peu explicitées par les auteurs, quoique le temps premier demeure toujours en arrière-plan des relations décrites et renferme une charge émotive qui peut affecter les protagonistes. Il constitue un point de référence explicatif de l'actuel jeu des relations interculturelles. Un personnage y fera allusion pour éclairer le lecteur ou pour lui rappeler l'importance du temps premier .

Tous les romans évoquent cette première rencontre dans des rapports de domination, et aucun roman ne traite, par exemple, d'échanges égalitaires entre les groupes culturels.

4.4 Le temps des souvenirs

Le temps des souvenirs fait écho au temps premier. C'est celui de la génération des grands-parents ayant vécu le temps premier. Chaque groupe culturel ou chaque individu, à sa façon, compose avec le souvenir qui lui reste du temps premier. Dans *Là où dansent les morts*, la tradition orale se charge de transmettre aux Navajos le temps des souvenirs et de le garder bien vivant, comme le raconte Leaphorn :

> ... les histoires de Nashibitti [grand-père de Leaphorn] relataient le côté sanglant de la tragédie : elles parlaient de deux frères armés d'arcs contre une troupe de cavaliers armés de fusils; de moutons passés au sabre, de hogans incendiés, du bruit de haches abattant les pêchers, des corps des enfants dans la neige, du rouge des flammes dévorant les champs de maïs et, finalement, de la litanie des familles mourant de faim, pourchassées dans les canyons par la cavalerie de Kit Carson. (Hillerman, 1986 : 82)

Le choc provoqué par la première rencontre peut aussi s'estomper peu à peu. Et le temps des souvenirs perd peu à peu de son acuité et de sa signification, principalement pour la génération suivante. Ce qui crée un écart entre les acteurs du passé, souvent les grands-parents, et ceux du présent. Les vieux meurent, les souvenirs se voilent sous les nouveaux événements et peuvent être oubliés. Une distance d'expériences de vie se crée, comme en témoigne Momo dans *La Vie devant soi* :

> Elle avait une peur bleue des Allemands. C'est une vieille histoire [...] mais Mme Rosa n'en est jamais revenue. [...] Elle me parlait souvent des nazis et des S.S. et je regrette un peu d'être trop tard pour connaître les nazis et les S.S. avec armes et bagages, parce qu'au moins on savait pourquoi. Maintenant on ne sait pas. (Gary, 1975 : 59-60)

Les années défilent, inaugurant une nouvelle période à la suite du temps des souvenirs qui relèvera bientôt de l'histoire. Mais pour les uns, ce passé doit être sans cesse rappelé, comme le mentionne Emily à sa nièce, dans *Obasan*:

> Tu dois t'en souvenir, a dit tante Emily. Tu es ton passé. Si tu en coupes un bout, tu seras une amputée. Ne nie pas le passé. Souviens-toi de tout. Si tu es amère, sois amère. Crie ton amertume! Hurle-la! Le refus, c'est la gangrène. Regarde-toi, Nomi, à faire la navette entre Granton et Cecil, tu ne peux ni partir ni rester dans le monde avec un semblant de grâce ou d'aisance. (Kogawa, 1989 : 81)

Le passé doit aussi être exorcisé car il fourmille de sentiments, de blessures et d'événements qui génèrent des tensions interculturelles et maintiennent une distance entre les groupes. À ce propos, Emily ajoutera :

> Nous nous devons d'éclaircir tout ça pendant que nous en avons encore le souvenir. Sinon, on risque de passer notre colère dans nos gènes. Ce seront les enfants qui en souffriront ... (Kogawa, 1989 : 61)

Pour d'autres, au contraire, tel Nomi dans *Obasan*, le temps des souvenirs est un lourd fardeau :

> La vie est si courte, ai-je [Nomi] soupiré, et le passé si long. Ne devrions-nous pas tourner la page et passer à autre chose? (Kogawa, 1989 : 69)

> Certains souvenirs aussi devraient être oubliés de la sorte. N'est-ce pas Obasan qui a dit un jour : « Il vaut mieux oublier » ? À quelle fin irions-nous chercher un de ces pots de restes immangeables? Si on ne les voit pas, on ne sera pas horrifié. Ce qui est au-delà de la mémoire est au-delà de la douleur. Les questions que posent ces papiers, ces questions qui concernent une période turbulente, ces questions dérangent inutilement l'écologie fragile de cette journée déjà trop pleine d'émotions. (Kogawa, 1989 : 74)

Mais au-delà des individus porteurs de souvenirs se perpétuent des représentations, des discours et des façons d'être qui jettent les bases des relations interculturelles du temps contemporain.

4.5 Le temps contemporain

Le temps contemporain est celui de l'histoire racontée, durant laquelle se vivent sous différentes facettes les relations interculturelles. C'est le temps où s'exprime un type particulier de relations sur les plans de la communication, des droits des uns et des autres, de leur place respective dans la société. C'est aussi le point de rencontre du temps mythologique, de celui des ancêtres, du temps premier et de celui des souvenirs.

Cette rencontre des temps peut être chaotique. Pour les uns, telle Elsa dans *La Rivière sans repos*, le temps contemporain est le théâtre d'un désarroi culturel et d'une profonde crise d'identité. C'est aussi la confrontation d'un mode de vie traditionnel - nomade - avec celui du monde moderne - sédentaire et de consommation - introduit par les gens du Sud, ceux qui croient au progrès. Pour la mère d'Elsa, c'est un temps qu'elle qualifie de décadent : « ... on était en des temps mous [...] tout s'y défaisait. » (Roy, 1979 : 155)

Dans *La Rivière sans repos*, le temps contemporain est constamment opposé au temps des ancêtres, car l'un est idéalisé et l'autre critiqué. On compare avec nostalgie, tant sur le plan des valeurs qu'en ce qui a trait à la culture matérielle, le mode de vie d'autrefois avec celui d'aujourd'hui, qui est considéré comme moderne :

> Revenant de la « ville », elles étaient mises dans leur plus beau - hélas bien banal en comparaison du parka de jadis et des jolies bottes en peau de phoque; à présent elles portaient des robes de cotonnade fleurie sur lesquelles flottaient des chandails informes comme des sacs. Aux pieds, en cette saison sèche à faire éclater les pierres, elles avaient des bottes de caoutchouc dont la vogue au pays esquimau était si grande que le magasin ne suffisait plus à la demande - d'autant plus que les bottes s'usaient en un rien de temps aux aspérités du sol pour lequel elles n'étaient pas faites. (Roy, 1979 : 121)

Pour les gens démunis, ceux qui vivent hors des temps, dans les pigeonniers d'immeuble de la cité dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* :

> Il y a l'ennui, les habitudes, le désir d'autre chose pour sortir de la routine. Faut bien casser une certaine morosité. Cette grisaillerie qui s'installe et qui étouffe en serrant fort sur le corps petit à petit comme une pieuvre. (Charef, 1983 : 61)

Pour les immigrés, le temps contemporain est celui du déracinement et du deuil que l'on fait de son origine. Il est aussi celui de l'enracinement et revêt une signification toute particulière, car il est la garantie de leur intégration et d'une éventuelle reconnaissance dans la société d'accueil. Il se meuble aussi de nostalgie et d'espoir d'une vie meilleure, tout en étant parcouru de déceptions et de désillusions, comme en témoigne la famille de Madjid dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* :

> Tout jeunes mariés, les parents [de Madjid] ont émigré [d'Algérie]. Ils voulaient faire des gosses qui aillent à l'école pour devenir des médecins, ou des avocats, ou des maîtres d'école, comme on dit à la campagne. Et déjà le chômage pour Madjid et le père ... (Charef, 1983 : 21)

Il arrive aussi que le temps passe sans qu'aucune communication n'ait lieu entre les nouveaux arrivants et les membres de la société d'accueil. Chacun son rythme, chacun son temps. On peut partager le temps sans jamais se rencontrer, à « l'heure du travailleur immigré, après le laitier, avant les boueux » (Charef, 1983 : 48), tout comme on peut vivre dans une société sans jamais pouvoir y participer. C'est ce qu'exprime Yalann dans *Les Boucs* :

> Demain, lui avait dit le Chrétien. Très bien! on était donc au lendemain - mais lequel? et comment le déterminer? Il n'y avait de repère ni dans le temps ni dans l'espace : ni ciel ni soleil. Le crépuscule de la veille ressemblait exactement à cette aube, grisâtres l'un et l'autre, froids, mornes. (Chraïbi, 1955 : 106)

> Combien d'années de détresse devrais-je [Yalann] vivre pour être promu aux fonctions de « patron »? (Chraïbi, 1955 : 108)

Finalement, au fil des années, le temps contemporain contribue à créer une rupture culturelle souvent violente avec le pays d'origine, celui des parents, et avec les temps précédents: « Le temps n'a plus d'importance, seul le moment même, le moment présent, compte. Hier, c'est pas de chance, demain, avec un peu de chance! » (Charef, 1983 : 144)

Cette réflexion nous amène à poser la question suivante, à savoir si le temps contemporain existe réellement ou s'il n'est fait que de nostalgie par rapport aux temps précédents, et du rêve d'un monde meilleur? Il semble que pour la plupart des personnages marginaux des romans étudiés, le temps contemporain correspond à un important champ de bataille dont l'issue - s'il y en a une - est inconnue ou déjà dessinée. Dans *Les Boucs* Yalann décrit cette situation : «... sa future vie de chien. [...] une odeur de très vieille chair humaine [...]. Mon odeur future, se disait-il, mais dans combien d'années? » (Chraïbi, 1955 : 106-108)

Seul le roman de Hillerman semble se dérouler exclusivement dans le temps contemporain, quoique les autres types de temps y soient présents et servent à profiler les personnages.

4.6 Le temps de l'avenir

Le temps de l'avenir est porteur d'espoir, de rêve et d'imagination. Il ne se révélera véritablement que dans sa concrétisation. C'est pourquoi, dans les romans, l'avenir n'est envisagé que sous forme de rêve et d'échappatoire au temps contemporain.

Condamnée à ne vivre que dans le temps contemporain coupé du passé et bloqué dans l'avenir, la relation interculturelle est envisagée à la fois avec pessimisme, tel que le décrit Yalann, dans *Les Boucs*, à propos de son union avec Simone, son amie française : « ... l'avenir devant nous [est] bloqué avec des rocs et le ciment des haines ... » (Chraïbi, 1955 : 21), mais aussi avec espoir : « ... peut-être viendrait-il un temps de compréhension, sinon de miséricorde. » (Chraïbi, 1955 : 89)

Pour que l'avenir devienne réalité, pour que les temps précédents puissent cesser d'exister et que le temps contemporain s'ouvre sur une note positive, il faut une reconnaissance réciproque de la réalité :

> La réconciliation ne peut être entamée sans une reconnaissance réciproque des faits, a-t-elle dit.
> Des faits ?
> Oui, des faits. Ce qui est exact est exact. Ce qui est faux est faux. La santé commence quelque part. (Kogawa, 1989 : 273)

Conclusion

Le temps comme thématique est omniprésent dans les romans analysés. On peut supposer qu'il en est de même dans tous les autres romans traitant des relations interculturelles, car le temps mythologique, le temps des ancêtres, le temps premier et le temps des souvenirs, le temps contemporain et celui de l'avenir s'inscrivent dans un continuum qui contribue à définir l'identité culturelle d'un groupe et de ses membres et à les situer les uns par rapport aux autres. En effet, le passé révèle le présent et marque le devenir, alors que le temps mythologique et celui des ancêtres campent l'identité du « Nous culturel ». Le temps premier et celui des souvenirs remettent en question et remodèlent l'identité des protagonistes selon le type de relation en présence. Finalement, c'est le temps de l'avenir qui garantira une redéfinition cohérente des identités nouvelles de l'un et de l'autre en fonction du développement de relations plus ou moins harmonieuses.

5

L'espace géographique

Les lieux territoriaux et leur occupation constituent une deuxième dimension importante et significative dans la compréhension des relations interculturelles. L'espace occupé par chaque groupe ainsi que la manière dont celui-ci se l'approprie expriment à la fois une vision culturelle particulière et la place que le groupe se reconnaît dans la société, de même que le rapport qu'il entretient avec les autres groupes. C'est ainsi que l'occupation d'un lieu géographique ou la référence à un espace révèle la marginalité ou la ségrégation d'un ou de plusieurs groupes, soit la hiérarchisation ou au contraire l'égalité entre les groupes. De plus, on observe des règles de territorialité, la plupart du temps tacites mais connues de tous, qui attestent l'appropriation de cet espace par un groupe. Finalement, on constate que la disposition d'un territoire, son occupation et sa signification évoluent avec le temps et avec la venue de nouveaux arrivants.

La lecture des romans permet de distinguer différents types d'espaces géographiques. D'abord, l' « espace national », c'est-à-dire le lieu environnemental occupé par une nation et qu'elle considère comme sien. Puis, l' « espace infranational ou communautaire », c'est-à-dire le territoire occupé par une agglomération d'habitations et qui constitue bien souvent une division administrative pouvant prendre la forme d'un quartier urbain, d'un village, d'une banlieue, d'une réserve, etc. Ensuite, l' « espace domestique », c'est-à-dire le territoire privé ou le domicile d'un ou de plusieurs individus pouvant constituer une famille. Finalement, l' « espace étranger » ou l'« ailleurs », c'est-à-dire l'espace rêvé, l'endroit où certains individus espèrent s'établir ou retourner pour trouver la paix et la reconnaissance.

5.1 L'espace national

L'espace national, quels que soient ses frontières ou son statut - libre, colonisé ou conquis-, représente le territoire occupé par une population qui se définit comme nation. Il constitue un pays où s'édifie l'identité nationale des habitants. Que cet espace soit un environnement physique aride, tel le pays esquimau d'Elsa dans *La Rivière sans repos*, ou un environnement plus riche tel celui d'Emily dans *Obasan*, il suscite la plupart du temps pour ceux qui y résident des sentiments d'attachement et d'appartenance qui sont d'autant plus profonds que cet espace national correspond généralement à la terre des ancêtres. De plus, le pays en tant que système socio-politique confère à ses habitants des droits, des privilèges,

une place dans la société ainsi qu'une reconnaissance sociale.

C'est pourquoi il peut être très difficile, pour ceux qui se considèrent comme les habitants légitimes, de partager cet espace avec ceux qu'ils perçoivent comme des étrangers, bien que ceux-ci puissent occuper ce même espace depuis des générations, tels les Canadiens d'origine japonaise dans *Obasan*, ou que le pays leur ait déjà reconnu des droits de citoyenneté tels les Allemands juifs dans *L'Ami retrouvé*.

Les relations interculturelles se jouent dans cet espace national. Dans les moments de crise ou de conflits ethniques, le groupe dominant, celui qui se reconnaît des droits territoriaux et une légitimité, a tendance à rejeter hors de cet espace national le ou les groupes minoritaires. Pour les victimes, ce geste est d'autant plus violent qu'elles ont, comme nous l'avons déjà mentionné, des sentiments d'appartenance et une identité rattachés à cet espace. Les parents de Hans dans *L'Ami retrouvé* n'ont jamais douté d'être Allemands, comme en fait foi la déclaration du père :

> Nos compatriotes reviendront à la raison d'ici quelques années. Quant à nous, nous resterons ici. C'est notre patrie et notre foyer. Ce pays est le nôtre et nous ne laisserons pas un « sale Autrichien » nous le voler. (Uhlman, 1978 : 109-110)

Et Hans de raconter :

> ... si mon père ne doutait pas d'être allemand, ma mère, si possible, en doutait moins encore. Il ne lui venait simplement pas à l'esprit qu'un être humain ayant toute sa raison pût lui contester son droit de vivre et de mourir dans ce pays. (Uhlman, 1978 : 70)

Malgré la discrimination dont la famille sera l'objet, les parents de Hans demeurent fidèles à leur terre natale. Ils refuseront de quitter « leur pays », mais ne pouvant plus y vivre en tant qu'Allemands, ils se suicideront.

Dans *Obasan*, Emily rappelle constamment l'attachement des Canadiens d'origine japonaise à leur pays, le Canada :

> La première fois que j'ai pris conscience de ce sentiment d'appartenance à ce pays, j'avais douze ans et je mémorisais le chant du « Lai du dernier troubadour »... Ceci est *mon* pays, ma patrie. Plus tard, je me suis engagée activement dans la lutte pour la liberté et j'ai adopté ces mots comme devise. (Kogawa, 1989 : 66, l'italique est dans le texte)

> D'où venons-nous, qui que nous soyons dans ce pays de glace? Ô Canada, qu'on l'admette ou non, nous venons de toi, nous venons de toi. De la même terre, des mêmes vers, de la même boue, des mêmes marais, des mêmes brindilles et des mêmes racines. (Kogawa, 1989 : 336)

Pas plus que l'enracinement d'un groupe ethnique dans une société d'accueil, la naissance d'un individu au sein d'une communauté nationale ne lui garantit des droits de citoyenneté. Emily souligne que pendant longtemps, au Canada, les descendants japonais des deuxième et troisième générations ne purent bénéficier, entre autres, de leur droit de vote, ni au provincial ni au fédéral.

Il en est de même dans *Black boy* où l'on retrouve une population noire installée en Amérique depuis plus de deux siècles, mais dont les membres sont considérés comme des citoyens de deuxième zone sans droits ni libertés.

Dans *Obasan*, on raconte comment, à la suite du bombardement de Pearl Harbour, le peu de légitimité qu'avaient obtenu les Canadiens d'ascendance japonaise sera remis en question. On associe ceux-ci au Japon, bien que les plus jeunes n'aient plus aucun contact avec le pays de leurs ancêtres. Certains ne parlent même plus la langue. À savoir s'ils sont Japonais, le père de Nomi répondra qu'ils sont Canadiens. Et le frère de Nomi de commenter : « C'est une énigme, me dit Stephen. Nous sommes et ne sommes pas l'ennemi. » (Kogawa, 1989 : 109)

L'évocation du lieu d'origine - ou ce qu'on croit être le lieu d'origine - d'une personne qu'on perçoit comme différente sert souvent de prétexte pour s'en distancier ou pour le rejeter carrément. Ainsi, il est plus facile de se convaincre que cette personne ne devrait pas partager les mêmes droits sociaux, politiques ou territoriaux que soi. Dans *L'Ami retrouvé*, les collègues de Hans lui conseillent de quitter l'Allemagne : « Pourquoi ne retournes-tu pas en Palestine, d'où tu es venu? »(Uhlman, 1978 : 105)

Alors que sa famille habite le pays depuis des siècles et que ses parents semblent n'avoir aucun lien avec l'espace national imaginé :

> Mon père détestait le sionisme. L'idée même lui paraissait insensée. Réclamer la Palestine après deux mille ans n'avait pas pour lui plus de sens que si les Italiens revendiquaient l'Allemagne parce qu'elle avait été jadis occupée par les Romains. [...] Et, de toute façon, qu'avait-il, lui, citoyen de Stuttgart, à voir avec Jérusalem? (Uhlman, 1978 : 65)

Alors que le groupe majoritaire ou dominant renvoie l'étranger dans un espace national autre, les citoyens mis à l'écart clament au contraire à qui veut bien les entendre qu'ils appartiennent à cette nation. Tel est le paradoxe de l'identité nationale et de son expression géographique, le pays.

Pour des immigrés, l'espace national est particulièrement difficile à s'approprier. La difficulté de se faire reconnaître comme citoyen et donc comme participant à la dynamique nationale, ainsi que le peu d'années passées au pays, joue contre les nouveaux arrivants. Et pourtant, sans une identification à l'espace national et sans la création d'un lien, un individu n'est rien, pas même un homme, comme l'observe la mère de Madjid dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* :

> Je vais aller au consulat d'Algérie [...] qu'ils viennent te chercher pour t'emmener au service militaire là-bas! Tu apprendras ton pays, la langue de tes parents et tu deviendras un homme. Tu veux pas aller au service militaire comme tes copains, ils [les autorités françaises] te feront jamais tes papiers. Tu seras perdu, et moi aussi. Tu n'auras plus le droit d'aller en Algérie, sinon ils te foutront en prison. C'est ce qui va t'arriver! T'auras plus de pays, t'auras plus de racines. Perdu, tu seras perdu. (Charef, 1983 : 17)

5.2 L'espace infranational ou communautaire

Cet espace - une province, un canton, un district, etc. - peut être défini soit par l'administration d'un pays, tel est le cas des réserves amérindiennes de *Là où dansent les morts* ou des villages inuit de *La Rivière sans repos*; il peut encore être défini par le groupe qui l'occupe et qui décide lui-même de ses limites, qu'il soit majoritaire ou minoritaire, ou enfin par le groupe dominant qui en fixe lui-même les frontières. Dans ce dernier cas, il s'agit, en milieu urbain par exemple, des quartiers où habitent diverses communautés ethniques, soit qu'on enferme un groupe à l'intérieur de limites territoriales afin de ne pas le voir ou le fréquenter, soit qu'un groupe se replie sur lui-même afin de se protéger et de se sentir en sécurité.

L'espace infranational ou communautaire correspond à un territoire dont les résidants peuvent faire le tour et dont ils connaissent, sans qu'ils soient nécessairement visibles, les limites, les recoins, les rues, les cafés, les maisons, les arbres, etc.; surtout, ils comprennent les gens qui les entourent et avec qui ils partagent un mode de vie ou une caractéristique sociale ou ethnique. Dans *La Vie devant soi*, le petit Momo décrit ainsi les quartiers français :

> Il y a trois foyers noirs rue Bisson et deux autres où ils vivent par tribus, comme ils font ça en Afrique. [...] Le reste de la rue et du boulevard de Belleville est surtout juif et arabe. [...] et après c'est les quartiers français qui commencent. (Gary, 1975 : 12)

Pour ces résidants, leur espace infranational, familier et personnalisé constitue bien souvent leur univers premier et possède plus de signification que l'espace national. À l'intérieur de celui-ci, on se sent chez soi, en sécurité, alors qu'à l'extérieur, c'est l'aventure, c'est le contact avec Autrui, celui qui n'appartient pas à son groupe, comme le raconte le jeune Richard dans *Black boy* : « J'avais peur en me faufilant à travers la foule des Blancs, mais ma peur me quitta quand je revins dans mon quartier et que je vis des visages noirs souriants. » (Wright, 1947 : 132)

Tout comme pour Pat dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, à qui il « tardait de repartir vers la cité » (Charef, 1983 : 81) après avoir été « ailleurs » pour se ramasser du fric, cet espace représente bien souvent les racines d'un individu. D'ailleurs on n'hésite pas à y retourner même après plusieurs années quand l'occasion se présente. Ainsi dans *Là où dansent les morts* :

> Les Zunis qui s'étaient dispersés ici et là (sur les campus universitaires, sur leur lieu de travail en Californie ou à Washington) étaient revenus chez eux. Ceux qui se surnommaient eux-mêmes la Chair de la Chair étaient à nouveau attirés vers le lieu de leur naissance pour le grand Retour des esprits ancestraux. (Hillerman, 1986 : 212)

Pour ceux qui vivent en marge de la société nationale, avec peu ou sans reconnaissance politique ou sociale, il semble plus facile de développer une relation d'identité avec l'espace infranational qu'avec l'espace national. Ceci peut s'expliquer d'abord par le fait qu'ils ont peu l'occasion de visiter ou de parcourir le pays, et donc de le connaître et de s'y sentir à l'aise. De plus, on peut manquer de moyens psychologiques et économiques pour pénétrer l'espace national où l'on est plus ou moins bienvenu : on préfère alors rester entre soi plutôt que de vivre le rejet et l'anonymat.

Les milieux urbains se divisent en quartiers en fonction de la classe sociale des occupants, de leur origine ethnique, des droits et des privilèges que la société leur consent. Dans *La Vie devant soi*, la remarque de Momo fait ressortir le lien qui existe entre identité nationale, ségrégation et espace occupé : « Tu habites par ici? [demande Nadine]. Non, je ne suis pas français. Je suis probablement algérien, on est à Belleville. » (Gary, 1975 : 97)

De plus on constate l'existence d'une hiérarchie entre ces quartiers selon l'intégration plus ou moins importante des résidants. C'est ainsi qu'on retrouve dans le Paris et ses alentours du *Thé au harem d'Archi Ahmed* des espaces communautaires distribués selon l'ancienneté des occupants, tels les foyers des travailleurs immigrés - généralement des hommes - où l'on contrôle à la fois cet Autre et où l'on s'assure de sa non-intégration :

> ... jusqu'au foyer des travailleurs immigrés. [...] C'est des baraquements en préfabriqué, plantés sur un terrain vague, rocailleux et poussiéreux. L'hiver, c'est la boue qui prend place.
>
> Des travailleurs latins, nord-africains, y logent, dans cette cité gérée par l'employeur. Ils vivent là comme des bêtes, à l'écart de la ville, entre les travaux de l'autoroute, la voie du chemin de fer et le port de Gennevilliers, dans ce camp de travail entouré d'un haut grillage. (Charef, 1983 : 77)

Ensuite, on retrouve les bidonvilles de nature plus familiale mais composés de nouveaux arrivants, puis les H.L.M. qui abritent Français et immigrés de longue date.

> À l'époque, Madjid et ses parents habitaient le bidonville de Nanterre, rue de la Folie, le plus grand, le plus cruel des bidonvilles de toute la banlieue parisienne. [...] un vrai labyrinthe mais organisé, avec un boucher, un épicier, un café-bar, un restaurant, même un coiffeur. [...] Pour les H.L.M. avoisinantes, ça fait un beau spectacle, l'eau chaude coule à flot chez eux. (Charef, 1983 : 115-119)

On retrouve aussi des quartiers « champignons » ou périphériques à la ville; ce sont des banlieues nées de l'expansion démographique et du débordement des villes. Certains constituent un milieu défavorisé, sans avenir pour ses habitants, un genre de ghetto semblable à celui du *Thé au harem d'Archi Ahmed* :

> La Cité des Fleurs, que ça s'appelle!!! Du béton, des bagnoles en long, en large, en travers, de l'urine et des crottes de chiens. Des bâtiments hauts, longs, sans cœur ni âme. Sans joie ni rires, que des plaintes, que du malheur.
> Une cité immense entre Colombes, Asnières, Gennevilliers et l'autoroute de Pontoise et les usines et les flics. Le terrain de jeux, minuscule, ils l'ont grillagé!
> Les fleurs! Les fleurs! ...
> Et sur les murs de béton, des grafitti, des slogans, des appels de détresse, des S.O.S. en forme de poing levé. (Charef, 1983 : 25)

Dans les espaces communautaires abritant « les étrangers » se retrouvent, quoiqu'en minorité, des membres de la société d'accueil. Ils y sont soit parce qu'ils partagent avec les immigrants et leurs descendants des conditions sociales difficiles, soit parce que leur itinéraire personnel les a conduits à s'écarter de la norme, par exemple une fille-mère, une prostituée, une femme mono-parentale, des sans-abris, des jeunes abandonnés, etc.

Tout en appartenant à la catégorie des indésirables, les marginaux issus de l'ethnie majoritaire demeurent toutefois des citoyens à part entière, en comparaison des immigrants. Dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, Pat le fait remarquer à un flic qui lui demande ses papiers dans un bistro : « Je suis français, moi. Je suis dans mon pays. Tu me prends pour un Arabe, ou quoi? » (Charef, 1983 : 140)

Il en est de même, dans *La Vie devant soi*, pour M. Charmette qui, mis à l'écart de la norme par son âge et son statut social, n'en demeure pas moins un Français, à l'inverse de Mme Rosa qui n'a ni identité nationale, ni sécurité sociale. Et dans la hiérarchie sociale, ces marginaux sont classés plus près du Nous que le sont ceux que l'on considère comme étrangers. C'est pourquoi lorsque le père de Momo mourra d'une crise cardiaque chez Mme Rosa, on s'empressera de supprimer le corps : « ... [les frères Zaoum] l'ont mis sur le palier du quatrième devant la porte de Monsieur Charmette qui était français garanti d'origine et qui pouvait se le permettre. » (Gary, 1975 : 201)

Au quartier correspond généralement à la fois la classe socio-économique de ses habitants et leur origine ethnique. Momo décrit les quartiers ethniques des immigrants africains :

> Ils ont plusieurs foyers qu'on appelle taudis où ils n'ont pas les produits de première nécessité, comme l'hygiène et le chauffage par la Ville de Paris, qui ne va pas jusque-là. Il y a des foyers noirs où ils sont cent vingt avec huit par chambre et un seul W.C. en bas, alors ils se répandent partout car ce sont des choses qu'on ne peut pas faire attendre. Avant moi, il y avait des bidonvilles mais la France les a fait démolir pour que ça ne se voie pas. (Gary, 1975 : 33)

Les quartiers plus cossus semblent être plus homogènes sur le plan ethnique que les quartiers défavorisés qui s'affichent plus hétérogènes tant socialement que culturellement. Par exemple, dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, plusieurs familles françaises et immigrées dont les enfants appartiennent à la bande multiethnique de Madjid, habitent la cité :

> Il y a : Bengston, l'Antillais; Thierry, surnommé « Pichenette » ; James, Algérien né en France ; Jean-Marc, viré de chez lui par son père et qui loge dans une cave ; Bibiche, Algérien né en France, surnommé « Chopin » [...] Et encore Anita [...]. Née de père algérien et de mère française.[...]. Et enfin Pat, le pote Pat ... (Charef, 1983 : 26-27)

La ségrégation résidentielle déterminée légalement ou socialement est un élément important des romans analysés et une composante des relations interculturelles. La proximité territoriale des uns et des autres implique l'édification d'une barrière, quelle qu'elle soit, face à Autrui. Les habitants d'un quartier s'approprient de différentes façons cet espace

avec lequel ils s'identifient. C'est pourquoi ils redoutent constamment qu'Autrui vienne s'y installer. Les espaces infranationaux sont jalousement gardés par les groupes qui les occupent et qui s'y sentent à l'aise, tel que le fait remarquer Madjid en traversant le territoire gitan :

> Mains sur les hanches, il [Manitas, le Gitan] les stoppe comme un douanier, il a l'air furieux. Quand il traverse la cité, il se fait tout petit, discret, mais là, dans son campement, il est le maître, il joue au dur. (Charef, 1983 : 75)

Et ce qui se déroule sur ce territoire les regarde, comme le rapporte le roman *Là où dansent les morts* :

> Pasquaanti [policier zuni] voulait s'assurer que Leaphorn [policier navajo] [...] et J. D. Highsmith, membre de la Police de l'État, comprenaient bien que, sur le territoire de la Réserve Zuni, la police de Zuni dirigeait l'enquête. Et cela convenait tout à fait à Leaphorn. Plus vite il sortirait d'ici et plus il serait content. (Hillerman, 1983 : 16)

Les rencontres interculturelles sont confinées dans des espaces géographiques particuliers, selon des règles généralement tacites. Une société peut gérer, favoriser ou empêcher les relations interculturelles en fonction des divisions administratives créées.

On remarque que généralement l'étranger fascine lorsqu'il est loin, lorsqu'il est en dehors de soi, de son territoire, lorsqu'on n'a pas à partager des privilèges. On apprécie son art, ses objets, sa technologie, sa cuisine, son folklore, voire certaines mœurs, mais c'est la plupart du temps lorsqu'il est à grande distance de soi; si ce même étranger devient un concitoyen, un voisin de quartier, un ami de notre fils, il sera considéré comme indésirable.

En milieu urbain, les métros, les ruelles, les rues et les trottoirs sont sujets à des rencontres avec Autrui, mais le partage est généralement évité. Ou, comme on le décrit dans *Les Boucs* : « Ceux [les Français] qui s'arrêtaient pour les [immigrés algériens] voir passer fermaientbrusque-ment les yeux ... » (Chraïbi, 1955 : 24). Dans nos romans, on retrouve différentes stratégies mises à l'œuvre pour éviter de côtoyer l'Autre par exemple emprunter les trottoirs et les autobus selon des horaires différents et éviter ainsi de se croiser.

On peut aussi rendre l'espace public peu accueillant pour cet Autre, comme on peut le voir dans *L'Ami retrouvé* :

> Il y avait dans toute la ville d'énormes affiches rouge sang dénonçant Versailles et s'élevant contre les Juifs; partout des croix gammées, la faucille et le marteau défiguraient les murs et de longues processions de chômeurs dans les rues ... (Uhlman, 1978 : 101)

De plus, on peut faire en sorte que cet Autre devient tellement aliéné qu'il ne puisse plus envisager d'emprunter l'espace public:

> ... les Bicots [immigrés arabes] ont une prédilection pour ces impasses-là, désaffectées comme eux, terriers, ternes de jour et de nuit, ils n'en sortent que la nuit mais ne s'en éloignent guère, le jour les blesse, la dignité les guette, ils rasent les murs vêtus de manteaux ternes comme eux et comme leurs terriers et s'en retournent bien vite à leurs terriers, exactement ce qui leur faut, ces animaux blessés qui ont honte de mourir au grand jour. (Chraïbi, 1955 : 60)

On peut toujours obliger l'Autre à quitter les mêmes lieux que Soi, par exemple en l'accusant de vol. Les lieux publics sont anonymes et, en principe, accessibles à tous. Bien que contrôlés par le groupe majoritaire, ils sont considérés comme un territoire neutre, peu compromettant dans l'éventualité de rencontres interculturelles, comme le mentionne Hans : « Nombre de nos discussions avaient lieu en arpentant les rues, ou assis sur un banc, ou debout sous une porte cochère pour nous abriter de la pluie. » (Uhlman, 1978 : 56)

Dans un contexte de crise sociale ou politique, les règles tacites deviennent très explicites, voire légales. Lors de la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement de la Colombie-Britannique n'a pas hésité à créer officiellement des programmes de ségrégation résidentielle pour les Canadiens d'origine japonaise, comme on le raconte dans *Obasan*. Il en a été de même envers les Juifs sous l'Allemagne nazie.

Finalement, rappelons que dans les États racistes, on pratique une ségrégation systématique dans les lieux publics, évitant toute rencontre fortuite avec l'Autre. C'est ainsi que chaque groupe occupe et s'approprie l'espace public selon les règlements établis, comme nous le verrons à propos de la ségrégation. Nous avons plusieurs exemples très manifestes dans *Black boy* où non seulement le narrateur décrit les expressions de la ségrégation, mais explique comment un Noir doit agir lorsqu'il rencontre un Blanc dans les endroits publics :

> À ce moment, une femme et deux hommes sortirent du magasin; je m'effaçai pour les laisser passer, l'esprit préoccupé par les paroles de Griggs. Soudain Griggs m'empoigna le bras, me donna une violente secousse et m'envoya trébucher sur la chaussée, à trois pas de là. Je fis volte-face.
> « Qu'est-ce qui te prend ? » lui dis-je.
> Griggs me regardait avec des yeux féroces, puis il se mit à rire.
> « Je t'apprends simplement à t'écarter du chemin des Blancs », dit-il. [...]
> « Tu comprends ce que je veux dire ? fit-il. Les Blancs ne veulent pas te voir sur leur chemin » (Wright, 1947 : 315)

5.3 L'espace domestique

Le territoire domestique que représentent une maison, une tente, un appartement ou un château, est l'espace privé des individus. C'est à l'intérieur de ce lieu intime qu'on se permet des comportements culturels différents de ceux de la majorité, par exemple certaines pratiques religieuses, que l'on ne pourrait pour différentes raisons, exprimer en public. Ce lieu privé assure à ses occupants une sécurité émotive de nature plus personnelle que celle, plus collective, que fournit l'espace infranational. Lorsque les tensions extérieures sont trop lourdes, le lieu domestique devient un refuge.

Toutefois, pour les membres du groupe minoritaire ou pour des personnes marginalisées, l'espace domestique n'est privé qu'en apparence. En effet, il peut être franchi à tout moment, et même violé lorsque les membres du groupe majoritaire se sentent menacés, comme le raconte Nomi dans *Obasan* : « Ils [Canadiens] peuvent fouiller les maisons sans mandat. » (Kogawa, 1989 : 130)

Les membres du groupe majoritaire ne fréquentent pas l'espace habité par Autrui ou le fréquentent peu. On y voit peu d'intérêt. Mais lorsque c'est le cas, on s'y sent comme chez soi, tel le voisin, de Nomi M. Gower : « Le vieux Gower est au salon. Il n'est jamais venu chez nous avant [...] Il semble plus puissant que mon père, plus grand et plus à l'aise que lui, même si cette maison est à nous. » (Kogawa, 1989 : 107)

5.4 L'espace étranger ou l'ailleurs

L'espace étranger ou l'ailleurs est paradoxal et relève bien souvent de l'imaginaire. Il est étroitement lié à la quête d'identité, comme le révèle le roman de Trudel, *Le Souffle de l'harmattan*. Dans les romans que nous avons analysés, on s'y réfère à deux occasions.

La première consiste pour les personnages qui appartiennent à la majorité, à rejeter hors de l'espace national ou infranational tous ceux qui sont considérés comme différents ou comme étrangers. Ainsi au moindre signe, par exemple l'apparence phénotypique, l'accent, ou encore les manières d'être d'un individu, on le renvoie hors du Nous dans un espace autre qui nous est étranger et peut l'être aussi pour eux. Tel ce Canadien qui semble faire passer un interrogatoire à Nomi, dans *Obasan* :

> « D'où venez-vous? » m'a-t-il demandé comme nous nous asseyions à une petite table dans un coin. C'est toujours la première question qu'on me pose. Les gens croient toujours que je viens d'ailleurs.
> « Qu'est-ce que vous voulez dire? »
> « Depuis quand êtes-vous arrivée? »
> « Je suis née ici. »
> « Ah, a-t-il dit en souriant. Et vos parents? » « Ma mère est Nisei. »[1]
> (Kogawa, 1989 : 21)

Un renvoi constant de l'Autre dans un espace étranger contribue à créer ou à maintenir une distance, bien souvent imaginaire, entre Nous et les Autres. Toutefois, dans des moments d'extrême tension, certains individus peuvent vouloir accentuer la distance entre Eux et les Autres en adoptant des stratégies d'éloignement comme de chasser les Juifs hors du pays tel que cela s'est fait sous le régime nazi, ou d'émettre des avis de déportation. Par exemple, dans *Obasan*, on raconte qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement canadien suggéra aux Canadiens d'origine japonaise d'accepter la déportation vers le Japon.

La deuxième situation consiste, pour ceux qui appartiennent à un groupe minoritaire, à imaginer un espace étranger ou à rêver de partir vers un ailleurs. Pour la plupart des personnages aux prises avec des problèmes de rejet social et de non-reconnaissance, l'espace étranger ou l'ailleurs devient une voie de secours au désarroi culturel ou à l'inconfort social, ou encore à une marginalité refusée. Ainsi cet ailleurs symbolise la terre promise où l'on trouvera une place et où l'on sera délivré du poids de la différence. Tout au long des récits, l'imaginaire des personnages vogue vers cet ailleurs onirique. Pour Hugues, dans *Le Souffle de l'harmattan*, la quête du paradis terrestre où l'identité serait confirmée se situe sur une île où il planterait des peupliers. Pour Jimmy, le métis, dans *La Rivière sans repos*, l'ailleurs, c'est-à-dire les États-Unis, permettra de s'épanouir et de devenir « quelqu'un ». Pour Hans, dans *L'Ami retrouvé*, l'Amérique devient une terre de refuge « jusqu'à ce que la tempête [le nazisme] se soit calmée » (Uhlman, 1978 : 109). Une terre de refuge permanente, car il poursuivra sa vie aux États-Unis sans jamais retourner en Allemagne.

---

[1] On appelle « Issei », les Japonais ayant immigré au Canada. Ils constituent la première génération, alors qu'une « Nisei » est une personne de deuxième génération née au Canada, une Canadienne d'origine japonaise comme la mère de Nomi. Quant aux « Sansei », tels Nomi et Stephen, ils sont de troisième génération, et ils sont bien sûr nés au Canada.

Pour pallier la non-reconnaissance de la société majoritaire ou sa non-intégration, plusieurs personnages des romans analysés réagissent en se créant, dans l'imaginaire ou dans la réalité romanesque, un lien avec le pays d'origine, celui des ancêtres. Ce qui leur permettra d'enraciner leur identité, comme l'exprime Momo dans *La Vie devant soi* : « ... même si je restais en France, [...] il fallait me rappeler que j'avais un pays à moi et ça vaut mieux que rien. » (Gary, 1975 : 52) Ou encore Momo conseillera à Mme Rosa, même si elle n'y a jamais mis les pieds : « ... allez dans votre famille en Israël. Vous allez mourir tranquillement, ils vont s'occuper de vous, là-bas. Ici, [en France] vous êtes rien. Là-bas, vous êtes beaucoup plus. » (Gary, 1975 : 252)

Conclusion

Tout comme le temps, l'espace établit le cadre dans lequel se déroulent les relations interculturelles. Par ailleurs, il contribue à la formation de l'identité car les personnages se situent et se définissent en fonction des différents types d'espace. C'est ainsi que dans les romans analysés, on retrouve l'espace national, infranational, domestique ou étranger. Et c'est au sein de ces espaces que se meuvent les personnages selon la place qu'ils occupent dans la société. Par conséquent, c'est en suivant leur itinéraire qu'on peut cerner à la fois la démarche intérieure des protagonistes et, en partie, la dynamique des relations interculturelles ainsi que le type de coexistence entre deux ou plusieurs groupes ethniques.

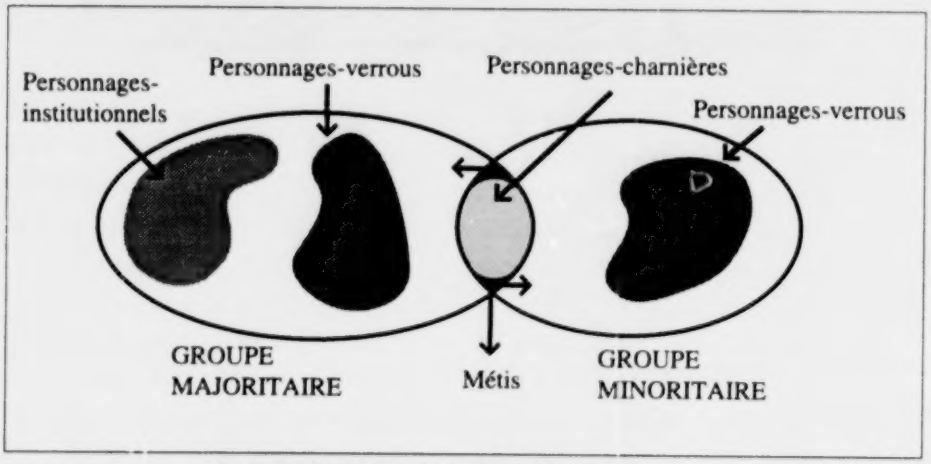
6

Les personnages

L'analyse des récits permet de dégager trois niveaux de personnages. Le premier niveau met en scène les personnages principaux que nous appellerons « charnières » car ils aspirent à participer - ou participent déjà - à une dynamique avec l'Autre, en créant un pont entre leurs groupes ethniques respectifs : ainsi, dans les romans *Black boy*, *Les Boucs*, *Obasan*, *À la poursuite des Slans*, *La Rivière sans repos* et *Là où dansent les morts*, on retrouve au premier plan un individu qui, à partir d'anecdotes vécues, observées ou imaginées, témoigne d'une ou de plusieurs dimensions des relations interculturelles. Dans *L'Ami retrouvé*, *Le Souffle de l'harmattan*, *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* et *La Vie devant soi*, on a plutôt, au premier plan, deux personnages appartenant à des groupes ethniques différents et entre qui se crée une relation d'amitié; ces derniers pourraient être qualifiés de personnages-charnières « tandem », car ils se définissent l'un par rapport à l'autre, et la dynamique de leur relation fait progresser le récit.

Au deuxième niveau, se meuvent un grand nombre de personnages secondaires qui gravitent autour de la relation interculturelle. Bien souvent, ils constituent le groupe d'appartenance, soit la bande soit la famille, des personnages principaux. Leur importance respective dépend de leur participation plus ou moins active au rapport d'altérité. Ces personnages secondaires se répartissent en trois catégories. La première comprend des personnages dits « charnières », comme les personnages principaux, puisque tout comme eux, ils vivent une situation interculturelle et facilitent la communication entre les groupes culturels. La seconde catégorie regroupe des personnages que nous dirons « verrous », au sens où ils bloquent toute forme de communication interculturelle en maintenant constamment une distance entre Eux et les Autres. La troisième catégorie réunit les personnages issus d'unions mixtes sur les plans biologique ou culturel, c'est-à-dire « métis ».

Au troisième niveau, dans l'ombre, se meuvent des individus peu actifs dans le récit, mais très imposants au sein de la dynamique des relations interculturelles. Ils sont anonymes et reflètent l'idéologie de la société, du grand Nous. Ces personnages que nous pouvons toutefois appeler « institutionnels » n'agissent sur les Autres que par l'intermédiaire de l'application de lois, de décrets ou de politiques institutionnelles.



Les trois plans de la relation interculturelle et les personnages qui s'y meuvent.

6.1 Les personnages-charnières et leurs caractéristiques

Les personnages-charnières, qu'ils soient principaux ou secondaires, dominent dans les romans analysés, et on peut facilement extrapoler cette constatation à l'ensemble des romans traitant des relations interculturelles. Car ces dernières, telles qu'elles ont été définies au début de la recherche, ne pourraient exister sans leur présence.

Ces personnages sont d'un âge particulier. Ils sont tantôt plutôt jeunes, tels Hugues et Pat, tantôt âgés telle Mme Rosa, mais rarement - sinon jamais - d'âge mûr. Mais ce qui semble réunir les personnages-charnières dans les romans analysés, ce n'est pas tant leur âge que leur situation sociale ou affective commune.

Ouverture, curiosité et tolérance

Certains personnages-charnières sont très actifs dans la dynamique de la relation interculturelle et vont continuellement vers l'Autre. D'emblée ils s'intéressent à Autrui, ils s'informent sur ce qu'il pense, sur ce qui l'anime, sur certaines de ses particularités culturelles. La plupart du temps, ils partagent avec l'Autre des activités, ils aiment discuter et s'engagent d'une manière affective dans la relation, tels Hans dans *L'Ami retrouvé* et Leaphorn, policier navajo dans *Là où dansent les morts*. Ce dernier affiche une grande curiosité face aux pratiques religieuses zunies non seulement pour bien faire son métier de policier mais aussi parce que l'inexpliqué, c'est-à-dire la culture de l'Autre, le fascine. Il est aussi présenté comme tolérant envers les Autres et leurs usages, surtout envers les plus faibles, qu'ils soient ou non de la même origine ethnique que lui.

D'autres personnages-charnières, plus passifs, affichent des qualités différentes, par exemple le respect, la sensibilité et la capacité d'écoute, qui aident à créer des relations harmonieuses sans pour autant développer une profonde communication. Ces personnages contribuent plutôt à maintenir un climat social et politique équilibré qu'à développer une relation personnelle: ainsi Pasquaanti, policier zuni dans *Là où dansent les morts*, collabore avec Leaphorn, mais sans montrer d'intérêt particulier pour la culture de son collègue navajo.

Marginalité

Pour les personnages-charnières, être différent de la norme par l'âge, l'orientation sexuelle, le statut social, etc., constitue un tremplin pour aller vers l'Autre culturellement différent ou du moins d'origine ethnique différente. Par exemple, dans *Le Souffle de l'harmattan*, Hugues a été adopté tout comme son ami africain Habéké et dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, Madjid, jeune immigrant maghrébin, a en commun avec son copain Pat l'âge et un milieu socio-économique défavorisé.

Toutefois, les personnages marginaux ne font pas de leur différence culturelle une marque personnelle de distinction ou l'élément principal de leur identité. C'est plutôt la société, les gens de la norme, qui les étiquettent en fonction de leur appartenance ethnique. Par exemple, dans *L'Ami retrouvé*, Hans et sa famille se présentent en premier lieu comme Souabes, puis comme Allemands, puis comme Juifs. Non pratiquants, ils vivent en Allemagne depuis des générations et s'identifient sans peine à la culture allemande; néanmoins, lors de la montée du nazisme, ils seront dénoncés comme Juifs et mis à l'écart de la société. De plus, Hans et sa famille, de même que certains autres personnages, par exemple Nomi et ses proches dans *Obasan*, sont présentés comme appartenant depuis des générations à la société majoritaire sur le plan socio-économique, mais non sur celui de l'identité nationale ou culturelle.

Lors de la montée du nazisme, Hans deviendra objet de railleries et sera rejeté par les étudiants de sa classe. Ce n'est qu'après son départ en Amérique qu'il se reconnaîtra une appartenance juive et se distinguera des Allemands non-juifs, comme le montre cette réflexion : « Pourquoi me tracasser à propos de «leur» mort : je n'avais rien à voir avec «eux» absolument rien. Cette partie de moi-même n'avait jamais été. » (Uhlman, 1978 : 119)

Dans *Obasan*, Emily rappelle sans cesse qu'elle et les siens, par leur lieu de naissance et leur participation économique à la vie canadienne, sont avant tout des citoyens du Canada et non du Japon. Pourtant les gouvernements fédéral et provincial (celui de la Colombie-Britannique) ne leur accordent que très tardivement des droits politiques et une reconnaissance sociale.

Dans des moments de crise sociale, ou à plus petite échelle dans les conflits personnels entre les enfants par exemple, la caractéristique ethnique des gens minoritaires devient prétexte aux railleries, au rejet et même à l'extermination.

La marginalité est en général peu valorisée par le groupe majoritaire de la société. Celle de George dans *Là où dansent les morts* le fera qualifier de « fou » tant par les Navajos que par les Zunis et les non-autochtones. La marginalité, du point de vue des personnages principaux ne semble pas faciliter l'intégration à l'ensemble de la société. Elle est plus souvent qu'autrement considérée par les personnages-verrous et institutionnels comme une plaie, un mal, une anormalité au nom de laquelle le dominant peut rejeter, refuser, discriminer, exterminer ou essayer d'adapter les marginaux, tel que le rapporte le roman *Les Boucs* : «... [c'est] précisément là ce dont souffrent les Bicots : non pas leur incapacité de s'adapter, mais l'acharnement que l'on déploie à *vouloir* les adapter. » (Chraïbi, 1955 : 60, l'italique est dans le texte)

Ainsi, être différent de la norme n'est pas une caractéristique recherchée par les personnages marginaux. Par exemple, en attribuant à la différence de nature physique et ethnique la raison du drame des Canadiens d'origine japonaise, Stephen, dans *Obasan*, rejette totalement sa famille et les pratiques japonaises conservées depuis leur installation au Canada.

> Il [Stephen] a dit à Aya [sa tante] « de parler comme du monde » [c'est-à-dire comme des Canadiens]. (Kogawa, 1989 : 124)

> Stephen est maussade quand Obasan revient lui offrir une boule de riz. « Pas de la nourriture comme ça », dit-il, à moitié sorti de sa coquille... (Kogawa, 1989 : 173)

Les romans étudiés se penchent davantage sur le phénomène de la marginalité causée par des différences de toutes sortes comme l'orientation sexuelle, le statut social ou marital et l'origine ethnique, que sur la nature même de la différence culturelle.

Toutefois entre marginaux, on retrouve des formes de solidarité et d'entraide. Elles représentent des valeurs et des comportements importants qui permettent à ceux-ci d'exister. Par exemple, la solidarité féminine est manifeste dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, une solidarité face au monde extérieur à la cité, mais aussi face aux hommes qui, dans les romans, sont ou bien absents ou violents. Il en est de même dans *La Vie devant soi* où les mis-à-l'écart se soutiennent dans un quotidien pas toujours facile et font preuve d'une grande générosité les uns vis-à-vis des autres. Tel est le cas de Mme Lola, un travesti, qui aide Mme Rosa et Momo soit financièrement ou en faisant des travaux domestiques. On se rappellera aussi le docteur juif, dans le même roman, qui « soignait tout le monde du matin au soir et même plus tard » (Gary, 1975 : 30).

Chez certains personnages-charnières, leur situation de marginaux les sensibilise à toutes les différences en général. Elle permet de mieux comprendre, de respecter et même de rechercher autrui. Par exemple, dans *La Vie devant soi*, la marginalité et la différence des uns suscitent chez Mme Rosa le respect, la tolérance, la compréhension. Ainsi, le marginal peut être solidaire des autres différences et être fasciné par celles-ci, comme en témoigne le petit Hugues du *Souffle de l'harmattan* dont les copains se distinguent de la norme : Habéké par sa couleur et son origine, Éric par son obésité, Nathalie par sa maladie, Odile par sa difficile situation familiale. Ainsi pour ces jeunes, déjà mis à l'écart et en particulier pour Hugues : « Il faut faire confiance aux unions. » (Trudel, 1986 : 50)

Par contre, dans une stratégie d'intégration, le marginal peut aussi tourner complètement le dos à sa différence et, au contraire, rechercher le centre en se confondant avec les gens de la norme, tel Stephen, un descendant de troisième génération dans *Obasan*, qui rejette tout ce qui pourrait lui rappeler son origine ancestrale japonaise.

Mais ce que tous les romans étudiés dénoncent la plupart du temps, c'est l'intolérance, le mépris et l'injustice, qui renvoient à l'idéologie ethnocentrique ou raciste des groupes majoritaires envers les marginaux.

Solitude

Les personnages-charnières expriment à maintes reprises des sentiments de solitude et la sensation désagréable d'être seuls au milieu d'une foule. Et c'est pour cette raison - combattre le malaise engendré par la solitude - qu'un personnage va parfois rechercher la compagnie d'un être « différent » et devenir un personnage-charnière. C'est pour combattre la solitude au sein de son propre groupe que Hans s'adresse à Conrad, que Hugues se lie d'amitié avec Habéké tout comme George avec Ernesto, que Mme Rosa s'attache à Momo et que Mme Beaulieu s'intéresse à Elsa et aux siens.

Cette solitude est ressentie lorsqu'on a l'impression de ne pas avoir de place ni de reconnaissance dans la société ou le groupe dans lequel on se trouve. Autrui devient alors un réconfort, presque une bouée de sauvetage, comme l'affirme Hugues dans *Le Souffle de l'harmattan* : « L'avenir me faisait moins souffrir parce que avec Habéké, je n'étais plus seul comme généralement. » (Trudel, 1986 : 48)

Dans *Là où dansent les morts*, le père Ingles explique la profonde solitude de George :

> George cherchait quelque chose parce qu'il était assez intelligent pour comprendre qu'il n'avait rien. Il savait exactement ce qu'avait fait sa mère [de la prostitution] et c'est une chose très dure pour un enfant. Et bien sûr il voyait que son père était un ivrogne, et c'était peut-être encore pire. Il vivait loin de sa famille, les coutumes navajos lui étaient refusées, et il n'avait rien pour les remplacer. (Hillerman, 1986 : 141-142)

Tout comme Yalann dans *Les Boucs*, pour qui la solitude devient au fil des années comme un gouffre de plus en plus profond :

> Une espèce de fumée d'opium plus dense, plus entraînante qu'une musique, je prenais conscience de ma lassitude de la misère, des méningites d'enfant, de la solitude, surtout de la solitude. (Chraïbi, 1955 : 121)

De Pat et Madjid, dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, l'auteur écrira :

> Ils préféraient être à deux pour cogner sur les autres, les commander avant le prof. C'est une forme de faiblesse. Ils en étaient conscients. Deux faiblesses qui s'unissent n'égalent pas une force, mais c'est la peur en moins. (Charef, 1983 : 51)

Et l'on pourrait ajouter « la solitude en moins ». Dans *Là où dansent les morts*, la solitude omniprésente est une caractéristique des personnages marginaux. Chez les Blancs, le père Ingles est seul dans sa mission, Ted Issacs n'a qu'une alouette comme interlocutrice, et ce depuis des mois, et Suzanne est isolée, loin de sa famille, marginale par rapport aux autres hippies. Quant au policier navajo Leaphorn, dans une certaine mesure, il est seul aussi, au volant de sa voiture, et traverse des périodes où il ne veut voir personne. Mais c'est le jeune Navajo George qui est décrit comme l'être le plus solitaire, caractéristique qui le pousse à vouloir s'intégrer à la communauté zunie de son ami Ernesto.

Pauvreté

Dans la majorité des romans analysés, la pauvreté et les conditions de vie précaires caractérisent la situation socio-économique des personnages-charnières : soit qu'ils occupent des emplois de second ordre, par exemple comme domestique, telle Elsa dans *La Rivière sans repos*, soit qu'ils sont abonnés à l'assurance-chômage ou au bien-être social, tel Yalann dans *Les Boucs*. La majorité d'entre eux est confinée dans cette réalité socio-économique et, surtout, a peu d'espoir de mobilité sociale.

La marginalité, la solitude et la pauvreté affectent tous les aspects de la vie des personnages-charnières principaux. Par exemple, leur degré de scolarité est faible. Dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, Pat sait à peine écrire : « C'est au collège d'enseignement technique, l'université du-fils-du-pauvre-qui-n'a-pas-eu-de-chance, que Pat et Madjid se lient d'amitié. » (Charef, 1983 : 51) Leurs comportements seront délinquants tout comme ceux de Richard dans *Black boy*. Les Boucs et Yalann, dans *Les Boucs*, sont aliénés, voire criminels. Elsa dans *La Rivière sans repos* vit en plein désarroi culturel, à la recherche de son identité entre la tradition culturelle et le modernisme.

Pour les personnages issus de famille favorisée, vivant dans un quartier aisé, par exemple la famille de Hans dans *L'Ami retrouvé*, ou celle de Nomi dans *Obasan*, la situation socio-économique demeure précaire. En période de crise sociale et politique, les familles se retrouveront totalement dépossédées matériellement. L'épisode des Canadiens d'origine japonaise raconté dans *Obasan* témoigne de cette fragilité. C'est ainsi qu'on peut lire que, durant la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement canadien a confisqué tous les biens des familles canadiennes d'origine japonaise, notamment leurs maisons, leurs fermes, leurs bateaux de pêche, leurs autos, leurs appareils photographiques, etc.

Désir d'être un écrivain

Dans la majorité des romans analysés, les personnages marginalisés, seuls, différents, désirent devenir écrivains ou poètes, ou ce sont les Autres qui les perçoivent comme pouvant le devenir. Dans *Là où dansent les morts*, le père Ingles dira de George : « Il deviendra poète, ou il se tirera une balle, ou encore il finira alcoolique comme son père. » (Hillerman, 1986 : 141)

Dans *Black boy*, c'est à partir du moment où le personnage du jeune Noir découvre la lecture et les livres qui lui révèlent de nouveaux points de vue et horizons, qu'il rêve de devenir écrivain : « Je voulais écrire et je ne connaissais même pas la langue anglaise. » (Wright, 1947 : 429)

Dans *La Vie devant soi*, Momo rêve d'écrire les misérables « parce que c'est ce qu'on écrit toujours quand on a quelque chose à dire » (Gary, 1975 : 217). Et la tante Emily, « une guerrière des mots », écrira : « L'histoire des Nisei au Canada : une lutte pour la liberté. » (Kogawa, 1989 : 64). Enfin Yalann, dans *Les Boucs*, a beaucoup à dire sur la situation misérable des Boucs, sur sa difficile intégration à la société française. Il écrira sur des bouts de carton de cigarette l'histoire des Boucs, ces immigrés nord-africains devenus aliénés sous le poids du racisme français.

> Il [Yalann] tenta - et Raus le soutint de leur [Boucs] expliquer pourquoi il voulait étaler leurs misères à tous sous la forme d'un livre : une sorte de journal plié en trois cents pages qui leur serait entièrement consacré. (Chraïbi, 1955 : 148)

Mais aux yeux des Boucs, le fait que Yalann désire écrire le fera considérer comme un traître. « Waldick était pour eux un Chrétien » (Chraïbi, 1955 : 147). Ainsi l'écriture

deviendra pour Yalann un moyen de communiquer avec la société d'accueil, alors que les Bicots, tous plus aliénés les uns que les autres, « se méfiaient des mots, des rêves, des idéologies » (Chraïbi, 1955 : 151).

Hans, dans *L'Ami retrouvé*, devient avocat tout en se considérant comme un raté parce qu'il n'avait pu écrire : « Je voulais être poète, mais le cousin de mon père ne supportait pas que l'on déraisonnât [...] Je n'ai jamais réalisé ce que je voulais vraiment : écrire un bon livre et un bon poème. » (Uhlman, 1978 : 114-115)

Pour les Yalann, Momo, Hans et les autres, les mots, qu'ils soient dits, criés ou écrits, représentent le moyen de se libérer de tensions aliénantes, de dénoncer des réalités cachées, de sortir du silence et de l'anonymat et, finalement, de permettre d'être reconnus avant tout comme êtres humains par le groupe majoritaire.

La performance artistique devient donc une solution à la mise à l'écart. L'écriture, la poésie, le témoignage public semblent être une voie privilégiée, que pourraient emprunter les personnages marginalisés et rejetés pour passer d'un groupe à l'autre, pour s'intégrer, « pour monter dans un train déjà en marche » (Begag et Chaouite, 1990 : 10). Comme nous le verrons au chapitre suivant, les activités socio-culturelles, et plus particulièrement le domaine artistique, sont en général peu réglementées et constituent par conséquent un espace de rencontre plus accessible que d'autres. Ainsi, les personnages marginalisés rêvent de performer dans la culture dominante ou au sein du groupe majoritaire. La performance artistique, quelle qu'elle soit, devient une stratégie personnelle pour accéder à la reconnaissance.

Néanmoins, ce désir de devenir écrivain ne se réalisera pas toujours, comme le mentionne Richard dans *Black boy* :

> Pénétré d'impressions et d'idées neuves, j'achetai une rame de papier et j'essayai d'écrire, mais rien ne vint, ou du moins ce qui vint était d'une platitude désespérante. Je découvris que le désir et la sensibilité ne suffisaient pas à faire un écrivain et j'abandonnai l'idée. (Wright, 1947 : 427)

Ou encore la voie sera truffée d'embûches parce que, pour être reconnu, il faut se confronter au pouvoir en place quel qu'il soit, comme l'explique Yalann Waldick dans *Les Boucs*.

Lors de ses séjours en prison, Waldick décrit, sur des petits bouts de cartons de cigarettes, la vie misérable de ses compatriotes. À sa sortie, il tente de publier ses notes. On lui ferme

les portes. Et Yalann reprochera à l'éditeur et intellectuel Mac O'Mac qui se veut défenseur des opprimés, de récupérer la situation des immigrants maghrébins à son profit et de s'en servir à des fins professionnelles[1].

> ... et je [Yalann] sais maintenant - que la parole ne doit jamais être directe et que, si quelque trente millions de Nord-Africains souffrent et espèrent, ce n'est jamais à eux de s'exprimer, mais bien à un Mac O'Mac. (Chraïbi, 1955 : 93)

6.2 Les personnages-verrous et leurs caractéristiques

On retrouve des personnages-verrous au deuxième plan des romans analysés. Ce sont en fait des personnages « négatifs » qui empêchent le développement d'une relation interculturelle. Par leur attitude active ou passive, ils coupent tous les ponts de la communication et ne laissent entrevoir aucune possibilité de contact avec l'Autre. Étant secondaires et moins nombreux que les personnages-charnières, ils sont moins présents dans les récits. Leur rôle consiste à accréditer les dires des personnages-charnières et, comme nous l'avons déjà expliqué, à court-circuiter les rapports d'altérité.

On retrouve dans certains romans, par exemple dans *Black boy*, des personnages-verrous issus du groupe dominé. Qu'on se souvienne de certains membres de la famille de Richard ou de certains de ses copains qui, pour toutes sortes de raisons personnelles ou socio-historiques, adoptent au sein des relations interculturelles des attitudes de fermeture, de repliement, de non-respect envers l'Autre. Ainsi, les personnages-verrous peuvent être issus soit des groupes minoritaires ou dominés, soit du groupe majoritaire.

En général, les romans à saveur autobiographique présentés du point de vue de l'immigré ou du minoritaire, ou encore de celui qui subit le racisme, décrivent des personnages-verrous issus de la société dominante, et qui constituent des embûches à leur reconnaissance ou à leur intégration. On relève chez ces personnages-verrous trois caractéristiques, que nous allons examiner.

---

[1] Entre Yalann et Mac O'Mac, il y aura non seulement une compétition professionnelle mais aussi sexuelle par rapport à Simone, la femme de Yalann. La compétition entre intellectuels est un thème que l'on voit poindre dans les romans récemment écrits, notamment dans *Du Feu pour le grand dragon* de KY, où on remet en question le rôle des sociologues dans la gestion des relations interculturelles. Associé à la compétition intellectuelle, l'enjeu sexuel est présent, une femme désirée par deux hommes d'origine ethnique différente.

Discours mythique et propos chimériques

Ceux qui sont le plus actifs pour bloquer la relation interculturelle tiennent souvent des propos chimériques sur les Autres, propos qui ont pour effet de créer une grande distance entre Eux et les Autres. Par exemple, dans *L'Ami retrouvé*, la mère de Conrad refuse tout des Juifs, même si elle n'en connaît aucun. Elle a peur des influences de la religion juive sur son fils. De plus, elle est persuadée du complot politique de la juiverie et elle n'hésitera pas à utiliser des arguments peu fondés afin que son fils n'entretienne pas de relation avec son ami juif. Conrad expliquera ainsi cet état de choses à son ami :

> Ma mère descend d'une famille polonaise distinguée, jadis royale, et elle hait les Juifs [...] Elle en a peur, bien qu'elle n'en ait jamais rencontré un seul [...] Elle n'admettra jamais l'idée de faire ta connaissance. Elle est jalouse de toi parce que toi, juif, tu t'es fait un ami de son fils [...] De plus, elle a peur de toi. (Uhlman, 1978 : 95)

La normalité

Les personnages-verrous sont décrits ou se perçoivent comme des représentants de la société et de ses normes. Ils n'affichent aucune différence particulière; du moins leur différence, par exemple appartenir à l'aristocratie telle la famille de Conrad dans *L'Ami retrouvé*, est-elle considérée comme acceptable, même enviable. Ils se sentent à l'aise dans la société et croient que leur place leur est due.

Dans *Là où dansent les morts*, le policier fédéral O'Malley est présenté comme un représentant typique du FBI, arrogant, froid, qui ne doute de rien, ne s'intéresse qu'à ce qu'il fait et ne veut rien partager de ce qu'il sait. C'est ainsi que les journaux sont avertis des conclusions de l'enquête des policiers fédéraux, alors que Leaphorn, parce qu'il est Navajo et policier local, ne sera pas mis au courant.

Indifférence et silence

Certains personnages-verrous rencontrés dans les romans analysés affichent une attitude neutre au sein des relations interculturelles, c'est-à-dire qu'ils ne semblent ni favoriser ni empêcher une communication. Leurs non-dits et leurs actions semblent anodins, mais en réalité leur silence même trahit leur position et contribue à maintenir des tensions dans les rapports d'altérité. C'est le cas du père de Conrad, dans *L'Ami retrouvé*, qui trop sûr de lui n'éprouve aucune peur du dominé ou du marginalisé. Les Juifs le laissent indifférents, et peu lui importent les fréquentations de son fils en autant que celles-ci ne contrarient pas sa femme - très antisémite - dont il est encore très amoureux.

Bien souvent, le silence des personnages-verrous s'accompagne de leur absence. Par exemple, dans *L'Ami retrouvé*, Conrad n'invite chez lui son ami Hans que lorsque ses parents, personnages-verrous, ne sont pas là.

6.3 Les personnages institutionnels

Les personnages institutionnels sont le plus souvent passifs et désincarnés. Lorsqu'ils se manifestent, ils revêtent la forme de personnages-verrous, dont le silence et l'indifférence condamnent toute possibilité de communication interculturelle. Par exemple, dans *Obasan*, ceux qui ne veulent pas être associés aux actions discriminatoires perpétuées par leurs concitoyens ou leur gouvernement se replient derrière un mur invisible et se ferment les yeux, comme le souligne à maintes reprises le personnage d'Emily :

> Il y en a d'autres qui, même s'ils ne veulent pas nous persécuter, sont ignorants et indifférents et qui croient que nous sommes très bien traités compte tenu de la « classe » de gens dont nous sommes. (Kogawa, 1989 : 133)

> À Toronto, il y a eu les Juifs qui nous ont ouvert leurs portes et nous ont embauchés. Mais pour chaque personne qui a tenté de nous aider, il y en a eu des milliers qui n'ont rien fait. Des villes dans toutes les provinces nous ont fermé leurs portes. (Kogawa, 1989 : 278)

Leurs contacts avec les personnages-charnières sont froids et formels. Les échanges personnels sont absents. Ces individus témoignent de l'indifférence et du pouvoir que peut manifester une société dominante envers les étrangers, les marginalisés et ceux que l'on considère comme hors norme.

6.4 Les personnages métis

On pourrait penser que les métis sont des personnages-charnières idéaux et qu'ils possèdent les qualités essentielles au développement d'une relation interculturelle harmonieuse, mais il n'en est rien. De par sa naissance, en effet, le métis culturel ou biologique appartient à la fois à deux groupes sans appartenir ni à l'un ni à l'autre. La situation est insoutenable, et les romans étudiés expliquent que les métis doivent choisir entre les deux groupes d'appartenance, sinon ils meurent. Ce personnage particulier qu'est le métis semble être un individu profondément solitaire, état difficilement supportable. Il n'existe que sur le plan individuel, jamais sur le plan collectif[2], ce qui fait de lui un

[2] Seuls certains romans tel *Le chemin du Loup* de Ronald Lavallée, racontent par le biais de personnages métis l'histoire des communautés métis de l'Ouest canadien ou d'Amérique du Sud.

personnage très vulnérable qui au cours de sa vie n'aura d'autres choix que de s'intégrer totalement à un des deux groupes dont ses parents sont issus ou de disparaître. À quelle tradition culturelle va-t-il s'identifier? À quelle famille et à quel groupe d'appartenance va-t-il s'assimiler? Qui sont ses semblables? Telles sont les questions auxquelles le métis devra répondre pour forger son identité sociale.

Fruit de relations interdites, les métis sont présentés comme des indésirables, un peu répugnants, suscitant des malaises. Leur origine déroge à de nombreux tabous; ils sont le produit d'une transgression non seulement culturelle, mais aussi biologique, ce qui fait d'eux des « sangs mêlés », comme on les appelle souvent. Par exemple, dans *La Rivière sans repos*, Jimmy est né du viol d'une jeune Inuk par un soldat américain, tandis que dans *Les Boucs*, Fabrice est né d'un mariage raté entre une Française et un immigré arabe. Les jeunes métis gardés par Mme Rosa, dans *La Vie devant soi*, sont quant à eux des enfants de prostituées immigrées et de pères d'origines diverses; dès leur naissance, par le métier de leur mère et par leur condition de métis, ils héritent doublement du statut d'indésirables.

Parce qu'il n'est pas accepté, le métissage culturel ou biologique semble voué à l'échec. Fabrice meurt, Jimmy quitte le peuple où il a été élevé pour devenir soldat américain tout comme son père qu'il n'a jamais connu. Et, dans *À la poursuite des Slans*, selon le plan des Humains, les Slans-métis disparaîtront en s'assimilant physiquement.

6.5 Le jeu des identités multiples

Les personnages des romans étudiés ne sont jamais présentés exclusivement sous l'angle de l'identité culturelle ou de l'appartenance à un groupe culturel. L'âge, le statut social, le sexe, etc. sont des éléments importants de l'identité qui complexifient le caractère des personnages. Parallèlement au déroulement des relations interculturelles, les romans mettent en évidence des rapports de pouvoir basés sur l'âge, le sexe, la classe sociale, etc. Ainsi, les personnages se situent, agissent ou se solidarisent, ou au contraire se distinguent, tantôt selon leur âge, tantôt selon leur culture d'origine, ou encore selon leur situation sociale. Par exemple, dans *Le Souffle de l'harmattan*, Hugues et Habéké se rejoignent par leur âge et le fait qu'ils ont été tous deux adoptés, mais se distinguent par plusieurs éléments culturels, notamment la religion. Il en est de même pour Pat et Madjid dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*.

La notion d'identité comporte deux dimensions : sociale et personnelle. Selon Lipiansky (1990) l'identité sociale est marquée par les catégories biosociales d'appartenance tels l'âge, la classe sociale, le groupe ethnique, la profession, etc., et constitue une perception

objective de l'individu. Elle correspond à sa position dans la culture et dans la société. L'identité personnelle, plus subjective, est marquée par la personnalité de l'individu et par la conscience et la définition qu'il a de lui-même.

Notons que l'itinéraire tant intérieur que social des personnages principaux traduit une quête d'identité qui se manifeste aussi bien dans leur démarche personnelle et intériorisée que dans la recherche de reconnaissance collective.

L'identité ethnique se conjugue donc avec l'identité de classe, d'âge, de statut économique, social, etc.; elle est d'autant plus complexe que ces caractéristiques sont difficiles à isoler. Pour tout individu, il y a une articulation constante entre les catégories que constituent l'appartenance, la conscience de soi et de l'ethnie. C'est pourquoi il n'est pas toujours aisé de pouvoir distinguer chez un personnage, d'une part les comportements qui lui sont propres et, d'autre part, les comportements qui sont communs aux membres de son groupe culturel. Toutefois, certains personnages font eux-mêmes dans leur discours la distinction entre personnalité et culture. D'autres fois, les personnages principaux, ainsi que ceux qui gravitent autour d'eux comme des membres de leur famille, partagent un certain nombre de comportements et de perceptions qui les distinguent des autres personnages du roman. On peut supposer alors qu'ils représentent des formes culturelles. Ceci ressort du roman *Là où dansent les morts* où les descriptions des policiers rejoignent la description culturelle de leur groupe. Les Navajos sont vus comme des gens calmes, polis, qui ne craignent ni l'attente ni la solitude, et la philosophie navajo est présentée comme très cartésienne et très épurée. Les mêmes caractéristiques sont attribuées au policier navajo, Joe Leaphorn, qui est lui aussi présenté comme très solitaire et cartésien - et c'est d'ailleurs ce rationalisme qui le rend si efficace dans son métier. Le même parallèle est créé pour le groupe amérindien zuni et pour le policier Pasquaanti, décrits de même façon comme étant secrets et respectueux des Autres.

On peut arriver à cerner l'aspect culturel d'un personnage par divers éléments de caractérisation que le narrateur ou le personnage lui-même utilise. En tant que lecteur, on peut aussi se poser un certain nombre de questions qui nous orienteront sur le caractère culturel d'un personnage. Par exemple partage-t-il avec d'autres personnages certains comportements ou certaines façons d'interpréter la réalité?

Dans tous les romans analysés il y a entrecroisement continuel entre la relation interculturelle et les autres réseaux de relation, de telle sorte que la relation interculturelle se situe dans un système de hiérarchie sociale. Dans *Là où dansent les morts*, les policiers fédéraux méprisent les policiers régionaux, l'archéologue Reynolds traite son étudiant comme un

esclave, Hasley maltraite Suzanne qui en a peur. Ainsi, les personnes qui dans la société blanche sont en position de pouvoir, traitent les Amérindiens navajos ou zunis comme leurs propres inférieurs. Ils reproduisent l'échelle de domination de leur propre société, tel Hasley qui traite Leaphorn de « poulet navajo ».

Finalement, les personnages qui sont méprisés, dominés ou marginalisés à l'intérieur de leur société - ou par l'extérieur - ont tendance à développer des liens avec des membres de groupes culturels différents. On peut supposer qu'au sein du grand Nous, le fait d'avoir peu de pouvoir ou de privilèges à défendre élimine des barrières et favorise l'échange culturel.

Conclusion

Les romans traitant des relations interculturelles présentent des personnages nuancés chez qui le lecteur perçoit le jeu des identités. Ils sont décrits bien souvent du point de vue psychologique et social. L'aspect relationnel, c'est-à-dire leur rapport avec les autres personnages romanesques, est particulièrement développé dans les récits puisque c'est ce qui permet, d'une part, aux personnages principaux de se définir tout au cours du récit et, d'autre part, au lecteur de saisir le type de relation interculturelle présentée dans le roman.

Les personnages des romans se meuvent sur trois plans et peuvent être catégorisés selon qu'ils sont charnières, verrous, institutionnels ou métis. Dans l'ensemble, les principaux personnages-charnières partagent tous un certain nombre de points communs, comme si certaines caractéristiques favorisaient la rencontre avec l'Autre. Ainsi, des qualités telles que l'ouverture, la curiosité et la tolérance prédisposent au développement d'une bonne communication interculturelle. Par ailleurs, la marginalité constitue un point de convergence des différences, de quelque nature qu'elles soient. La pauvreté quant à elle traduit le sort économique que la société réserve à ceux qui sont considérés comme des étrangers. Enfin la solitude semble être un sentiment moteur qui pousse les uns à aller vers les autres. Finalement, les personnages-charnières choisissent la voie de l'expression artistique pour s'affirmer et se faire reconnaître dans leur différence.

On présente les personnages-verrous selon trois traits principaux, à savoir qu'ils tiennent souvent un discours négatif sur les Autres, qu'ils sont relativement conformistes et qu'ils ont tendance à se définir comme étant la norme, et enfin qu'ils sont généralement indifférents à l'Autre. Les personnages-institutionnels, eux, traduisent l'orientation officielle d'une société concernant la gestion des relations interculturelles. Finalement les personnages-métis, bien qu'à peine esquissés, doivent pour survivre se fondre au sein du groupe majoritaire.

7

La langue de l'altérité

Les chapitres précédents nous ont montré que les relations interculturelles, bien qu'elles puissent se définir dans un cadre temporel et spatial qui transcende les individus, n'en demeurent pas moins des relations interpersonnelles. Elles se vivent entre personnages appartenant à des communautés particulières dont l'ascendance sur leurs membres influence l'interaction sociale. Dans un premier temps, la nature de la relation se reflète dans le langage tant non verbal que verbal et les mots ou les gestes qu'on utilise pour communiquer, ou à l'inverse pour ne pas communiquer, se retrouvent au cœur même de la relation interculturelle.

Ce chapitre présente donc les différentes formes verbales et non verbales - et elles sont nombreuses dans les romans étudiés - que revêtent les rapports interculturels. Ces derniers peuvent être analysés selon une perspective de communication verbale et non verbale qui permet de saisir la subtilité, la complexité et la qualité des échanges interculturels. La littérature offre toute une gamme d'éléments pour exprimer les nuances des langages verbal et non verbal. Ainsi le timbre et la vibration de la voix, le ton, la qualité du silence, les différents types de rire, l'absence de réponse ou le fait de renoncer à poser des questions, mais aussi tout ce qui touche le champ visuel, tels la façon de regarder l'Autre ou de faire comme si on ne le voyait pas, le froncement des sourcils, la brillance ou l'aspect terne des yeux, le fait de les baisser ou de les ouvrir... toutes ces manifestations traduisent différentes attitudes. De plus, l'expression du visage, qu'il soit pensif, interrogateur, fermé, obstiné ou curieux, ou encore le sourire, qu'il soit combatif, menaçant, provocateur ou amical, ou qu'il apparaisse, disparaisse, réapparaisse ou s'efface, rendent compte de la qualité de la communication interculturelle. Finalement, les gestes posés, le fait d'offrir une cigarette, un cigare ou du café, le fait d'aider ou de ne pas aider, de pousser, de toucher, etc., évoquent le type de relations qui se déroulent entre les personnages.

7.1 Le langage non verbal

Les romans étudiés décrivent amplement, par de menus détails et de nombreuses anecdotes, l'aspect non verbal d'une relation interculturelle. À la limite, on pourrait n'étudier que l'expression des sens pour décrire et comprendre les diverses formes d'échange au sein d'une relation interculturelle.

Phénotype[1]

Avant même d'aller vers l'Autre et de lui adresser la parole les protagonistes perçoivent différents présages de nature non verbale. Ainsi le phénotype d'un individu le révèle dans sa différence, s'il y en a une ou si on interprète qu'il y en a une.

Dans *La Vie devant soi*, Momo présente un jeune compagnon de jeu en ces termes : « ... Moïse était blond avec des yeux bleus et sans le nez signalitique et c'étaient des aveux spontanés, il n'y avait qu'à le regarder. » (Gary, 1975 : 22). Lui, Momo, il pouvait être « n'importe quoi » sauf un Français : « J'ai des cheveux bruns, des yeux bleus et je n'ai pas le nez juif comme les Arabes, j'aurais pu être n'importe quoi sans être obligé de changer de tête. » (Gary, 1975 : 87) Pour pallier ce phénotype révélateur et stigmatisant[2], il se croit obligé d'adopter des comportements typiquement français, afin de passer inaperçu ou du moins ne pas se faire suspecter : « J'avais un peu les jetons [...] Je me suis mis à siffloter *En passant par la Lorraine* parce que je n'ai pas une tête de chez nous et il y en avait un [flic] qui me souriait déjà. » (Gary, 1975 : 108)

Vêtements et posture

Tout comme l'apparence physique, les vêtements et la posture des individus peuvent trahir la différence des Uns et par conséquent créer une distance ou un rapprochement avec les Autres. Dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, la mère de Madjid l'apprendra à ses dépens dès qu'elle foulera le sol français.

> ... sur le quai de la gare d'Austerlitz [...] Malika avait gardé son voile, perdue entre deux civilisations. Elle fut la curiosité des banlieusards qui allaient pointer au bureau [...] Son haïk, elle l'avait acheté exprès pour le voyage. C'est son costume de première, et elle découvre qu'ici les femmes n'en portent pas. (Charef, 1983 : 116)

Mimique et gestuelle

Dans *Obasan*, Nomi fait la lecture du visage d'une petite fille de son âge :

---

[1] Le phénotype d'un individu correspond à son apparence biologique, c'est-à-dire aux caractéristiques qui peuvent être mesurés ou qualifiés. (A. Jacquard, 1978 : 21)

[2] Non seulement Moïse est-il blond, mais aussi Nadine et ses deux mômes. Il en est de même dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, où les personnages français ont des têtes blondes, tels Pat et le fils de Josette. À la télévision, Madjid écoute la chanson populaire « Paris, c'est une blonde » (Charef, 1983 : 164). Ainsi dans les deux romans, le Nous affiche un phénotype blond alors que les Autres, tels Momo et Madjid, sont bruns.

> Chaque fois qu'elle me voit, ses yeux deviennent étroits, elle a une épaule qui se relève légèrement, ses narines s'élargissent et elle détourne la tête, comme si elle venait tout à coup de sentir quelque chose de mauvais. (Kogawa, 1989 : 236)

Le visage, tour à tour, traduira la fermeture ou la curiosité, l'intérêt ou la colère qui rapprochent ou séparent les personnages. Dans *Black boy*, le narrateur décrit ainsi un homme blanc : « Son visage était dur, contrarié et soupçonneux ... » (Wright, 1947 : 312) Outre l'expression du visage, le ton de la voix - timbre, vibration - et les gestes - nerveux, apaisants, colériques - témoignent du type de communication interculturelle en présence.

Dans *Black boy*, dans une scène entre des Blancs et une femme noire, l'auteur utilise mimique et gestuelle pour traduire les relations inégales et violentes entre les populations blanche et noire américaines :

> ... le patron et son fils arrivèrent dans leur voiture. Une Négresse apeurée était assise entre eux. Ils descendirent et firent entrer de force la femme dans le magasin, en la traînant et la poussant à coups de pied. Les passants blancs regardaient d'un air impassible. Un policeman blanc, posté à l'angle de la rue, observait la scène en faisant tournoyer son bâton; il ne bougea pas. (Wright, 1947 : 308)

Odeur

Outre le phénotype et la gestuelle, l'odeur constitue un élément important dans la définition de l'un et de l'autre comme en témoigne une conversation entre deux jeunes Noirs dans *Black boy* :

> Ils [les Blancs] disent qu'on pue. Mais ma mère dit que les Blancs ils sentent comme les morts. [...] Les Nègres sentent quand ils sont en sueur. Mais les Blancs sentent *tout le temps*. (Wright, 1947 : 141, l'italique est dans le texte)

Et, tout comme le raconte Hans, à propos d'un copain de classe dans *L'Ami retrouvé* : « ... Schulz, se pinçant le nez comme s'il sentait une mauvaise odeur, me dévisagea d'un air provocant. » (Uhlman, 1978 : 105)

Regard

Les jeux de regards sont omniprésents dans les romans étudiés. Le regard semble être le sens le plus souvent utilisé par les narrateurs pour rendre compte de tout type de rapports d'altérité. Ils peuvent être absents, détournés, condescendants, complices ou encore muets. Ils peuvent permettre de définir la place qu'occupent les acteurs, d'entrevoir les liens qui

les unissent ainsi que les sentiments qu'ils éprouvent les uns vis-à-vis des autres, comme en témoigne Nomi dans *Obasan* « Le coup d'œil que lance Mme Baker à Obasan traduit de la condescendance. Ou est-ce de la sollicitude? » (Kogawa, 1989 : 333)

Le regard des uns a le pouvoir de rendre les autres visibles ou, au contraire invisibles, c'est-à-dire de leur donner le sentiment d'exister ou de ne pas exister, et témoigne de la reconnaissance ou de la non-reconnaissance que se vouent les protagonistes. Sartre (1943) disait : « Il suffit qu'autrui me regarde pour que je sois ce que je suis. » (cité dans Lipiansky, 1990 : 175)

L'idée de rendre l'Autre visible ou invisible est particulièrement révélatrice du type de relation interculturelle qui se déroule. Le souci de visibilité se manifeste chez ceux qui se sentent tenus à l'écart de la société. C'est pourquoi attirer le regard de l'Autre et éveiller sa curiosité lorsqu'il fait partie de la majorité deviennent des objectifs importants pour les personnages en mal de reconnaissance. Ainsi, dans *L'Ami retrouvé*, Hans veut attirer l'attention de Conrad par un exploit physique :

> Je savais instinctivement qu'il me fallait me mettre en relief. [...] J'allai lentement jusqu'à la barre, me tins au garde à vous et sautai. [...] Je parcourus la salle du regard. [...] Je regardai Hohenfels et, quand je vis ses yeux fixés sur moi, je soulevai mon corps de droite à gauche [...] Demeurant immobile, je tournai les yeux vers *lui*. Conrad, inutile de le dire, n'avait pas ri. Il n'avait pas non plus applaudi. Mais il *me* regardait. (Uhlman, 1978 : 31-36, les italiques sont dans le texte)

Ainsi, le croisement des regards constitue un premier pas vers la communication. À l'inverse, lorsque la relation entre dominant et dominé est teintée d'animosité, de haine et de rejet et que celui qui appartient au groupe majoritaire détient le pouvoir d'écraser celui qui est d'un groupe minoritaire, certains individus chercheront à se rendre invisible et à fuir les regards de celui qui est dominant. C'est le cas de Mme Rosa dans *La Vie devant soi* et de plusieurs Canadiens d'origine japonaise dans *Obasan*, lorsqu'ils choisissent de rester en retrait des regards hostiles et désapprobateurs qui les entourent. Ils préfèrent ne pas se faire remarquer et garder l'anonymat, comme le déclare Nomi dans *Obasan* : « Ne relève pas les yeux. Quand tu es en ville, ne regarde personne. De cette façon, tu offenseras moins. » (Kogawa, 1989 : 272)

Dans les romans analysés, le canal visuel traduit bien souvent les tensions, ou au contraire les affinités et la complicité entre les personnages de groupes ethniques différents. Par exemple, l'amitié des personnages principaux du *Thé au harem d'Archi Ahmed* : « Quand

leurs regards se croisaient, Madjid et Pat se faisaient un clin d'œil vainqueur. » (Charef, 1983 : 153)

Momo, dans *La Vie devant soi*, est particulièrement sensible au regard des Autres, celui des adultes comme celui des enfants : « Ils [les deux enfants français de Nadine] m'ont tout de suite regardé comme si j'étais de la merde. J'étais fringué comme un minable, je l'ai senti tout de suite. » (Gary, 1975 : 221)

Détourner le regard peut aussi être une façon de réduire Autrui à néant tel le policier fédéral envers le policier navajo dans *Là où dansent les morts* :

> Baker avait jeté un regard sur Leaphorn, le regard de quelqu'un qui ne l'avait jamais vu, puis avait détourné les yeux. De toute évidence il ne voulait pas être vu en train de parler à quelqu'un qui portait l'uniforme de la Police Navajo. (Hillerman, 1986 : 219)

Dans *Les Boucs*, le regard muet des passants français trahit leur peu de considération pour les immigrés arabes qu'ils surnomment des « bicots » :

> Ceux qui s'arrêtaient pour les voir passer fermaient brusquement les yeux, en une minute de doute intense et subit, où l'origine et la fin conventionnelles de l'homme étaient vélocement révisées, les classifications des règnes et les métaphysiques mises à bas [...] ils ouvraient les yeux : la faillite de la civilisation, sinon de l'humanité, qu'ils avaient vu défiler vêtue de fripes, - ou, à tout le moins, des fripes emplies de néant. (Chraïbi, 1955 : 24-25)

Toucher

Enfin, le dernier sens, le toucher, est généralement présent dans les romans étudiés pour décrire des contacts chaleureux, affectueux ou rassurants, ou à l'opposé des contacts agressifs comme des attaques physiques entre protagonistes. Dans *La Vie devant soi*, Momo mentionne souvent le bien-être et la reconnaissance qu'il ressent à l'occasion d'un contact physique rassurant ou affectueux.

> Elle [Nadine] a couru vers moi comme si j'étais quelqu'un et m'a mis le bras autour des épaules. (Gary, 1975 : 212)

> ... le docteur Katz [un Juif] entrait, tout de blanc vêtu, et venait me caresser les cheveux, je me sentais mieux ... (Gary, 1975 : 65)

Sourire

Ajoutons à l'odeur, à la gestuelle, à la mimique et au regard plusieurs autres manifestations du langage non verbal. Tel le sourire « difficile à sortir » du père Levesque aux salutations

de Madjid dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* (Charef, 1983 : 12) : ce sourire forcé exprime son antipathie à la fois envers les jeunes et envers les immigrés, principalement les Arabes. À l'inverse dans *La Vie devant soi*, Nadine, une jeune femme française,sympathise avec Momo : « Elle avait un sourire qui était tout à fait pour moi. » (Gary, 1975 : 216)

Rire

Finalement, mentionnons le rire, qui permet de défier ou d'infériorisier l'Autre, comme le souligne Hans dans *L'Ami retrouvé* : « Bollacher ricana - cette sorte de ricanement supérieur et stupide qu'arborent certaines personnes lorsqu'elles voient un babouin au zoo ... » (Uhlman, 1978 : 105)

Tout comme dans le *Thé au harem d'Archi Ahmed*, cette complicité des deux personnages principaux : « Ils rient en se tapant dans la main. La tape de l'amitié. Unis pour le meilleur et pour le pire. » (Charef, 1983 : 60)

Et comme le fait remarquer Richard, dans *Black boy*, le droit au rire appartient seulement à ceux qui peuvent s'affirmer ouvertement et librement : « Mais quand Griggs [un Noir] riait, il mettait sa main devant sa bouche et pliait les genoux, geste automatique, destiné à cacher sa joie excessive en présence des Blancs. » (Wright, 1947 : 317)

7.2 Le langage verbal

Les mots sont certes des éléments importants pour témoigner de la qualité des relations interculturelles. Ils appuient et confirment le langage non verbal tel que les jeux de regard, la présence ou l'absence de toucher, etc. Le pouvoir des mots est immense. Il ne tient pas dans la définition même des termes, puisqu'ils n'ont pas de caractère absolu. Leur force provient de la signification qu'on leur attribue. La façon de nommer l'Autre, les qualificatifs utilisés, la manière de l'interpeller rend compte du pouvoir de la parole. Celle-ci identifie l'Autre, lui laisse entrevoir la façon dont on le perçoit et la façon dont on veut entrer en contact avec lui. Ainsi, il pourra se sentir reconnu ou nié, méprisé ou respecté, accepté ou rejeté, ou pire encore ignoré.

Se nommer et nommer l'Autre

Tout comme le phénotype ou les vêtements, les prénoms et les noms que l'on donne ou que l'on reçoit à la naissance sont porteurs de sens et identifient d'une façon ou de l'autre les

individus. Ils révèlent qui l'on est ou qui on voudrait être. Tout comme les traits culturels d'un groupe, ils prennent leur signification dans un contexte socio-culturel particulier.

Les prénoms peuvent avoir des connotations historiques ou témoigner de l'appartenance religieuse. Ainsi les prénoms des enfants gardés par Mme Rosa dans *La Vie devant soi* : « Moïse est un nom juif, dit-il [père de Momo]. [...] Moïse n'est pas un bon nom musulman ... » (Gary, 1975 : 195)

Si l'habit ne fait pas le moine, le prénom ou le nom, au contraire, représente une marque indélébile pour certains individus, tel le père de Momo qui n'accepte pas que Mme Rosa ait élevé son fils comme un juif, plutôt que comme un musulman.

C'est par le prénom et le nom qu'on affiche une similitude ou une différence avec les Autres, qu'on crée une distance ou un rapprochement avec les membres d'une société, comme l'explique Momo dans *La Vie devant soi* :

> Elle aurait pas dû dire Mohammed, elle aurait dû dire Momo. Mohammed, ça fait cul d'Arabe en France, et moi quand on me dit ça, je me fâche. J'ai pas honte d'être arabe au contraire mais Mohammed en France, ça fait balayeur ou main d'œuvre. Ça veut pas dire la même chose qu'un Algérien. Et puis Mohammed ça fait con. C'est comme si on disait Jésus-Christ en France, ça fait rigoler tout le monde. (Gary, 1975 : 222)

Les prénoms à connotation étrangère peuvent faire rougir de honte ceux qui les portent devant ceux qui les déforment. C'est ainsi que plusieurs prénoms à consonance étrangère ont aussi été acculturés ou carrément abandonnés, tel que le mentionne Nomi dans *Obasan* :

> Nous avons presque tous des noms raccourcis : Tak, c'est Takeo, Sue, Sumiko, Mary, Mariko. Nous cachons tous nos noms officiels comme nous le pouvons. J'ai signé mes livres M. Naomi N. ou Naomi M. N. Si Mégumi était mon seul nom, on m'appellerait Meg, Meg NaKane. (Kogawa, 1989 : 301)

Le nom et le prénom ne font pas qu'identifier un personnage, ils permettent aussi de le situer. Dans *Obasan*, la première génération d'immigrants japonais affichaient des prénoms qui les rattachaient à leur pays d'origine et qui permettaient aux Canadiens de considérer les arrivants comme différents et non intégrés. Toutefois, parmi leurs descendants de deuxième et de troisième génération tels Emily et Stephen, les prénoms se modifièrent et

se canadianisèrent. L'évolution, l'acculturation ou l'intégration des membres de communautés ethniques dans une société d'accueil peut se manifester notamment par les prénoms que l'on donne aux enfants.

Nommer l'Autre c'est établir une relation avec lui. La façon de nommer traduit la perception qu'on a de l'Autre ainsi que la relation qu'on entretient ou que l'on veut entretenir avec lui. C'est ainsi que la façon de nommer reflète notre manière de classer les Autres et de les juger. Par exemple, dans *Les Boucs*, les Français sont surnommés les « Chrétiens ». D'une part, ce qualificatif fait référence à la différence religieuse qui sépare les Arabes-musulmans des Français-catholiques. D'autre part, il renvoie au type de relation que les Français colonisateurs, par l'intermédiaire des missionnaires chrétiens, entretenaient avec les pays arabes colonisés.

Dans le cas d'une relation dominée par le mépris, les sobriquets rejettent l'Autre complètement hors du Nous, du côté d'autres espèces animales. Ainsi, on appelle les immigrés arabes « des bicots ou des boucs », les Canadiens d'origine japonaise « des poulets », les Noirs américains « des chameaux », les Slans « des serpents », etc. Dans des moments d'extrême violence, on rajoutera à ces noms des qualificatifs dégradants comme ceux que M. Levesque adresse à Madjid, dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* : « Barre-toi, bougnoule, va chez toi, sale bicot ... » (Charef, 1983 : 19)

Éviter de nommer l'Autre traduit une résistance à le reconnaître. Dans *Obasan*, en parlant des Canadiens d'origine japonaise, certains Canadiens diront « ... les vous-savez-qui » (Kogawa, 1989 : 126).

Ou encore nommer l'Autre d'une manière indélébile, en se référant à son origine ethnique, comme le rapporte Emily dans *Obasan*, rend compte de l'enfermement dans lequel on veut le maintenir :

> ... je vois un gros titre criant avec le mot « Japs ». Tant qu'ils désigneront de ce terme l'ennemi et pas nous [Canadiens d'origine japonaise], ça n'a pas d'importance. Mais ici, on dit « Une fois Jap, toujours Jap », et ça, c'est nous. (Kogawa, 1989 : 128)

Déformer le nom ou utiliser un sobriquet, même avec humour, témoigne soit d'un malaise à reconnaître l'Autre dans sa spécificité, soit du désir d'ériger une barrière ou de maintenir une distance entre lui et soi.

Sobriquets et moqueries

Les sobriquets utilisés par le groupe majoritaire peuvent être récupérés par le groupe victime dans le but de se protéger sur le plan affectif, comme le rapporte Richard dans *Black boy* : « ... nous [en parlant d'un groupe de jeunes Noirs] employions le mot «nigger» pour nous prouver à nous-mêmes la dureté de nos sentiments ... » (Wright, 1947 : 135)

Ou pour rire de l'utilisateur comme le fait Leaphorn en répondant aux policiers régionaux: « Quand j'étais gosse, il y avait une devise suspendue dans le hogan de ma grand-mère. Elle disait : Méfie-toi de Ceux-qui-Ont-la-Peau-des-Fesses-Rouge. » (Hillerman, 1986 : 107) Dans *Black boy*, nombreux sont les surnoms et les quolibets dégradants que les Blancs emploient pour interpeller des Noirs : « Allez, moricaud, rentre-lui dans le chou, à ce cochon de nègre ! [...] les mal blanchis! (Wright, 1947 : 414). Ou encore : «... enfant de putain de Nègre! » (Wright, 1947 : 311)

Dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, on raconte :

> Dans le hall du bâtiment, deux mères de famille, une Française, une Algérienne, se traitaient de tous les noms à propos des gosses. La grosse querelle.
> - C'est ton fils qui a frappé ma fille !
> - C'est pas vrai !
> - Il lui a même dit « sale bicot » !
> - Il a raison ! [...] Va dans ton pays, si t'es pas contente !
>
> (Charef, 1983 : 156)

L'appartenance ethnique peut facilement devenir prétexte à l'insulte. Ainsi, les Autres rappellent à tout instant à Momo qu'il n'est pas « véritablement un Français » : « Pendant longtemps, je n'ai jamais su que j'étais arabe parce que personne ne m'insultait. On me l'a seulement appris à l'école. » (Gary, 1975 : 12)

Les moqueries et les plaisanteries, bien qu'elles se présentent la plupart du temps sous une forme humoristique ou ironique, peuvent être haineuses et agressives. Elles consistent souvent à défier l'Autre. Mais il n'est pas permis à tout le monde de se moquer : le droit à la moquerie et à la plaisanterie, tout comme celui du rire, est détenu par ceux qui possèdent le pouvoir. Et tout comme les insultes et les railleries, la moquerie et la plaisanterie peuvent empêcher la communication entre les individus. Ainsi, dans *Là où dansent les morts*, la peur que chaque groupe amérindien a du rire de l'Autre provoque une certaine retenue dans la communication entre Zunis et Navajos.

Toutefois, bien que ce ne soit pas très présent dans notre choix de romans, les formes humoristiques peuvent dans certaines occasions amoindrir des tensions, mais encore faut-il les dépasser pour développer une relation amicale.

Moqueries, quolibets, sobriquets s'inscrivent soit dans une relation agressive des uns vis-à-vis des autres, soit dans ce qu'il conviendrait d'appeler « les relations à plaisanteries ». Celles-ci consistent à développer au sein du Nous des relations qui permettent de se taquiner entre soi, de s'insulter et d'utiliser des sobriquets qui dans d'autres contextes auraient des connotations négatives. Par exemple, dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, les jeunes de la bande multiethnique s'affublent continuellement de sobriquets qui laissent les uns et les autres indifférents. Mais si ces mêmes sobriquets étaient utilisés par des gens de l'extérieur de la bande, ceci deviendrait une grave insulte.

La qualité des paroles

Les paroles violentes ou rassurantes sont des manifestations de communication verbale témoignant de la qualité d'une relation, tout comme le fait d'adresser ou ne pas adresser la parole à l'Autre, tel qu'en témoigne Yalann dans *Les Boucs* : « Dans ce coin perdu de Villejuif, il y avait trente-deux pavillons tout autour du mien. Trente-deux familles qui ne m'adressaient jamais la parole. » (Chraïbi, 1955 : 16) De même, Hans dans *L'Ami retrouvé* : « Tu [il s'adresse à Conrad] aurais pu me parler un instant et te montrer conscient de mon existence. » (Uhlman, 1978 : 94)

Ou encore la manière de s'adresser à l'Autre, comme dans *Black boy* :

> Dis donc, eh! moricaud! [...] Tu ne sais pas qu'on répond « *Monsieur* » à un Blanc? (Wright, 1947 : 310, l'italique est dans le texte)
>
> Et cette familiarité de la part d'un Nègre est considérée par les Blancs du Sud comme la pire des insultes. (Wright, 1947 : 324)

Dans le même roman, le directeur d'école avertira son étudiant : « Vous ne pouvez pas vous permettre de dire *n'importe quoi* à ces Blancs qui seront là, ce soir. » (Wright, 1947 : 299, l'italique est dans le texte)

Finalement on peut enlever totalement à l'autre la liberté d'expression comme dans *Obasan* où l'on rapporte que durant la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement canadien interdit aux Canadiens d'origine japonaise la publication de leurs journaux. De plus, certains fonctionnaires faisaient en sorte qu'ils ne puissent communiquer entre eux.

> Toutes les cartes et les lettres sont censurées, même celles qu'on envoie aux camps des Nisei. Absolument rien de ce qu'on écrit à partir des camps ne paraît dans les journaux. On étouffe tout. (Kogawa, 1989 : 153)

D'une manière plus subtile, on peut aussi court-circuiter le droit de s'exprimer, en prenant la parole à la place de l'Autre ou en ne lui fournissant pas les outils nécessaires pour s'exprimer, comme le dénonce Yalann dans *Les Boucs*, en parlant des intellectuels français et de Mac O'Mac.

> Régime de dattes ou pot-de-vin en espèces, exploitation de la souffrance et de l'espérance humaines et, du même coup, affirmation de la précieuse personnalité politico-littéraire de Mac O'Mac, que vaut une morale? (Chaïbi, 1989 : 93)

Dans *Obasan*, Emily passera sa vie à donner des conférences à la fois pour reprendre la parole en tant que Canadienne d'origine japonaise, pour dénoncer le triste épisode des camps d'internement de son groupe ethnique, et pour répondre « aux accusations portées contre nous » (Kogawa, 1989 : 65).

Conclusion

La langue de l'altérité se manifeste de différentes façons dans les romans. Le langage verbal, sa qualité, tout comme le silence, qu'il soit hostile ou complice ou qu'il prenne le visage du laconisme circonspect, ou encore le fait de ne pas permettre à l'Autre de s'exprimer, de ne pas lui laisser la parole, ou ne pas l'écouter, tout cela contribue à ne pas le reconnaître dans sa spécificité ni lui reconnaître le droit de se définir.

Par ailleurs le langage non verbal constitue, dans les récits étudiés, un des aspects de l'interaction interculturelle le plus significatif quant au rapport que l'on entretient avec l'Autre, et des plus prolifiques en termes de manifestations. Tous les sens sont ici mis à contribution pour exprimer la qualité des relations interculturelles.

8

Les domaines de rencontre

Les chapitres précédents démontrent que le temps, l'espace et l'interaction culturelle constituent des dimensions codifiées. En outre, les personnages des romans analysés se rencontrent (ou ne se rencontrent pas) dans des domaines tels que les arts, l'éducation, la politique, etc., qui s'exercent dans des lieux géographiques particuliers et selon des règles plus ou moins définies. On note que les différents domaines, qui peuvent être de nature publique ou privée, ne sont pas tous accessibles de la même façon, notamment parce que leurs limites sont plus ou moins claires et institutionnalisées. Par conséquent, la qualité des contacts et le déroulement de la communication sont dépendants de la nature des domaines possibles de rencontre.

Ainsi, plus un domaine - par exemple l'économie - est circonscrit socialement et encodé culturellement, moins il est accessible à ceux que l'on considère comme des étrangers. À l'inverse, plus un domaine possède de brèches et moins il est institutionnalisé - par exemple les domaines d'expression socio-artistique -, plus il permet l'intégration de l'Autre et sa rencontre. Ceci s'explique notamment par le fait que dans ces derniers domaines, généralement plus ouverts, on trouve face à certains pouvoirs ou droits moins de compétition que dans ceux qui sont bien ancrés ou fortement réglementés.

On peut se représenter l'ensemble de ces domaines sous forme d'entonnoir, où ils se trouvent hiérarchisés selon l'échelle de valeurs d'une société. Plus un domaine se situe à l'extrémité du tube de l'entonnoir, plus il est codifié à l'image de la norme. Par conséquent, il sera davantage fermé à toute pénétration, à toute remise en question de ses assises, et à tout étranger. Ainsi nous appellerons « domaines de résistance » ceux qui possèdent des limites relativement bien définies et qui sont difficiles d'accès. Ils présentent d'énormes défis à l'intégration de l'Autre car le partage n'est pas chose aisée. On peut supposer que les clôtures, bien souvent institutionnalisées, protègent en fait la tradition, les pouvoirs et les privilèges du groupe majoritaire.

À l'inverse, certains domaines situés près du goulot de l'entonnoir et que nous dirons « domaines de pénétrabilité », favorisent la relation, ou du moins permettent de l'entamer, parce qu'ils sont moins structurés socialement et moins encodés culturellement. Ils offrent différentes avenues, que peuvent emprunter les migrants par exemple, pour participer à la société d'accueil.

Notons qu'en période de tensions et de crise sociale ou politique, tous les domaines de rencontre, ouverts ou fermés, seront affectés et deviendront impénétrables pour toute personne extérieure ou définie comme telle. Ce qu'on partageait la veille devient dès lors objet défendu, et alors les personnages-charnières s'éloignent les uns des autres pour éventuellement ne plus se côtoyer. Dans *Obasan* comme dans *L'Ami retrouvé*, la société majoritaire tolère la pluriethnicité dans les écoles ou les professions, jusqu'au moment où survient un revirement social ou un conflit politique. On voit poindre alors des règlements ségrégationnistes et des attitudes de rejet envers l'étranger ou celui qui l'est devenu.

8.1 Domaines publics

C'est avant tout au sein d'une collectivité que se réalise ou non l'intégration des individus. Les relations interculturelles se déroulent généralement dans des domaines et des lieux publics avant d'être possibles dans des domaines privés. Les domaines publics représentent des espaces de vie permettant à la fois le développement d'une identité collective et une sociabilité; ils peuvent être divisés selon qu'ils facilitent la rencontre, tels les « domaines de pénétrabilité », ou qu'au contraire ils la découragent, tels les « domaines de résistance ».

Domaines publics de pénétrabilité

On note que, dans la réalité tout comme dans bien des romans, les relations interculturelles naissent et se développent dans des domaines généralement peu réglementés, considérés par la société dominante comme peu prestigieux. On peut supposer que ceux-ci laissent quelquefois plus de place à la liberté individuelle et permettent aussi l'expression d'une certaine forme de marginalité. Les romans analysés présentent les activités de détente, les jeux, et surtout les arts - musique, peinture, écriture - comme des domaines possibles de rencontre et de partage avec l'Autre. Par exemple, dans *Là où dansent les morts*, un missionnaire blanc organise un tournoi de basketball entre jeunes Zunis et Navajos. C'est bien souvent par l'intermédiaire de ces activités qu'on prend contact dans un premier temps avec Autrui. Ainsi, *Le Souffle de l'harmattan*, Hugues et Habéké partagent repas, jeux et différents types d'activités, et dans *L'Ami retrouvé*, Hans et Conrad, tous deux collectionneurs de pièces de monnaie, se rencontrent au début de leur amitié par le biais du champ artistique : « Il y avait notre intérêt commun pour les livres et la poésie, notre découverte de l'art, l'impact du post-impressionnisme et de l'expressionnisme, le théâtre, l'opéra. » (Uhlman, 1978 : 54)

Bien que les domaines dits de « pénétrabilité » soient peu explorés dans les romans étudiés, ils sont présentés comme des espaces nécessaires au développement d'une relation interculturelle. Ils génèrent peu de tensions entre les personnages dans la mesure où, d'une part, le groupe majoritaire accepte que ceux qu'il considère comme étrangers aient leurs propres codes culturels et façons de faire et où, d'autre part, il n'y a pas de pouvoirs ou de privilèges à partager. C'est ainsi que les arts, et les domaines socio-culturels en général, peuvent offrir des moyens de transcender la culture de l'un et de l'autre pour arriver à une véritable communication et parfois à une réelle communion ou, dans d'autres cas, à une intégration. Dans *Obasan*, Stephen choisira la voie artistique pour s'affirmer dans la société canadienne et aussi se libérer des tensions interculturelles. À l'âge adulte, il deviendra un célèbre pianiste qui effectue des tournées en Europe, accordant ainsi beaucoup d'importance au domaine musical : « Deux années d'affilée, Stephen finit deuxième au concours de CJOC, la radio de Lethbridge. Toute la ville de Granton est fière de Stephen. » (Kogawa, 1989 : 302) La musique le poursuivra même en rêve :

> Il [Stephen] a dit en rentrant qu'il avait eu un cauchemar au sujet d'un insecte métallique de la grandeur d'un tracteur. L'énorme bête était en train de tisser une toile de barreaux de fer au-dessus de lui. (Plus tard, il m'a dit qu'il avait eu le même cauchemar une deuxième fois, mais qu'il avait réussi à s'échapper en transformant les barreaux en xylophone) [Kogawa, 1989 : 327]

Domaines publics de résistance

L'éducation, le travail, la vie sociale permettent des rencontres et certains échanges, mais toujours dans un cadre défini par la majorité. Ces domaines sont considérés comme plus fermés à tout changement et au partage des privilèges avec l'Autre. La société dominante impose ses propres règles de jeu, qui sont généralement enracinées dans des traditions et des institutions. Par conséquent, ces espaces de vie, bien encadrés socialement par des façons de faire et de penser particulières, offrent plus de résistance aux rapprochements des uns et des autres.

Fréquentés par la grande majorité des membres d'une société, l'éducation et le travail sont des domaines propices tant à la rencontre qu'à la compétition car ils sont très réglementés et affichent des possibilités de mobilité sociale. Espaces par excellence de socialisation, l'éducation et le travail permettent la rencontre dans un lieu commun (s'il n'y a pas de ségrégation officielle); ils permettent aussi de faire connaissance avec l'Autre, mais ils représentent surtout, pour les marginalisés, le moyen d'aspirer à une éventuelle intégration.

Les romans analysés sont particulièrement volubiles sur ces domaines de rencontre très institutionnalisés - particulièrement propices aux tensions et aux injustices sociales, que les auteurs des romans dénoncent avec beaucoup de véhémence. Quant à la vie sociale et à l'espace politique, ils constituent des secteurs très peu abordés dans les romans analysés, à l'exception d'*Obasan* où l'on mentionne à différentes reprises les questions des droits, du concept de citoyenneté, etc.

L'éducation scolaire : centre intégrateur et de surveillance

L'école est un lieu de rencontre privilégié où les jeunes et les adolescents d'ethnies ou de traditions culturelles différentes se socialisent. C'est à l'école que naît l'amitié entre Hugues et Habéké, entre Conrad et Hans, entre Pat et Madjid, entre George et Ernesto. Elle offre un espace de contact, tout en exerçant un certain contrôle sur l'évolution des relations interculturelles. Elle est à la fois un centre intégrateur des différences et un centre de surveillance « normatif »

En tant qu'institution au sein de laquelle se transmettent non seulement des connaissances académiques, mais aussi un système de pensée et des valeurs sociales particulières, l'école peut favoriser ou défavoriser, activer ou désamorcer les rencontres ou les tensions interculturelles. Malgré leur amitié, Conrad et Hans s'éloignent l'un de l'autre sous la pression des étudiants et l'encouragement d'un nouveau professeur d'histoire, Herr Pompetzki :

> Mais quoi que pussent penser les élèves de Pompetzki et de ses théories, sa venue [en tant que nouveau professeur] sembla avoir changé du jour au lendemain toute l'atmosphère de la classe. Jusqu'alors, je ne m'étais jamais heurté à plus d'animosité que celle que l'on trouve généralement parmi des garçons de classes sociales et d'intérêts différents. [...] Mais lorsque j'arrivai au lycée un matin, j'entendis à travers la porte close de ma classe le bruit d'une violente discussion. « Les Juifs, entendis-je, les Juifs. » [...] J'allai donc à ma place et fis semblant de jeter un dernier coup d'œil sur mes devoirs du soir, à l'exemple de Conrad, qui se donnait un air trop occupé pour prêter attention à ce qui se passait. (Uhlman, 1978 : 104-105)

Toutefois, en période de crise sociale, l'école, miroir de la société, n'échappe pas aux pratiques d'intolérance et de mise à l'écart que le groupe majoritaire peut exercer sur les minorités. Dans *Obasan*, par exemple, les élèves canadiens d'ascendance japonaise seront exclus des écoles de la Colombie-Britannique au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Notons que pour plusieurs marginalisés, en particulier les immigrants et leurs descendants, l'école constitue un pas vers l'intégration et la participation à la société et permet la promotion sociale et peut-être le respect. Cependant pour des personnes placées sous le joug de la colonisation, elle risque de mener à l'assimilation ou à une importante acculturation, comme c'est le cas de Jimmy dans *La Rivière sans repos*.

Le travail

Le travail, tout comme l'école, constitue un domaine commun susceptible de devenir un espace de compétition, ou d'échange et d'amitié. Le milieu de travail représente aussi une voie d'intégration, mais limitée à certains niveaux de la société ou à certaines classes sociales. En effet, les professions sont chapeautées par une tradition et par le pouvoir en place. Ainsi quand *Black boy*, voudra apprendre un métier dans le secteur de l'optique, il aura droit, à cette seule réponse de ses camarades blancs de travail : « Qu'est-ce que tu cherches? Tu veux faire le malin, dis donc, moricaud? [...] Dis donc, le Nègre, tu te prends pour un Blanc, hein ? »(Wright, 1947 : 321)

Par conséquent, il existe un certain contrôle sur l'accessibilité aux divers métiers. On retrouve des secteurs qui sont des chasses gardées et des ghettos d'emplois. Par exemple, dans *Obasan,* on rapporte que les Canadiens d'origine japonaise sont en grande majorité des pêcheurs ou des fermiers. Ils ne peuvent avoir accès ni aux fonctions libérales, ni à la fonction publique, du fait qu'ils ne sont pas reconnus comme citoyens canadiens à part entière.

D'une manière générale, les marginaux occupent des emplois subalternes : les femmes font des ménages ou sont domestiques, telles la mère de Richard ainsi que Malika et Elsa, alors que Mme Rosa est gardienne d'enfants de prostituées.

De plus, la recherche d'emploi semble toujours être problématique et, bien souvent, il n'y en a pas, tel que le rapporte le narrateur du *Thé au Harem d'Archi Ahmed* : « À l'agence, il fut reçu par un de ces mecs qui aiment le travail bâclé. À peine ouvert le dossier de Madjid : - On n'a rien pour vous, mon vieux! » (Charef, 1983 : 149) Ou encore le travail offert est aliénant :

> Ces boîtes de carton superposées par centaines, tout autour de l'atelier, qui cachaient la lumière du jour, et ces jeunes bossant sans lever la tête, sans se parler, aucune communication, et ces chansons qu'on entendait, toujours les mêmes à chaque tourne-disque essayé, ça faisait beaucoup! (Charef, 1983 : 169)

Dans le roman *Les Boucs*, l'auteur explique que la France, par le biais d'agences, recrute de la main d'œuvre bon marché en Algérie, une ancienne colonie, afin de se constituer une banque de travailleurs pour ses moments d'essor économique. Il dénonce le commerce d'immigrés exercé par le groupe majoritaire. C'est ainsi que Yalann et beaucoup d'autres immigrants, des centaines, voire des milliers d'Algériens, se sont rendus dans le pays colonisateur afin d'y travailler. Mais la désillusion est grande pour ces immigrants qui sont sans emploi de façon presque chronique et qui doivent affronter les fonctionnaires français du bureau de l'assurance-chômage :

> Ne reviens plus jamais, hurla-t-il [le fonctionnaire français]. Il n'y a pas de travail, pas de gîte, pas d'aide, pas de fraternité. Que des plaques de cuivre, des interrogatoires d'identité, des cartes de chômage et des promesses. Rien d'autre. (Chraïbi, 1955 : 114)

Parmi tous ces marginalisés qui n'ont d'autre choix que des emplois subalternes, on retrouve des cas d'intégration économique, surtout parmi la deuxième sinon la troisième génération. Ces personnages sont devenus médecins tel le père d'Hans et de Stephen, ou encore professeure telle Nomi. Mais malgré leur intégration, leur place demeure fragile, comme l'ont montré les romans *Obasan* et *L'Ami retrouvé*.

En période de crise sociale ou politique, malgré les règles implicites et explicites déjà établies, on tente de rejeter Autrui hors des domaines publics qu'on partageait auparavant plus ou moins volontairement. On pourra le placer en « zone enregistrée » ou le ghettoïser et, à la limite, le déporter, comme les Canadiens d'origine japonaise dans *Obasan*. On pourra aussi l'obliger à s'enfuir, comme les Allemands juifs dans *L'Ami retrouvé*. Dans un cas comme dans l'autre, ses droits de citoyens, et par conséquent tous ses droits économiques, sociaux et politiques s'il en avait, sont abolis.

8.2 Domaines privés

Les domaines privés délimitent l'intimité des uns comme des autres. C'est au cœur des espaces intérieurs qu'on peut être « soi-même », être à l'abri des regards qui jugent, qui exigent ou qui ne reconnaissent pas. Ainsi, les domaines relevant du privé présentent une certaine sécurité affective, une chaleur, un bien-être qu'on ne retrouve pas ou peu au sein d'une collectivité et des domaines publics. Les limites du privé correspondent souvent à la famille et à l'espace domestique mais s'étendent quelquefois à l'espace résidentiel.

Les quartiers et les villages peuvent être à la fois des endroits publics et privés. Publics parce qu'en principe tous y ont accès, privés parce que certains sont des enclos ethniques.

Et n'entre pas qui veut, ou du moins pas n'importe quand, ni n'importe comment. Dans les romans analysés, certains membres du groupe majoritaire visitent ceux du groupe minoritaire à des occasions très particulières et pour des raisons spécifiques. L'inverse est vrai aussi, mais à des moments et pour des motifs différents.

Outre l'espace domestique, la famille, la religion et la sexualité sont les domaines privés le plus souvent abordés. Ils constituent des espaces controversés et suscitent de part et d'autre toutes sortes de préjugés. En effet, l'intimité a un caractère caché. Et pour un observateur extérieur ignare de la culture de l'Autre, leur intimité équivaut bien souvent à un mystère. Par conséquent on peut ainsi imaginer et fantasmer sur les comportements et les pratiques culturelles d'Autrui, tels ceux qui sont reliés à la sexualité où le dominant, par exemple, se représente les diverses figures et prouesses sexuelles du dominé.

Pour les personnages appartenant à la norme, l'univers du privé rejoint plus ou moins harmonieusement l'univers du public, car on y reproduit sensiblement les mêmes règles de jeu et les mêmes valeurs. Par contre, pour les personnages marginaux, particulièrement les immigrants, on remarque une rupture ou une contradiction entre le monde public auquel ils ne sont pas intégrés, et le monde privé qui oblige bien souvent à se redéfinir tant sur le plan personnel que culturel.

Quand le dominant visite le dominé

Le groupe majoritaire s'infiltre dans les domaines privés de la société ou du groupe dominé, pour y imposer ses lois, son ordre et sa façon de voir et de faire. C'est par le biais du travailleur social, du policier ou du prêtre - dont le but est sensiblement le même : remettre sur le bon chemin (social ou religieux) les esprits égarés et non intégrés à la société ou non acculturés - que le groupe majoritaire exerce un contrôle sur l'Autre. Cet exercice de contrôle est accepté, et même valorisé par la norme socio-politique, pour qui l'acculturation de l'Autre ne peut se faire autrement qu'en passant par sa maîtrise. Ainsi, le policier de Fort Chimo dans *La Rivière sans repos*, oblige le fils d'Elsa à fréquenter l'école en évoquant la loi de l'instruction publique du pays colonisateur.

Dans ce même roman, tout comme dans *Là où dansent les morts*, le monde allochtone, c'est-à-dire le groupe dominant, rencontre le monde autochtone par le biais de ses points de contact les plus typiques dans la réalité : les archéologues, les policiers et les missionnaires. Ces derniers offrent toutefois une image de personnages-charnières, car en côtoyant les autochtones, ils ont appris les façons de faire, de parler et de penser de ceux-

ci. Ainsi le père Ingles, dans *Là où dansent les morts*, connaît bien la langue navajo ainsi que plusieurs comportements culturels de ce groupe. De plus, il connaît énormément de choses tant sur les mythologies que sur les religions zunies et navajos. Il deviendra pour Leaphorn un informateur précieux concernant la religion zunie.

Quand le dominé visite le dominant

Du côté du groupe minoritaire, on s'infiltre dans les domaines privés de la société dominante par le biais de la servitude, de la mendicité, de la prostitution ou du vol, comme le raconte Richard dans *Black boy* :

> J'ai toujours aimé me trouver dans la cuisine des Blancs quand ma mère faisait la cuisine, car je recevais à l'occasion des restes de pain ou de viande ... (Wright, 1947 : 39)

> Je savais que les jeunes Négresses employées dans des familles blanches volaient journellement de la nourriture pour augmenter leurs maigres gages. (Wright, 1947 : 341)

Autrement le domicile demeure très privé. L'étranger ou l'indésirable n'y est jamais invité, sauf en tant que domestique ou gardien d'enfants. C'est un territoire jalousement gardé, difficilement accessible même lorsqu'il existe une certaine amitié comme celle de Hans et Conrad dans *L'Ami retrouvé* :

> De temps à autre, j'attendais une minute ou deux, regardant fixement à travers les barreaux de fer, espérant que, par miracle, la porte s'ouvrirait de nouveau et qu'il reparaîtrait pour me faire signe d'entrer. Mais cela n'arrivait jamais et la porte était aussi menaçante que les deux griffons qui, cruels et impitoyables, abaissaient sur moi leur regard, leurs griffes aiguës et leur langue délitée en forme de faucille prêtes à m'arracher le cœur. (Uhlman, 1978 : 80)

Toutefois, en l'absence des parents de Conrad, les deux amis se rencontreront dans la chambre de ce dernier, seul lieu qui soit à l'abri des regards désapprobateurs.

La sexualité

La sexualité est omniprésente dans les récits analysés à l'exception du *Souffle de l'harmattan* et du roman policier *Là où dansent les morts*, où elle est à l'inverse fortement diluée et remplacée par une attirance caractérisée par l'affection, l'admiration, la protection mutuelle. Ainsi les rapports sexuels de type « interculturels » constituent un thème auquel on fait constamment allusion sans jamais le traiter en profondeur ni l'aborder de front, comme s'ils représentaient un tabou tant chez les auteurs que chez leurs personnages.

8

Espace intimiste par excellence, la sexualité et ses manifestations apparaissent énigmatiques et peu ouvertes aux uns comme aux autres. Tout comme la religion, elle présente pour la relation interculturelle un important défi de communication ainsi qu'une zone importante pour rejoindre l'Autre en dehors des contraintes sociales et à l'abri des regards normatifs. Dans les romans tout comme dans la réalité, elle est source de tensions et suscite généralement de l'incompréhension de part et d'autre. Le pouvoir, l'imaginaire, la compétition et la convoitise sont à l'œuvre dans ce domaine controversé et ambigu.

Le pouvoir « sexuel » présente deux figures. Il pourra en effet, dans un certain nombre de cas, emprunter celle du pouvoir des dominants sur les dominés, ou de la majorité sur le minoritaire. Ainsi, par le biais des femmes de l'Autre, on peut avoir une emprise sur lui, on peut le rencontrer et s'y confronter. Par exemple, le narrateur de *Black boy* raconte que les Blancs peuvent avoir des relations sexuelles avec des femmes noires - alors que l'inverse, des Noirs avec des Blanches, est passible de lynchage.

Dans d'autres cas aussi le pouvoir sexuel sera celui des hommes sur les femmes quelle que soit leur origine ethnique. Par exemple, dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, Pat et Madjid, respectivement Français et Algérien de naissance, sont complices pour courir les filles. De plus, ils incitent Solange, une voisine mono-parentale, à se prostituer dans la cabane des travailleurs immigrés. Ils reconnaissent que « c'est payant, la misère sexuelle des travailleurs immigrés! En rien de temps, on ramasse une poignée de fric. » (Charef, 1983 : 79) Les deux comparses se retrouvent en position de dominants à la fois face à Solange et aux travailleurs immigrés. Et dans *La Vie devant soi*, même le jeune Momo entrevoit un avenir dans le domaine de la sexualité, comme maquereau.

Les femmes, plus souvent qu'autrement, sont considérées comme des objets sexuels qu'on peut mépriser ou exploiter pour de l'argent, sinon gratuitement pour son propre plaisir. Elsa, la jeune Inuk de *La Rivière sans repos* qui « avait peu pour plaire au jeune soldat du Sud » (Roy, 1979 : 125), se fera violer, en échange de quelques billets, par un G.I. américain, et Kathleen de *À la poursuite des Slans* est considérée principalement comme un objet « d'étude et de désir » par des non-Slans.

Il apparaît aisément dans les récits étudiés que les relations interculturelles s'inscrivent dans un rapport de force entre des hommes issus du groupe soit majoritaire ou minoritaire, et des femmes en position marginale qui se retrouvent ainsi doublement dominées et marginalisées.

La dimension imaginaire de la sexualité donne lieu à plusieurs préjugés et fantasmes, où l'on attribue à l'Autre une grande capacité de prouesses sexuelles et des qualités exceptionnelles. Le sexe et les organes génitaux deviennent objets de fantasme ou d'envie pour les uns, ou symboles de pouvoir pour les autres. Par exemple, Richard dans *Black boy* évoque les conversations de ses amis qui, dit-il, parlent « avec vantardise de leurs performances sexuelles » (Wright, 1947 : 146), et dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed,* Pat et Madjid accordent beaucoup d'importance à la grosseur de « leur bite » (Charef, 1983 : 55).

La sexualité représente un lieu fertile de fabulation et de curiosité. Comment l'Autre vit-il sa sexualité? Ceux qui ont tendance à animaliser l'Autre, dans un contexte raciste par exemple, croient que ce dernier a des pratiques sexuelles non civilisées. Bien souvent, on dira que « l'Autre ne pense qu'à ça, ne fait que ça ». C'est pourquoi le viol, par exemple, devient tout à fait justifiable parce qu'il serait, dit-on, dans les mœurs culturelles ou dans la nature même de la femme lorsqu'elle est d'un groupe ethnique différent.

On imaginera facilement « que l'Autre est bien équipé ou qu'il est précoce », comme le décrit Momo dans *La Vie devant soi* : « J'allais sur mes dix ans, j'avais même des troubles de précocité parce que les Arabes bandent toujours les premiers. » (Gary, 1975 : 22)

C'est pourquoi cet Autre, que l'on considère toutefois comme inférieur à soi, devient malgré lui un sujet de rivalité. Il a le potentiel sexuel, ou du moins le croit-on, pour attirer les femmes de son groupe et leur procurer du plaisir. Ainsi les hommes se mobilisent sous prétexte de protéger leurs femmes du fléau que représente l'Autre. Dans *Black boy*, l'auteur rapporte ce que les journaux du Ku Klux Klan proclament à ce sujet :

> Le seul rêve du nègre est de devenir président des États-Unis et de coucher avec des Blanches! Américains, permettrez-vous ce sacrilège dans notre beau pays? Organisons-nous et sauvons la femme blanche de la dégradation! (Wright, 1947 : 224)

Dans les rapports d'altérité, la concurrence sexuelle est féroce. On n'admet pas qu'on puisse partager « ses » femmes avec des étrangers : « Ils [Madjid et Pelletier] se sont déjà presque battus, à propos de la fille Pelletier [...] Pas de graine d'Arabe, surtout! » (Charef, 1983 : 24)

L'espace sexuel permet aux uns de rencontrer les autres sans pour autant s'en rapprocher, s'engager dans une relation ou communiquer. On couchera avec les femmes de l'Autre, sans pour autant les fréquenter ou encore moins les épouser.

Dans *À la poursuite des Slans*, Kathleen Layton, une Slan, est emprisonnée par les humains pour servir d'objet d'étude, mais elle deviendra aussi un objet de convoitise sexuelle. On la désire, on veut l'embrasser, on l'attaque sexuellement, on veut en faire sa maîtresse sans pour autant vouloir l'avouer à ses concitoyens, comme le souligne Jem Lorry, un humain pourtant très anti-Slan : « Toute la question est de savoir comment je puis devenir votre amant sans encourir le risque d'être accusé de sympathiser avec les Slans ? » (Van Gogt, 1968 : 82)

La mixité des rapports sexuels effraie et représente un interdit social de taille. Elle sous-entend l'épineuse question de l'acculturation et du métissage bien souvent perçus comme des mélanges hybrides qui soulèvent d'énormes résistances chez les protagonistes. C'est pourquoi lorsqu'il s'agit de maintenir une distance entre Soi et l'Autre, la pression sociale semble généralement assez forte pour assurer l'interdiction de rapports sexuels entre les groupes. Dans les États racistes où tous les domaines de rencontre sont régis par des lois, la sexualité n'y échappe pas. C'est ainsi qu'on retrouve sous le système nazi des lois interdisant les échanges sexuels entre les Allemands et les Allemands juifs.

Pour S. Abou (1986), les tensions reliées à l'affectivité amènent des comportements sexuels particuliers qui agissent comme palliatifs à différentes situations interethniques difficiles. Par exemple, pour un individu traversant une période de chaos culturel ou souffrant d'un manque de reconnaissance sociale, la sexualité peut devenir une évasion ou une forme de sécurité, et c'est ce qu'explique à sa façon le narrateur du *Thé au harem d'Archi Ahmed* :

> Dans la médiocrité, faut être le moins médiocre. Sauter la femme du voisin, c'est se croire moins con que lui, puisqu'on lui pique sa bergère. Et plaire, c'est se dire qu'on mérite mieux que ce qu'on a et qu'on est digne d'une autre vie. Les sentiments? Que dalle! C'est plutôt fuir le désespoir et chercher à croire en quelque chose par n'importe quel moyen, avec ce qui ressemble à une sécurité sûre : un trou avec du poil autour. (Charef, 1983 : 61)

Ou encore, toujours dans le même roman, les comportements sexuels des marginaux servent à combler un vide psychologique ou tout simplement à combattre l'ennui :

> Ils [Pat et Madjid] se rincent l'œil pour tuer le temps...
> - Ça me donne envie de baiser, dit Pat. J'ai la barre à mine.
> - On rentre, dit Madjid, on va se taper Joséphine.
> (Charef, 1983 : 108)

Enfin on peut choisir un partenaire sexuel du groupe valorisé ou dominant afin de se faire reconnaître et accepter par celui-ci. Pour certains marginaux, l'union mixte est un moyen

d'ascension sociale ou d'intégration. C'est le cas de Yalann, dans *Les Boucs*. Au cours de son processus d'adaptation dans la société d'accueil, il tente de vivre une relation amoureuse avec Simone, une Française, et cette union se révélera un échec, tout comme son rapport à l'ensemble de la société :

> Notre commerce [celui des immigrés arabes] avec la société française s'exprimait sous forme d'injures, ou de vols, ou de coups de poing, nous mangions dormions marchions voyions écoutions vivions... avec révolte et haine - et ce n'était pas autrement que j'aimais Simone, même mon sperme giclait haineux. (Chraïbi, 1955 : 19)

> ... je fleurais la colère et elle sentait la peur. Et ce fut dans ces odeurs-là [...] - mais elle suait la colère et c'était moi qui suais la peur - que nous nous étreignîmes. (Chraïbi, 1955 : 73)

Si pour s'éloigner de l'Autre on doit maintenir une distance non seulement territoriale mais aussi sexuelle, à l'inverse si l'on veut s'en rapprocher il faut réduire l'écart sexuel, transgresser des interdits sociaux et reconnaître la sexualité comme domaine possible de partage.

La religion

Seul le roman *Là où dansent les morts* aborde le domaine religieux sous un angle anthropologique, c'est-à-dire en expliquant leurs différents aspects tout en les replaçant dans leur contexte culturel. Hillerman décrit longuement la préparation, les cérémonies et les rituels des fêtes de Shalako chez les Zunis ainsi que certains rituels religieux des Navajos. Dans ce roman, les religions autochtones semblent bien vivantes, s'exprimant quotidiennement par de multiples détails, alors que la religion des Blancs n'intervient et ne se pratique qu'à certains moments comme le dimanche et paraît insuffisante à ceux qui recherchent la convivialité.

La religion sert ici de trame de fond au récit. Objet de la quête désespérée de George (et cause de l'entraînement physique intensif de son ami Ernesto), elle sert de prétexte à leur mort et sera la cause très réelle de la mort de l'archéologue qui a commis le sacrilège d'imiter un masque de kachina.

Dans tous les récits étudiés, la religion est présentée comme le point d'ancrage de l'identité ethnique d'un groupe, si bien que certains personnages désireux de devenir Autrui en s'appropriant la culture de l'Autre, doivent pénétrer le domaine religieux. Ainsi les principales tentatives d'acculturation que nous retrouvons dans la littérature romanesque, passent par le domaine religieux. La tâche est immense et complexe, car non seulement

faut-il apprendre des éléments de base comme les rituels religieux, mais il faut encore être « initié ». George, un Navajo, tentera de devenir Zuni; il apprend un chant rituel zuni, essaie d'avoir des visions et de devenir sorcier, il recherche les kachinas, fabrique des offrandes et assiste aux cérémonies de Shalako. Pourtant non seulement il n'atteindra jamais son but, mais il mourra.

> Quel que soit son désir de devenir Zuni, de rejoindre le Clan du Blaireau, celui-là même du Dieu du Feu, George n'en n'était pas moins un Navajo. Il n'avait pas été initié, n'avait pas connu le moment où l'ombre du masque vous domine, ni vu à travers les yeux de l'esprit kachina. Et c'était pour ça qu'il y avait des tas de choses que George n'était pas autorisé à savoir et, pensa sans joie le Dieu du Feu, il avait peut-être révélé à George certaines de ces choses. (Hillerman, 1986 : 13)

Et dans *Le Souffle de l'harmattan*, Hugues s'intéresse à la religion animiste d'Habéké, mais hors de son contexte culturel celle-ci apparaît primitive.

Dans le cas où ce n'est pas l'individu qui tente de s'acculturer, mais plutôt la société qui vise à dominer Autrui en l'acculturant, par exemple dans un contexte colonial, la religion sert aussi de voie de pénétration du groupe dominant vers le groupe dominé. Dans *La Rivière sans repos* les non-autochtones passent entre autres par l'intermédiaire des missionnaires-religieux pour acculturer les Inuit. Il en est de même dans la réalité et au cours de l'histoire les missionnaires ont été très actifs dans la colonisation de divers peuples. Encore aujourd'hui, dans certaines situations interculturelles, il est fréquent que le dominant impose sa religion au dominé, ou qu'il interdise à l'Autre de pratiquer sa religion.

Lorsqu'on tente au contraire de respecter l'identité ethnique de l'Autre, on favorisera par la même occasion la pratique de sa religion. Par exemple, dans *La Vie devant soi*, Mme Rosa incitera Momo à se familiariser avec le monde musulman : « Il [M. Hamil] me faisait lire le Koran, car Mme Rosa disait que c'était bon pour les Arabes. » (Gary, 1975 : 40)

Dans les romans étudiés, la religion possède un caractère très intime, secret et privé. Ce qui a trait à la religion ne peut jamais être exposé devant un étranger de peur que celui-ci ne le comprenne pas ou l'interprète mal, ou qu'il se moque ou manifeste du mépris. Dans *Là où dansent les morts*, s'étant aperçus que les étrangers qui assistent à leurs cérémonies religieuses y viennent comme à un spectacle de foire, les Zunis cesseront de répondre aux questions des anthropologues ou leur livreront de fausses informations. Pas plus que les autres membres de son groupe culturel, Pasquaanti, le policier zuni, n'aime parler de sa

religion, de peur que les Navajos se moquent de lui.

En attaquant la religion, en effet, on s'en prend aussi à l'individu pratiquant, à tout son être, à son identité. C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit de religion, certains personnages, tel Pasquaanti, sont très prudents : « Ça devait avoir un rapport avec la religion Zuni. Avant d'ouvrir la bouche Pasquaanti prenait le temps de décider de ce qu'il voulait qu'ils [policiers non-zunis] sachent exactement. » (Hillerman, 1986 : 22)

Discuter de la religion est une preuve d'amitié pour Hans et Conrad dans *L'Ami retrouvé* : « Presque chaque jour, nous discutions à ce sujet [religion], parcourant solennellement les rues de Stuttgart ... » (Uhlman, 1978 : 53)

Ainsi, dans les romans étudiés, la religion est présentée à la fois comme une marque de différence culturelle et d'identité ethnique. Et qu'un personnage pratique ou non une religion, celle-ci peut constituer un élément symbolique de son identité. Dans *L'Ami retrouvé*, certains Allemands voient la religion juive comme un symbole différentiel ou une marque d'identité raciale qui servira de prétexte pour l'enfermement ou l'expulsion des personnes pratiquant ou non le judaïsme, mais pour Hans et sa famille, le judaïsme constitue plutôt une tradition culturelle qu'une marque d'identité :

> C'est ainsi que j'avais grandi parmi les juifs et les chrétiens, laissé à moi-même et à mes idées personnelles sur Dieu, sans croire absolument - ni douter sérieusement - qu'il existât un être supérieur et bienveillant, que notre monde était le centre de l'univers, et que nous étions, juifs et gentils, les enfants préférés de Dieu. (Uhlman, 1978 : 48)

> ... être juif n'avait fondamentalement pas plus d'importance qu'être né avec des cheveux bruns et non avec des cheveux roux. (Uhlman, 1978 : 64)

Les romans laissent sous-entendre qu'il faut passer par le domaine religieux pour devenir l'Autre tel que le souhaitent George et Hugues ou que le craint la mère de Conrad à propos de son fils. Il en est de même pour connaître l'Autre, comme Conrad et le Père Ingles s'y appliquent, ou pour l'acculturer, tel que le pratiquent les missionnaires chez les Inuit ou chez les Algériens.

Domaine de tensions qui favorise à la fois la pénétration de l'un chez l'Autre, mais qui pour cette même raison fait éclater les relations. Dans *Le Souffle de l'harmattan*, Hugues et Habéké s'aiment tellement qu'ils iront jusqu'à s'épouser, toutefois ce sera à propos d'une question religieuse qu'ils auront leur plus importante dispute.

La religion peut constituer un blocage, ou du moins une limite, aux relations interculturelles, comme le suppose Hans dans *L'Ami retrouvé :* « Peut-être avait-il parlé de moi à ses parents et lui avaient-ils conseillé de ne pas se lier d'amitié avec un Juif? » (Uhlman, 1978 : 40) Elle peut aussi représenter quelque chose d'insurmontable, tel que le mentionne M. Hamil, musulman, dans *La Vie devant soi :* « ... je [Hamil] ne pourrais pas épouser une Juive, même si j'étais encore capable de faire une chose pareille. » (Gary, 1975 : 140)

Conclusion

Les rencontres interculturelles sont évidemment essentielles à tous les romans de notre corpus, car ce sont elles qui font avancer le récit et font évoluer les personnages. Par exemple, dans *Là où dansent les morts*, les rencontres interculturelles sont au cœur du récit racontant une enquête policière « interculturelle » déclenchée par un meurtre « interculturel », lui-même déclenché par un vol « interculturel » motivé par le désir d'un jeune Navajo de changer de culture et par son amitié avec un jeune Zuni.

Les rencontres avec l'Autre ont lieu dans des domaines très spécifiques qui relèvent du privé ou du public. Par ailleurs, elles suscitent bien souvent des remises en question de part et d'autre. Par exemple, pour les immigrants et leurs descendants, c'est au sein de leur univers privé que surviennent les grands changements concernant leur identité culturelle. La confrontation entre les domaines publics gérés par le dominant et les domaines privés du dominé peut amener de profonds bouleversements, notamment en ce qui concerne les rôles familiaux de chacun et la pratique de la religion. Pour les membres du groupe majoritaire, au contraire c'est l'univers public qui risque de se transformer sous l'influence de l'Autre et de sa vision différente du monde.

Par conséquent, sous l'influence de facteurs exogènes, les différents domaines de nature publique ou privée sont soumis à des transformations qui ne sont pas sans tensions ni contradictions.

Troisième partie

LA QUALITÉ DES RELATIONS INTERCULTURELLES

9

Les rapports d'altérité entre groupes culturels

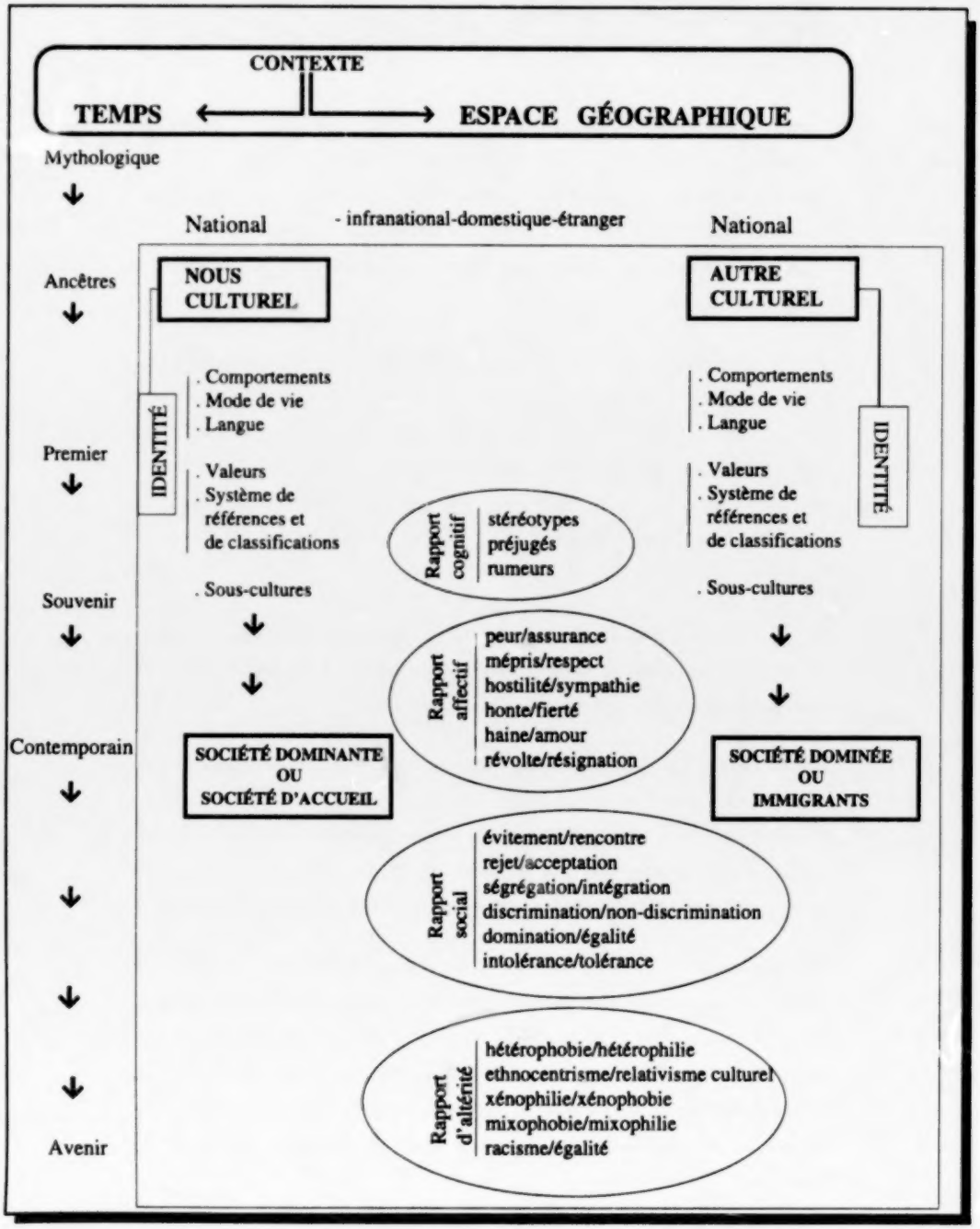
Dans les romans analysés, on constate que la coexistence et la communication entre membres de groupes ethniques différents sont possibles dans la mesure où s'actualisent certaines conditions favorables à l'échange réciproque. Ces préalables relèvent à la fois de l'ordre de l'affectif, tel le respect de l'Autre et de ses croyances, de l'ordre du social, telle l'égalité des droits, et de l'ordre du cognitif, telle la reconnaissance de l'existence de l'Autre à part entière.

Pour les personnages-charnières, la rencontre interculturelle - celle qui entraîne une communication - est vécue comme positive et enrichissante tant sur le plan affectif que social, menant de l'amitié à la compréhension et au respect de la différence. Tous sont à la recherche d'une amitié profonde et sincère, voire absolue, avec des membres de l'autre groupe, et chacun des acteurs positivement engagés dans les relations interculturelles exprime à sa manière des sentiments d'affection, de sympathie et de bienveillance envers l'Autre.

Pour d'autres personnages, soit les personnages-verrous et institutionnels, la relation interculturelle est perçue négativement. Dans ce cas, les rapports d'altérité impliquent tensions, inégalités sociales et difficultés de communication.

Néanmoins, quelle que soit la qualité - allant de très positive à très négative - de la relation interculturelle, celle-ci ne semble jamais aller de soi; elle est ponctuée de blocages, nombreux mais non insurmontables. Certains sont dus à une méconnaissance de l'Autre ou à un manque d'expérience de la communication interculturelle, alors que d'autres relèvent de l'imaginaire, du fantasme ou de la peur presque obsessive de la différence.

Tout au cours de l'évolution d'une relation, les protagonistes doivent faire face à des embûches et à des limites parfois infranchissables. Par exemple, dans *L'Ami retrouvé*, Hans et Conrad se lient d'une grande amitié, mais celle-ci échappe difficilement aux préjugés de la mère de Conrad et aux railleries de ses collègues de classe. Leur amitié est régulièrement ébranlée par toutes sortes d'interdits, notamment par le fait que Hans ne peut jamais entrer dans la maison de son ami ou qu'il ne peut lui adresser la parole ni en public ni en présence de ses parents.



Différents éléments intervenant dans la dynamique des relations interculturelles

La pression sociale constitue une limite importante au développement d'une relation entre individus de groupes ethniques différents. Toujours dans *L'Ami retrouvé*, la liaison de Hans et de Conrad sera court-circuitée non seulement par leur nouveau professeur d'histoire, dont les propos contre les Juifs influenceront toute la classe, mais aussi par tout le système politique nazi qui à cette époque s'enracine en Allemagne.

Enfin, la perception qu'on a de l'Autre, par exemple si on l'infantilise, l'infériorise ou l'animalise, constitue un blocage de taille dans le développement d'une relation harmonieuse et dans la recherche de rapports égalitaires. La rencontre interculturelle - celle qui entraîne le rejet de l'Autre - peut générer de nombreuses tensions et soulever chez l'un ou l'autre groupe de la colère ou de la frustration pouvant mener de l'agressivité à l'hostilité, et de la discrimination à l'extermination du groupe.

Finalement à l'analyse des romans, on voit à l'œuvre différents phénomènes se rapportant à la dynamique de l'altérité. L'élaboration et la quête de l'identité - personnelle et collective - constituent un élément moteur des récits traitant des relations interculturelles. Ainsi face à l'altérité, dans les romans comme dans la réalité, les groupes humains affichent différents comportements et sentiments qu'on nomme hétérophobie, xénophobie/xénophilie, ethnocentrisme, mixophobie/mixophilie, racisme.

9.1 Identité et altérité

> Au commencement était l'Un et il fut heureux avec lui-même jusqu'à ce que, se regardant de près, il s'inventa une rupture interne. De l'autre côté de cette faille, il s'aperçut lui-même, mais différent. Alors, conservant pour lui le nom de l'Un, il donna à son vis-à-vis le nom d'« Autre ».
>
> Le rapport d'altérité était né. Or, vécu comme un scandale, il installe le drame. La présence d'un différent de soi, en effet, constitue une menace. Menace à l'intégrité, menace à l'identité. (Vincent, 1986 : 7)

Malgré la menace que représente cet Autre qui est à la fois notre ombre et notre miroir, sa présence est nécessaire pour se définir. Mais cet Autre est équivoque; il attire et menace, il est semblable et dissemblable. En fait, l'altérité constitue un point d'ancrage et de référence pour élaborer l'identité de chacun.

9

Les romans traitant de relations interculturelles révèlent les différentes facettes que revêtent ce Nous et ces Autres, ainsi que les rapports qu'ils entretiennent. Notons toutefois que les personnages des romans analysés ne sont jamais présentés exclusivement sous leur identité culturelle. Au contraire, les auteurs mettent à l'œuvre les multiples identités des acteurs, soit celles de leur groupe d'appartenance. Par exemple, dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, Madjid affiche peu son identité culturelle, mais par contre, il est décrit comme appartenant à un groupe d'âge donné, ainsi qu'au groupe masculin et à un milieu social particulier dont il tire son identité globale. Ainsi pour Madjid comme pour tous les êtres humains, la complexité des rapports d'altérité se révèle-t-elle dans la dynamique des différentes identités.

Selon Lipiansky (1990), on peut saisir l'identité sous l'angle du social ou sous l'angle personnel. L'identité sociale est marquée par les catégories biosociales d'appartenance telles que l'âge, la classe sociale, le groupe ethnique, la profession, etc., et elle constitue une perception « objective » de l'individu; elle correspond à sa position dans la culture et dans la société. Par ailleurs, l'identité personnelle, plus « subjective », est marquée par la personnalité de l'individu, la conscience et la définition qu'il a de lui-même. Par exemple, notre appartenance à un groupe d'âge est généralement moins discutable que celle de notre groupe ethnique. Ainsi, Madjid dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* peut facilement se définir à partir de son groupe d'âge, celui des adolescents, mais a beaucoup plus de difficulté à cerner son identité ethnique.

> ... Madjid se rallonge sur son lit, convaincu qu'il n'est ni arabe ni français depuis bien longtemps. Il est fils d'immigrés, paumé entre deux cultures, deux histoires, deux langues, deux couleurs de peau, ni blanc, ni noir, à s'inventer ses propres racines, ses attaches, se les fabriquer.
>
> Pour l'instant il attend [...] il attend. Il ne veut pas y penser, il ne supporte pas l'angoisse. (Charef, 1983 : 17)

Quand on se sent dépourvu d'identité ethnique, un certain désarroi peut s'emparer de soi, comme le souligne le narrateur du roman. Il en est de même pour le personnage d'Elsa dans *La Rivière sans repos*.

L'identité se forge non seulement à partir des groupes d'appartenance d'un individu, mais aussi selon des modèles ou des groupes de référence auxquels il désire s'identifier même s'ils ne correspondent pas tout à fait à la réalité. Dans sa quête d'identité, Elsa fera un retour aux sources en tentant de vivre selon le mode de vie traditionnel des Inuit.

L'identité ne peut se consolider, s'alimenter ou s'affirmer sans la participation de l'Autre. Or le paradoxe veut que, d'une part, on tente de se définir en excluant l'Autre, et que d'autre part on ne peut se définir qu'en s'opposant à un Autre avec qui on entretient des rapports.

C'est dans l'interaction et la communication sociales que s'actualise l'identité de chacun des groupes. Cette dernière est façonnée par la reconnaissance d'Autrui et par l'intermédiaire de la communication, puisque celle-ci permet de savoir ce que l'Autre pense de Soi. La perception que l'on a des Autres permet au Nous de se définir et de justifier des comportements et des attitudes, ainsi que d'instaurer différents types de rapports sociaux. Ainsi entre Eux et Nous, par exemple dans un contexte de colonisation, se créent plusieurs liens de dépendance que le Nous coupe en rejetant ces Autres, quelquefois très brutalement.

La visibilité de l'Autre révèle sa propre particularité et nous amène à nous confronter à nous-mêmes. Si l'Autre se retrouve à proximité de nous, par exemple en partageant le même territoire comme c'est le cas avec les nouveaux arrivants, cet Autre, par ses différences, nous remet en question tant dans la définition qu'on se fait de nous-mêmes que dans nos comportements. C'est pourquoi la rencontre avec l'Autre suscite toute une série de comportements, de réactions et de sentiments.

9.2 Hétérophobie

Face aux différences, les êtres humains affichent une variété de comportements allant de la peur à l'intérêt que les Autres suscitent. Albert Memmi parle d'**hétérophobie** pour désigner « un mécanisme [...] de refus terrifié et agressif de l'Autre quel qu'il soit » (cité dans Vincent, 1986 : 8). De son côté Langaney définit et explique ce comportement, qu'il appelle **autruisme,** comme étant une réaction

> ... dite naturelle de peur devant celui qui est identifié comme différent [...] Il [Langaney] affirme que l'homme est un « animal visuel » (« sinon voyeur »!), ce qui explique qu'il réagisse fortement à l'aspect physique de ses congénères. Il s'agit ici, non seulement du corps mais aussi des vêtements, et en outre du comportement, des gestes, des attitudes. (Vincent, 1986 : 8)

Cette agressivité peut se manifester verbalement ou physiquement. Dans de nombreuses sociétés, l'agressivité se traduit verbalement et est ainsi tolérée. Par contre, l'agressivité physique est le plus souvent prohibée ou canalisée, dans le sport par exemple, voire réglementée.

Précisons que ce n'est pas tant la différence en soi qui suscite une réaction d'effroi ou d'attirance, mais plutôt la perception qu'on en a et l'interprétation qu'on en fait. De plus,

la différence physique, sociale, sexuelle ou culturelle peut être réelle ou imaginaire. Par exemple, certains individus croient que les Juifs possèdent des caractéristiques physiques particulières. Au début du vingtième siècle, on les a d'ailleurs catégorisés au sein d'une race particulière, alors qu'être juif est plutôt une question d'appartenance religieuse et de mode de vie qui relève de la culture plutôt que de la biologie.

9.3 Ethnocentrisme

Chaque culture inculque à ses membres une façon de voir le monde et d'appréhender la réalité, elle leur fournit une grille de lecture pour décoder le réel. Face aux multiples différences en présence, le Nous, c'est-à-dire le groupe concerné, effectue une activité de catégorisation et hiérarchise ces différences en fonction de lui-même. Il devient le centre, et les Autres sont à sa marge. Ainsi la différence culturelle est réinterprétée en fonction de son cadre de référence, c'est-à-dire de ce qui lui est familier. On classe les Autres par rapport au Nous et on les juge par rapport à ses propres valeurs.

Chaque groupe humain croit que ses valeurs et ses comportements culturels sont les meilleurs et les plus civilisés, et qu'ils sont plus évolués que ceux des autres. Par conséquent, on a tendance à traiter les autres formes et différences culturelles comme barbares, conservatrices ou arriérées. On ira jusqu'à dire que certains groupes humains n'ont pas de culture ou ont des cultures inférieures. Ainsi on perçoit les Autres à travers des lunettes culturelles et on les juge en fonction de sa propre conception du monde, de sa moralité et de son contexte social.

On appelle **ethnocentrisme** ce phénomène de classification et de hiérarchisation des différences culturelles. On se place en position de supérieur et on regarde les Autres avec une certaine condescendance, voire du mépris. Dans le roman *Les Boucs*, un prêtre français, missionnaire en Algérie, laisse sous-entendre que sans la connaissance du latin, sans le savoir européen, Yalann demeurera un enfant ou un « sous-homme » : « Considère, mon enfant, dit-il. Si tu étais en France, tu apprendrais déjà le latin et le grec et dans dix ans tu serais un homme. » (Chraïbi, 1955 : 181)

L'ethnocentrisme est un phénomène que plusieurs chercheurs considèrent comme universel et dont l'origine coïncide avec les débuts de l'humanité. Bien qu'il contribue à maintenir l'identité culturelle d'un groupe en le rassurant sur ses valeurs, ce phénomène donne lieu à des attitudes allant du rejet de l'Autre, de ses valeurs et pratiques culturelles, à une violence extrême, et même parfois jusqu'à son extermination physique ou culturelle.

L'ethnocide, c'est-à-dire la destruction, souvent par des voies légales ou par la force physique, de pratiques culturelles différentes des nôtres, en est une manifestation ultime.

Au cours de l'histoire, la colonisation a donné lieu à plusieurs manifestations d'ethnocentrisme, notamment celle d'interdire les pratiques religieuses chez les populations colonisées. Par ailleurs, dans le cadre de l'immigration, la rencontre avec les immigrants suscite aussi de part et d'autre des remarques ou des discours teintés d'ethnocentrisme.

9.4 Xénophilie et xénophobie

Dans un contexte de colonisation, ou dans des cas où un individu ressent de la frustration ou de l'insatisfaction par rapport à sa culture, on retrouve des manifestations qui vont à l'encontre de l'ethnocentrisme, c'est-à-dire un discours et des attitudes qui consistent à privilégier uniquement la culture de l'Autre au détriment de la sienne. Dans un tel cas cet Autre est souvent idéalisé et représente le paradis perdu. Par exemple, dans *Le Souffle de l'harmattan*, le monde africain d'Habéké inspire et meuble celui d'Hugues, dont l'univers occidental et moderne est qualifié d'égoïste et d'hypocrite :

> ... parce que la vie moderne, c'est l'ère adulte avec ses mensonges, ses trahisons, ses carnavals d'aveugles ... Le lundi matin, je me suis rendu au salon mortuaire parmi les cravates de l'hypocrisie et les jambes épilées de la beauté truquée. (Trudel, 1986 : 100-101)

Dans ce roman, Habéké est présenté comme intelligent, courageux, fort, inventeur, sage et surtout croyant, par opposition aux athées du monde occidental :

> Habéké Axoum c'était le plus intelligent de tous parce qu'avec ça il avait la naïveté et tout chez lui pouvait se faire. (Trudel, 1986 : 9)

> Il parlait le français mieux que nous et son nom était tordant. [...] Tout de suite je l'ai trouvé extraordinaire [...] Il avait le courage cet Habéké. C'était un vrai exemple. (Trudel, 1986 : 21-23)

> Habéké il a l'intelligence, le courage et les croyances qu'il m'enseigne avec le temps. (Trudel, 1986 : 95)

On appelle **xénophilie** l'attrait et l'intérêt qu'on peut avoir pour l'Autre, qu'on considère comme exotique et, donc, lointain, tel que le manifeste Hans dans *L'Ami retrouvé* :

> Je regardais fixement cet étrange garçon, qui avait exactement mon âge, comme s'il était venu d'un autre monde. (Uhlman, 1978 : 19)

> Et là, à quelque cinquante centimètres de moi, était assis [...] sous mes yeux observateurs et fascinés. Le moindre de ses mouvements m'intéressait [...] Tout en lui éveillait ma curiosité ... (Uhlman, 1978 : 21)

L'Autre peut être sincèrement admiré pour la richesse de sa culture, certains de ses traits peuvent être enviés et il peut fasciner, il est néanmoins considéré comme primitif, sauvage et donc inférieur. Et dans certains cas lorsque cet Autre idéalisé se rapproche de soi, il devient ainsi menaçant. On le percevra alors - lui ou d'autres étrangers - avec inquiétude. C'est ce qu'on appelle **xénophobie** :

> ... ce sentiment d'inquiétante étrangeté, de mouvement personnel intérieur, qui ne se traduit pas nécessairement par un comportement violent, mais souvent plutôt par une opinion, un préjugé ou une conduite d'évitement ... (Flem, 1985 : 187)

Cette peur de l'étranger chez soi va de pair avec celle d'être mis de côté, et pire celle de disparaître, sur le plan économique, social, politique, culturel ou territorial. Ainsi, **l'hétérophobie** de départ, peur « spontanée » du différent, devient la peur d'être déclassé par celui-ci. On croit que l'Autre est un envahisseur parce qu'il pourrait prendre non pas une place ni *sa* place mais la nôtre. Dans les moments de crise d'identité et d'insécurité collective, les étrangers deviennent facilement des boucs émissaires. On dira d'eux qu'ils sont des voleurs de job, qu'ils envahissent « nos » quartiers, « nos » écoles, qu'ils profitent de « nos » femmes et de « notre » générosité. Les comportements et opinions du groupe majoritaire envers eux deviennent contradictoires et peu nuancés, comme en témoigne Emily dans *Obasan* :

> Une lettre dans les journaux raconte qu'afin de préserver le « mode de vie britannique », on devrait se débarrasser de nous tous. Nous constituons un peuple d'ordre inférieur. D'abord, on nous rejette en tant que peuple inassimilable et ensuite, on craint que nous ne nous assimilions. Un journaliste pointe du doigt ceux parmi nous qui vivent dans la pauvreté en disant : « Aucun sujet britannique ne vivrait dans de telles conditions. » Puis, lorsque nous améliorons notre sort, un autre dit : « Il se pourrait qu'ils tentent de s'introduire dans nos meilleurs quartiers. » Si nous sommes instruits, on se plaint du fait que nous cesserons d'être des « serviteurs idéals ». (Kogawa, 1989 : 133-134)

9.5 Mixophobie/mixophilie

La mixophobie et la mixophilie sont aussi des phénomènes abordés à un moment ou l'autre des récits romanesques. Car bien souvent lorsqu'il est question de relations interculturelles, celles du métissage et du non-métissage sont abordées soit d'une manière superficielle ou, au contraire, dans des discussions approfondies.

Le métissage - tant la hantise qu'il provoque que sa promotion - est un sujet discuté dans *À la poursuite des Slans*. Entre les Slans et les Humains, les croisements ne peuvent avoir lieu que dans le but de satisfaire les plaisirs sexuels des humains ou pour assimiler totalement les Slans, en empêchant ainsi leur reproduction.

Selon Taguieff (1987), la mixophobie peut se définir comme étant la hantise du métissage. Elle est basée sur un préjugé à fondement biologique qui dit que le mélange des groupes - entendons « mélange des sangs » ou « mélange des races » - conduit à la dégénérescence d'une population. Quant à l'idée d'une coexistence pacifique entre différents groupes culturels, elle passerait par l'interdiction du métissage. C'est ainsi que dans *La Rivière sans repos*, on attribue au non-métissage des vertus de paix, comme en témoigne le grand-père d'Elsa : « Autrefois [...] Blancs et Esquimaux vivaient en bonne entente, sans mêler leur sang. » (Roy, 1979 : 206) Et, lorsque la démographie blanche augmentera dans le Grand Nord, avec l'arrivée, notamment, de l'armée américaine, la position mixophobique des uns et des autres sera encadrée par une loi interdisant aux G.I. d'avoir des relations sexuelles avec les Inuit.

Taguieff (1987) définit la **mixophilie** comme étant une position qui encourage le métissage, ou du moins certains types de métissage. C'est ainsi qu'il existe des « mixophiles inconditionnels » qui croient que le métissage entre tous les groupes, même les plus dissemblables, ne peut être que bénéfique, alors que les mixophiles modérés croient que le métissage donne d'heureux résultats s'il est pratiqué dans certaines conditions et entre certains groupes « compatibles ».

9.6 Racisme

Le racisme est un phénomène exploré dans plusieurs romans étudiés. Il est particulièrement bien détaillé dans *Les Boucs* et dans *Obasan*.

Selon les mots de l'anthropologue Sylvie Vincent, le racisme est :

> ... un phénomène discriminatoire qui s'appuie sur l'invention d'une hiérarchie et l'exercice d'un pouvoir, le tout justifié par un mythe quel qu'il soit. (Vincent, 1986 : 14)

En d'autres termes, Albert Memmi définit le racisme comme étant :

> ... la valorisation généralisée et définitive des différences biologiques réelles ou imaginaires au profit de l'accusateur et au détriment de la victime afin de justifier une agression. (Memmi, 1982 : 98-99)

Ces deux définitions comportent trois éléments imbriqués les uns dans les autres, qui fondent le racisme : premièrement, la présence d'un mythe, deuxièmement la hiérarchisation des groupes et troisièmement le pouvoir que s'arrogent certains individus au détriment des autres.

Le mythe se traduit par la croyance à l'existence de catégories - la race[1] par exemple - à partir desquelles on peut classer les êtres humains. Cette croyance devient un préjugé, c'est-à-dire un jugement basé sur une fausse réalité, puisque l'on hiérarchise ces catégories selon une échelle de valeur qui définit certaines races comme étant supérieures et d'autres inférieures. Dans le cas du préjugé de race, non seulement croit-on que l'espèce humaine peut être divisée en groupes biologiquement indépendants - telles les races rouge, jaune, blanche et noire - mais en outre on accorde à ces différences biologiques des vertus ou des comportements qui sont d'origine culturelle ou sociale. C'est ainsi qu'on discrimine les individus selon leurs différences biologiques et la signification qu'on leur attribue. Finalement, c'est en prétextant une certaine supériorité que des individus ou des groupes s'arrogent le pouvoir de dominer, de s'attribuer des privilèges et des droits au détriment des Autres que l'on considère inférieurs.

Au sein d'une société, le racisme peut être latent et se manifester ici et là par des pratiques individuelles, comme il peut devenir explosif, et ce principalement lorsqu'il est organisé, structuré et endossé par l'État. C. Rojzman (1991) suggère que le racisme prend racine quand les membres d'un groupe dominant se sentent dévalorisés, victimes ou paranoïaques, que le climat social ou économique est incertain et insécurisant, et qu'un personnage ayant beaucoup de charisme se manifeste et suggère des actions basées sur une idéologie discriminante.

Le rationnel et l'irrationnel du racisme

Le racisme comporte deux facettes, soit un aspect rationnel et un aspect irrationnel. Ce dernier fait appel à l'affectivité individuelle, qui peut s'exprimer envers l'Autre, considéré comme inférieur, par des sentiments de haine et de mépris conduisant à adopter un langage agressif ou hostile et des comportements plus ou moins violents.

On fait appel au rationnel lorsque les actions racistes sont justifiées par une doctrine ou une idéologie. Ainsi on rend cohérent un discours qui n'a pourtant pas de fondement scientifique.

---

[1] Il existe toute une panoplie de classifications raciales, développées principalement au sein d'une science née au XIX^{e} siècle, la raciologie.

Du racisme aux racismes

Le racisme est un phénomène multiforme dans le temps et dans l'espace. Il s'exprime différemment selon les contextes, c'est-à-dire les époques et les lieux où il apparaît. Les groupes victimes diffèrent, mais les principes organisateurs du racisme sont les mêmes : l'existence d'un préjugé qui sert à justifier une discrimination et une exploitation.

Le racisme se ramifie sur plusieurs plans : on le retrouve sur la scène quotidienne ou sociale, légale, politique ou encore scientifique. Il peut habiter l'une d'entre elles, comme il peut les miner toutes en même temps.

Le racisme scientifique

Le racisme scientifique s'appuie sur une argumentation dite rationnelle et académique. Au cours des deux derniers siècles, il a donné lieu à de nombreuses théories raciales, dans le domaine de la psychologie, de même que dans ceux de la biologie, de la sociologie et de l'anthropologie. Au début du vingtième siècle, les théories raciales ont, entre autres, alimenté les premiers discours d'Hitler et justifié la supériorité de la race aryenne - et sa soi-disant pureté - sur la race, « imaginée », des Juifs.

On retrouve le racisme à l'œuvre dans le roman de science-fiction *À la poursuite des Slans*, qui témoigne du rejet des humains envers les Slans, alors que dans *L'Ami retrouvé*, on retrouve les premiers balbutiements du racisme scientifique naziste d'après la Première Guerre mondiale.

Le racisme colonial et post-colonial

Bien que la définition du racisme colonial et post-colonial demeure floue, on peut toutefois relever une caractéristique importante, à savoir que les colonisateurs se considéraient à la fois supérieurs biologiquement et aussi culturellement. Ce qui leur donnait le droit - certains diront le devoir - de civiliser ceux que l'on avait étiquetés comme inférieurs. Non seulement, les colonisateurs imposaient-ils leur civilisation, mais ils s'appropriaient des ressources naturelles appartenant aux populations colonisées. Ici l'idéologie raciste est amalgamée aux pratiques colonisatrices.

La Rivière sans repos, tout comme *Là où dansent les morts*, se déroule dans le contexte d'un racisme post-colonial mettant en présence les Canadiens et les Américains face aux autochtones (Inuit et Amérindiens). Il en est de même dans *Les Boucs* et *La vie devant soi*, qui dénoncent les avatars de la colonisation française.

Le racisme institutionnel

Le racisme institutionnel est celui que manifestent des groupes sociaux, tels les syndicats, le système scolaire, le corps policier, les bureaux de l'Emploi et de l'Immigration, etc. :

> [les groupes sociaux] offrent leurs services de façon discriminatoire et ainsi suscitent ou perpétuent, chez un groupe donné, la pauvreté, l'ignorance, la maladie, le chômage, ou propagent une image appauvrie, négative ou fausse de ce groupe. Le pouvoir est exercé ici en vue d'une dévalorisation sociale et économique. (Vincent, 1986 : 13)

Ici, c'est l'institution et son système de pratiques qui peuvent être qualifiés de « racistes », mais pas nécessairement la société globale, bien que celle-ci soit en partie responsable. Une institution peut adopter des pratiques discriminantes sans que l'idéologie fasse pour autant l'unanimité, et alors les individus ne peuvent pas pour autant être tous étiquetés de racistes. Mais s'ils n'entreprennent aucune action personnelle ou collective pour changer un tel état de choses, il en résultera une situation de discrimination raciale appuyée par l'opinion publique, cette situation pourra éventuellement passer du plan pratique au plan légal et, plus tard, dans un contexte social instable, s'envenimer au point de devenir du racisme politique ou d'État.

On peut trouver dans *Black boy* un très bon exemple de racisme institutionnel, celui dont sont victimes les Noirs américains du sud des États-Unis durant la période post-esclavagiste.

Le racisme légal

Le racisme légal est celui qu'on retrouve dans les lois à contenu discriminatoire ou celles qui ne sont pas appliquées de même façon pour tous. On en retrouve plusieurs manifestations dans *Obasan*.

Les racismes quotidien et social

Les racismes quotidien et social se caractérisent par le fait qu'ils sont l'apanage d'individus se regroupant en mouvements sociaux comme ceux du Ku-Klux-Klan ou des *skin head* racistes. Ils donnent lieu à des pratiques individuelles, comme lorsqu'un propriétaire refuse de louer un logement, ou à des pratiques plus collectives comme des rassemblements de groupes néo-nazis.

Le racisme quotidien est insidieux car il se manifeste plus souvent dans des gestes anodins que par une argumentation rationnelle ou scientifique.

Le racisme d'État

Le racisme d'État ou politique est celui où la discrimination raciale s'inscrit dans la constitution même d'un pays et où tous les règlements et lois gouvernementales traduisent cette idéologie. C'est le cas de l'ancienne Allemagne nazie, de l'État d'Israël et de l'Afrique du Sud sous le système de l'apartheid.

Le néo-racisme

Le néo-racisme se distingue des formes de racisme - tels le nazisme ou l'apartheid, ou encore le racisme scientifique - par le fait qu'il s'inscrit dans un contexte urbain particulier, celui de la modernité urbaine. Plusieurs éléments le caractérisent. D'abord, les grandes villes occidentales, comme Montréal, Paris ou Vancouver, sont devenues à la fin du vingtième siècle à la fois très populeuses et très cosmopolites; ensuite, l'écart entre les riches et les pauvres s'agrandit, par conséquent il y a plus de compétition économique, plus d'intolérance à la différence et plus de boucs émissaires. Par ailleurs, les identités communautaires (religieuses, ethniques, nationales, linguistiques) sont de plus en plus revendiquées et les nationalismes s'affichent un peu partout à travers le monde (Loslier, 1992). De plus, ce qu'on remarque à propos du néo-racisme, c'est qu'il emprunte plusieurs éléments à des formes passées de racisme tels certaines argumentations scientifiques ou des préjugés raciaux.

Le Thé au harem d'Archi Ahmed ainsi que de nombreux autres ouvrages romanesques parus récemment[2] s'inscrivent dans un contexte néo-raciste. Quant au roman *Les Boucs* qui se déroule dans le Paris des années 50, on écrira que « trente-cinq ans après sa parution, le roman de Driss Chraïbi reste d'une poignante actualité ».

Les conséquences du racisme

Sur le plan politique, le racisme peut mener à la disparition d'un groupe de citoyens, soit par leur expulsion du pays, soit par leur extermination. Tel est le cas, dans *L'Ami retrouvé*, des Allemands juifs qui furent pourchassés et rejetés par leurs concitoyens non juifs.

Sur le plan social, le racisme engendre des relations inégales entre les groupes et instaure un système qui favorise les uns au détriment des autres. *Black boy*, par exemple, décrit les différentes formes d'exploitation sociale, économique et psychologique des Noirs par les

[2] Notamment, *Au Front* d'Anne Tristan et *Du Feu pour le grand dragon* de KY.

Blancs. Non seulement, les inégalités raciales y sont-elles instaurées en système qui délimite socialement les groupes, mais elles assignent aux membres de chaque groupe des rôles et des comportements particuliers. Ainsi, Richard raconte comment Noirs et Blancs sont emprisonnés dans des rôles déterminés racialement et maintenus par le pouvoir en place :

> Cependant, autour de moi, tous les Nègres volaient. [...] les garçons de l'hôtel chapardaient chaque fois qu'ils en avaient l'occasion. [...] Je savais que les jeunes Négresses employées dans des familles blanches volaient journellement de la nourriture pour augmenter leurs maigres gages. Et je savais que la nature même des relations entre Noirs et Blancs engendrait ce vol continu.
>
> Les Nègres de mon entourage n'avaient jamais eu l'idée de s'organiser, de quelque façon que ce fût, pour demander des gages plus élevés à leurs employeurs blancs. Cette seule idée les eût terrifiés et ils savaient que les Blancs auraient réagi avec promptitude et brutalité. Aussi faisaient-ils semblant de se conformer aux lois des Blancs avec des sourires et des courbettes, tout en laissant leurs doigts s'égarer sur ce qui se trouvait à leur portée. Et les Blancs paraissaient apprécier cette façon de faire. (Wright, 1947 : 340-341)

Sur le plan psychologique, l'aliénation - qui rend un individu étranger à lui-même - est une conséquence extrême d'un système qui exclut et exploite l'Autre. Dans *Les Boucs*, Yalann explique cette conséquence en décrivant les immigrés nord-africains :

> ... la vie les avait rendus prisonniers de leur hargne et égaux en misère. Jadis ils avaient eu un nom, un récépissé de demande de carte d'identité, une carte de chômage - une personnalité, une contingence, un semblant d'espoir. Maintenant c'étaient les Boucs. Pas une prison, pas un asile, pas une Croix Rouge n'en voulaient. Eux, honnêtement, faisaient tous les jours leur possible : des vols, des bagarres au couteau, des dépressions nerveuses - qui les eussent (ils continuaient de le croire) logés et nourris. (Chraïbi, 1955 : 26-27)

Dans *Black boy*, le narrateur raconte comment les Noirs en arrivent aussi à participer au système raciste : « Il [le directeur de l'école] me tentait, m'appâtait; c'était la technique grâce à laquelle on amenait de jeunes esprits noirs à approuver et à défendre les conditions de vie dans le Sud. » (Wright, 1947 : 300)

Conclusion

Dans la réalité comme dans les romans étudiés, on constate que les rapports d'altérité sont non seulement omniprésents mais qu'ils s'expriment différemment selon les contextes. On les retrouve entre personnes de différents groupes d'âge, entre membres de diverses classes sociales ou de villes voisines, et dans le cas qui nous intéresse entre membres de plusieurs groupes culturels.

Face aux différences de perceptions, de comportements et de valeurs, chaque groupe et chacun de ses membres affichent une série de réactions, soit de nature psychologique telle la peur ou l'attirance, soit de nature sociale tel l'ethnocentrisme ou le racisme, menant à des décisions et à des pratiques personnelles ou collectives particulières.

Néanmoins, quel que soit le phénomène d'altérité traité dans les romans, à savoir l'hétérophobie, l'ethnocentrisme ou le racisme, on le retrouve tour à tour dans le langage verbal et non verbal, dans l'action, dans les rapports affectifs, sociaux et cognitifs.

L'intérêt des romans analysés est de rendre compte des rapports d'altérité sous toutes ses formes et dans de menus détails allant du simple regard à la pratique institutionnelle. Et si la lecture des romans est si pertinente dans la compréhension des relations interculturelles, c'est parce que la littérature romanesque présente d'une manière systémique ou globale ces différents aspects, notamment l'affectif, le cognitif et le social.

10

Les rapports affectifs, cognitifs et sociaux

Outre les différentes formes - variant entre l'hétérophobie et le racisme - que revêt l'altérité, celle-ci s'inscrit à l'intérieur de rapports qui s'expriment principalement sur trois plans : le plan affectif, le plan cognitif et le plan social. Ainsi, c'est sous l'angle du sentiment, de la connaissance et de la socialisation que les personnages des romans, tout comme dans la réalité d'ailleurs, vivent leurs rapports avec les Autres.

10.1 Rapports affectifs : sentiments du Nous envers les Autres

Comme nous l'avons déjà mentionné, le roman laisse une place importante à la dimension affective des relations interculturelles, et ce d'autant plus que cette forme romanesque constitue un lieu privilégié pour rendre compte de toute une gamme de sentiments liés aux rapports d'altérité et laissés pour compte dans la littérature scientifique.

Toute perception de l'Autre ou toute action à son égard comporte une charge émotive qu'il ne faut pas négliger dans le regard que l'on jette sur les relations interculturelles. Comme le souligne *Black boy*, la dimension affective « résonne » dans tous les autres aspects des rapports d'altérité:

> La guerre elle-même m'avait apparu irréelle, mais tout ce qui concernait les luttes raciales, chaque allusion, chaque chuchotement, parole, inflexion de voix, nouvelle, racontar ou rumeur trouvait en moi une résonnance affective. Rien ne mettait autant au défi toutes les forces de mon être que cette pression de haine et de menace qui émanait des Blancs invisibles. (Wright, 1947 : 127)

Les romans analysés possèdent un aspect intimiste et, par le biais de la voie artistique, en particulier l'écriture, laissent aux personnages le soin d'exprimer leurs sentiments et leurs contradictions.

Quelles que soient la qualité et la durée de la rencontre interculturelle, celle-ci donne lieu à une gamme de sentiments qui peuvent être exprimés d'une manière momentanée, ou au contraire s'ancrer profondément chez un individu. Certains sentiments peuvent survenir à la suite d'une incompréhension passagère entre individus de groupes culturels différents. Le roman *Là où dansent les morts* illustre abondamment les sentiments passagers provoqués par la relation interculturelle, et en général, dans les récits étudiés, les personnages-charnières éprouvent une variété de sentiments variant entre les pôles négatif

et positif, de la colère à l'hostilité, de la sollicitude à l'amitié, mais à la différence des personnages verrous ou institutionnels, leurs sentiments négatifs sont passagers et peu violents, sans rancune, rancœur ou haine.

Ainsi, toute situation interculturelle, parce qu'elle nous plonge dans l'inconnu, dans l'incompréhension, etc., génère des sentiments qui sont en fait des réactions « normales ou humaines ». Mais en outre la rencontre des différences peut provoquer des sentiments agressifs conduisant à des actions tout aussi violentes, telles des attaques physiques ou de la discrimination, voire l'extermination de l'Autre.

Peur / assurance

La peur semble le sentiment moteur de plusieurs comportements tant chez les membres du groupe majoritaire que chez les individus des groupes marginalisés. Pour les uns la peur constitue un sentiment de défense, alors que pour les autres, elle est offensive. Selon le psychothérapeute C. Rojzman (1991) ceci s'explique par le fait que toute forme d'altérité provoque trois types de peur :

La peur de l'inconnu, reliée au phénomène de l'hétérophobie. C'est celle qu'éprouve Leaphorn, un policier navajo, dans *Là où dansent les morts* : une peur incontrôlée face aux représentations des dieux zunis et des kachinas.

La peur d'être jugé et rejeté. C'est celle de Madjid dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed.* Enfant de ghetto, il « n'ose pas regarder » du côté des H.L.M. avoisinantes, de peur d'être vu par un camarade de classe qui, bien au chaud, peut le juger et le traiter avec mépris. (Charef, 1983 : 119) De même, dans *L'Ami retrouvé*, Hans a peur d'être blessé et rejeté par Conrad : « Qu'avait-il, lui, Conrad von Hohenfels, de commun avec moi, Hans Schwarz, dépourvu d'assurance et de grâce mondaine ? » (Uhlman, 1978 : 22)

La peur d'être agressé et anéanti. Elle est exprimée par Richard dans *Black boy* : « Une terreur permanente des Blancs finit par venir habiter mes sentiments et mon imagination. » (Wright, 1947 : 126)

Outre la peur de la différence, du rejet et de l'agression, on retrouve la peur liée à une éventuelle perte de privilèges sociaux ou économiques, peur du pouvoir de l'Autre, peur associée à l'impuissance devant une situation d'injustice.

Dans *La Vie devant soi*, Momo « n'a pas une tête de chez lui » et n'a pas de lien de complicité avec la société française. Il croit qu'il pourrait être « repéré » facilement par la police française. Il est souvent craintif. Pour combattre cette peur qu'il ne comprend pas, il rêve de devenir flic, symbole à la fois d'autorité et d'intégration à la société française : « Il y a des moments où je rêve d'être un flic et ne plus avoir peur de rien et de personne. » (Gary, 1975 : 34)

Toutefois, cette même police, qui l'a jadis dénoncée aux nazis, effraie Mme Rosa :

> ... Mme Rosa en avait plusieurs [certificats de naissance] à la maison et elle pouvait même prouver qu'elle n'a jamais été juive depuis plusieurs générations, si la police faisait des perquisitions pour la trouver. Elle s'était protégée de tous les côtés depuis qu'elle avait été saisie à l'improviste par la police française qui fournissait les Allemands et placée dans un Vélodrome pour Juifs. Après on l'a transportée dans un foyer juif en Allemagne où on les brûlait. Elle avait tout le temps peur, mais pas comme tout le monde, elle avait encore plus peur que ça. (Gary, 1975 : 35)

De leur côté, Pat et Madjid s'unissent pour :

> ... cogner sur les autres, les commander avant le prof. C'est une forme de faiblesse. Ils en étaient conscients. Deux faiblesses qui s'unissent n'égalent pas une force, mais c'est la peur en moins. À deux on n'est plus fort, on a moins les jetons. (Charef, 1983 : 51-52)

L'inconnu, souvent l'Autre, suscite de la peur parce qu'il représente une menace imaginaire ou réelle pour soi. Dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, « la crainte domine la cité et ses habitants » (Charef, 1983 : 23). C'est une peur qui vient à la fois de l'appréhension de l'Autre, qu'il soit jeune ou vieux, femme ou homme, Français ou Arabe, et du désespoir inhérent à la Cité et à ses difficiles conditions de vie ou son avenir sans horizons.

À l'opposé l'assurance qu'on affiche devant l'Autre est le lot des personnages qui sont en pleine possession de leurs moyens et qui savent qu'ils ont une place reconnue dans la société. L'assurance des Blancs américains dans *Black boy*, de Conrad dans *L'Ami retrouvé*, du voisin canadien de Nomi dans *Obasan*, de Nadine dans *La Vie devant soi*, va à l'encontre de la peur qu'éprouvent les Noirs américains, Hans, Nomi, Momo et Mme Rosa.

Hostilité / bienveillance

À l'analyse des romans, on remarque que la peur prend bien souvent l'apparence de l'hostilité. Lorsqu'on jette un regard sur les rapports d'altérité, et en particulier sur ceux touchant les individus issus de cultures différentes, on perçoit aisément l'importance du sentiment d'hostilité. Dans *Black boy*, l'hostilité fait partie d'un complexe de sentiments décrits comme étant « raciaux » et qui opposent les Blancs aux Noirs. Comme le fait remarquer le narrateur : « La pierre de touche de notre fraternité était l'hostilité ressentie à l'égard des Blancs et le degré de valeur assigné à la race. » (Wright, 1947 : 135)

Dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, l'hostilité se manifeste entre les gens de groupes d'appartenance différente. Ainsi les gens de la ville (Paris) sont hostiles à ceux de la cité (banlieue) qui, à leur tour, le sont entre eux : les hommes avec les femmes, les vieux avec les jeunes. Et en particulier, les hommes français avec les jeunes de diverses origines ethniques qui se lancent mutuellement des « regards méprisants ». Et ces situations sont potentiellement explosives : « Comme dit Pat, un jour ce sera la guerre entre les parents et les jeunes de la cité, une guerre à mort. Le cauchemar. » (Charef, 1983 : 26)

Pour certains individus, il est rassurant de trouver un plus démuni que soi sur qui faire déferler le désespoir éprouvé. Pour d'autres, en particulier les personnages-charnières tels que les jeunes et les femmes de la cité, la complicité et la bienveillance des uns envers les autres deviennent des stratégies de survie entre des murs de béton, tel qu'évoqué dans le commentaire de l'éditeur : « La tendresse, l'amitié, quelques rires : ce sont les seules lueurs dans une existence vouée à l'échec. » (Charef, 1983) Malika s'occupera de Josette, d'Élise Levesque et des enfants, Madjid prendra soin de Farid et de bien d'autres, par exemple de Solange à qui il offrira sa part d'argent gagné à jouer au maquereau : « Ben, quoi! On va pas la laisser crever, quand même, non? » (Charef, 1983 : 81)

Dans *Là où dansent les morts*, l'hostilité entre personnages appartenant à des groupes ethniques différents traduit l'antipathie des uns vis-à-vis des autres, tel que le rapporte un jeune Navajo :

> Pas d'amis à l'école, dit Cecil. Ce sont des Zunis. Il jeta un coup d'œil à Leaphorn pour voir s'il comprenait.
> - Ils n'aiment pas les Navajos, précisa-t-il. Ils n'arrêtent pas de raconter des histoires sur nous. Des histoires qui nous font passer pour des idiots. (Hillerman, 1986 : 35)

Bien sûr que Leaphorn comprend car il éprouve lui aussi ce sentiment qu'il qualifie d'illogique et qu'il ressent d'une manière passagère :

> Est-ce qu'une mouche zuni daignerait avancer sur une peau navajo? Leaphorn regretta immédiatement cette pensée. Elle le ramenait à l'hostilité illogique contre laquelle il avait lutté toute la matinée ... (Hillerman, 1986 : 16)

Haine / amour

La haine est généralement présente chez les personnages racistes. Elle est associée à des comportements violents, par exemple des attaques physiques : coups et meurtres. Mais elle peut aussi être présente chez des personnages infériorisés qui, subissant le racisme, ont peu de moyens pour l'exprimer, comme le déclare un jeune Noir dans *Black boy* : « Je hais les Blancs, je les hais de toutes mes forces. Mais je ne peux pas le montrer, sans ça ils me tueraient. » (Wright, 1947 : 317)

Aucune passion amoureuse n'est décrite dans les romans examinés. L'amour y est vécu sous forme de tendresse et d'attachement entre les personnages qui développent une complicité, tels Madjid et Pat, ou sous forme d'entraide, comme pour Josette et la mère de Madjid, ou encore d'amitié comme entre Hugues et Habéké.

Désespoir / espoir

Dans la Cité du roman *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, le désespoir se manifeste de plusieurs façons. Pour les uns c'est la drogue, pour certains le suicide, et pour d'autres c'est le vol, les filles qu'on saute, l'école qu'on abandonne. Un désespoir, bien qu'entremêlé d'espoir, qui conduit à l'autodestruction et à la violence :

> Faut surtout pas chialer, parce que la faiblesse est alors reconnue, citée, criée, répandue. [...]. Emmagasiner encore et toujours en attendant, avec l'espoir peut-être de se réconcilier avec soi-même et avec la vie.[...] Contre l'autodestruction, le silence, c'est la violence qui prend le dessus et on devient irrécupérable. On ne se remet pas du béton. [...] Ça chante pas le béton, ça hurle au désespoir comme les loups dans la forêt, les pattes dans la neige, et qui n'ont même plus la force de creuser un trou pour y mourir. (Charef, 1983 : 62-63)

Arrogance, mépris / admiration, respect

Le mépris est un sentiment omniprésent et fortement dénoncé dans les romans qui traitent des relations interculturelles à caractère xénophobe ou raciste. On méprise ceux que l'on considère comme inférieurs culturellement ou socialement ou, dans des cas plus rares, ceux qui sont dominants et qui ne reconnaissent pas l'Autre.

Dans *Là où dansent les morts*, les policiers fédéraux méprisent leurs homologues régionaux. Mais une fois les fédéraux partis, Blancs et autochtones se mettent à blaguer, à se moquer, et l'on sent la solidarité régionale face à l'insulte fédérale. Dans ce même roman, la plupart des Blancs, Hasley, Cheveux noués, Reynolds et les autres, à un moment ou l'autre de leurs relations, semblent vouloir défier le policier navajo, Leaphorn.

Le mépris sert à maintenir une barrière, une distance entre le Nous et les Autres. C'est le sentiment moteur des actions pour discréditer autrui, pour le violenter, pour le rejeter, pour l'exclure, pour le mettre à l'écart, comme en témoigne Emily dans *Obasan* :

> Nous sommes les méprisés à qui on a arraché la voix, à qui on a pris l'auto, la radio, l'appareil photo et tout moyen de communication, nous sommes un wagon complet d'yeux recouverts de boue et de crachat. (Kogawa, 1989 : 168)

À l'inverse, le respect envers l'Autre est présenté comme une condition nécessaire au développement des relations harmonieuses. C'est une valeur peu répandue mais que l'on retrouve, notamment, chez Mme Rosa et chez d'autres personnages de *La Vie devant soi*.

Dans *Là où dansent les morts*, le policier navajo admire l'ingéniosité technique des Zunis ainsi que l'harmonie que leur procure la religion. De plus il respecte leur besoin de discrétion.

Sentiment d'impuissance / sentiment de puissance

Là où s'exerce un rapport de force, les opprimés éprouvent un sentiment d'impuissance vis-à-vis de leur situation sociale, économique et politique. Ainsi *Black boy* :

> ... j'en étais arrivé au sentiment qu'il existait des hommes contre lesquels j'étais impuissant, des hommes qui pouvaient violer ma vie selon leur bon plaisir. [...] je me sentais complètement désarmé devant cette menace qui pouvait s'abattre sur moi à n'importe quel moment, et parce qu'il n'existait pas à ma connaissance aucun moyen d'action capable de me sauver si j'avais dû affronter une foule de lyncheurs blancs. (Wright, 1947 : 128)

Dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, le sentiment d'impuissance devant des situations sans issue est maintes fois exprimé et conduit certains personnages au suicide :

> C'est Naima, la frangine de Farid, dit Madjid. Tu sais, celle qui sortait plus parce qu'elle était enceinte! Ah! ouais. Elle en avait marre de se faire tabasser par la famille, elle s'est jetée par la fenêtre. (Charef, 1983 : 157)

Par contre, dans le cas des Blancs, dans *Black boy* par exemple, le sentiment de puissance est ressenti par les personnages qui détiennent le pouvoir d'écraser, de mépriser ou de rejeter l'Autre.

Amertume, colère, révolte / joie, sérénité, résignation

L'amertume est principalement exprimée chez les personnages qui ont subi des affronts de la part du pays qu'ils croyaient le leur. C'est le cas d'Emily et de ses compatriotes canadiens d'origine japonaise établis au Canada depuis deux ou trois générations, qui seront pourtant considérés comme des ennemis au cours de la Seconde Guerre mondiale.

> Ceci est *mon* pays, ma patrie. Que de fois par la suite me suis-je répété ces vers dans la tristesse, le désespoir et l'amertume. [...] Oui, ceci est mon pays. Pour le meilleur et pour le pire. *Je suis canadienne*. (Kogawa, 1989 : 66-67, l'italique est dans le texte)

Il en va de même pour Hans et ses parents qui, tout en étant profondément Allemands et intégrés au pays depuis des générations, sont rejetés par leurs concitoyens. Le temps des souvenirs, est aussi porteur d'un profond ressentiment : « Mes blessures ne sont pas cicatrisées, et chaque fois que l'Allemagne se rappelle à moi, c'est comme si on les frottait avec du sel. » (Uhlman, 1978 : 117-118)

La colère est un sentiment éprouvé souvent dans des situations d'incompréhension culturelle comme celle qui sépare Leaphorn de Suzanne, ou Leaphorn d'Isaacs. Les confrontations culturelles entraînent irritation et colère chez l'un ou l'autre, mais tout cela ne dure généralement pas.

Il est intéressant de noter que des sentiments comme la colère peuvent être réprimés ou au contraire valorisés culturellement. Dans *Là où dansent les morts*, les Zunis ne peuvent se mettre en colère durant le temps du Shalako[1]. La colère intérieure est prohibée car elle affaiblit les liens avec le surnaturel. « Et il [Ernesto] aurait eu de bonnes raisons d'être en colère contre lui [George] si l'époque de l'année ne l'interdisait pas. » (Hillerman, 1986 : 13)

Face à leur condition dans le sud des États-Unis et au problème de racisme dont ils sont victimes, les Noirs ressentent différents sentiments et adoptent diverses stratégies de réaction. Pour les uns, il faut se résigner; pour les autres, tel Richard dans *Black boy*, c'est la colère et la révolte.

---

[1] Ce terme désigne aussi bien les cérémonies présidant au retour des esprits ancestraux zunis que certains de ces kachinas. (Hillerman, 1986 : 248)

Sentiments de supériorité / sentiments d'infériorité

Alors que les dominants affichent des sentiments de supériorité, les dominés ressentent des sentiments d'infériorité. Dans *L'Ami retrouvé*, Conrad est supérieur par sa collection de pièces, par le fait qu'il se sent à l'aise chez son ami, alors que Hans se dit raté et se sent inférieur :

> J'observais son fier visage aux traits joliment ciselés et, en vérité, nul adorateur n'eût pu contempler Hélène de Troie plus intensément ou être plus convaincu de sa propre infériorité. Qui donc étais-je pour oser lui parler? (Uhlman, 1978 : 21-22)

« Dans notre esprit, les Blancs formaient une espèce de monde supérieur », raconte Richard (Wright, 1947 : 391). Les personnages se sentent inférieurs parce qu'ils sont traités ainsi socialement, parce qu'on leur renvoie cette image, parce que leurs droits sont bafoués, parce qu'ils se font traiter d'animaux et, enfin, parce qu'ils ne participent pas pleinement à la société.

Dans *Là où dansent les morts*, les Navajos éprouvent des sentiments d'infériorité face aux Zunis qu'ils sentent plus intellectuels, plus dominateurs et par qui ils craignent d'être exploités, mais en même temps ils ont la certitude de leur être supérieurs, au moins dans le domaine de la chasse.

> Leaphorn était en train de se dire qu'il irait peut être jeter un coup d'œil lui-même, qu'il saurait trouver des traces qu'un Zuni ne pouvait voir. Pasquaanti le regardait, soupçonnant ce genre de pensées. (Hillerman, 1986 : 25)

Honte, humiliation / honneur, fierté

Dans *L'Ami retrouvé*, Hans doit continuellement subir les railleries de ses copains de classe et les marques de non-reconnaissance de son ami Conrad, alors que ce dernier, par son origine, ses attitudes, son sentiment d'être à sa place, éprouve de l'honneur.

> Ils [la famille de Conrad] se dressaient là, unis, supérieurs, escomptant que les assistants les contempleraient bouche bée, hommage que leur conféraient neuf siècles d'histoire. [...] Tout à coup, il [Conrad] m'aperçut, mais sans me donner le moins signe de reconnaissance; puis son regard erra autour des fauteuils d'orchestre ... (Uhlman, 1978 : 88)

Répugnance / attirance

Le métissage donne lieu à des sentiments de répugnance. Par exemple dans *La Rivière sans repos*, dans un premier temps, le pasteur blanc a des sentiments mitigés face à Jimmy : « Retenait-il donc, pour sa part, d'avoir tout d'abord éprouvé envers l'origine de la vie de Jimmy comme une sorte d'aversion? » (Roy, 1979 : 173)[2] Toutefois pour les Inuit, le jeune métis Jimmy a été mis sur leur chemin : « Pour notre joie, répliqua tendrement Thaddeus. Et aussi pour notre perpétuel étonnement. » (Roy, 1979 : 277)

La différence ethnico-sexuelle est attirante surtout en ce qui a trait aux femmes d'Autrui qui représentent mystère et convoitise; l'exotisme est permissif, jouissif et représente un défi :

> Faut surtout pas regarder leurs femmes, dit Pat à l'oreille de Madjid. Faut jouer au passant qui passe et cherche son chemin. Mais Madjid ne peut s'empêcher d'admirer les femmes des Gitans. Il les trouve belles... Elles sont vraiment belles. (Charef, 1983 : 73)

10.2 Rapports cognitifs : connaissance des Autres par le Nous

Les rapports cognitifs sont importants car ils orientent la qualité des relations interculturelles. Ils témoignent de la conception que chaque individu acquiert de la différence et de l'altérité de son groupe. Notre système cognitif tourne autour de trois principales questions : Que sait-on sur l'Autre? D'où viennent nos connaissances? À quoi servent ces connaissances?

Le savoir sur l'Autre est généralement très limité chez les personnages romanesques. À l'exception du policier navajo Leaporn de *Là où dansent les morts*, qui a suivi quelques cours d'anthropologie à l'université et a beaucoup appris sur les Navajos et les Zunis du franciscain Ingles, la connaissance de la culture de l'Autre apparaît nulle chez les différents personnages.

Dans les romans, la méconnaissance, tout comme une mauvaise interprétation des comportements et des valeurs d'autrui, sont régulièrement exprimées par les personnages. Cette méconnaissance relève bien souvent du peu d'occasions de rencontres et d'échanges entre les membres de groupes culturels différents et peut provoquer de la méfiance et de

---

[2]Dans le roman de F. Ouellette, *Au nom du père et du fils*, le prêtre éprouve non seulement de l'aversion, mais aussi du dégoût envers le jeune métis. Ce qui ne l'empêchera pourtant pas d'obliger le jeune homme de lui prodiguer des faveurs sexuelles.

la xénophobie. Ou encore elle peut servir à rejeter la différence et à discréditer autrui, comme l'exprime Emily dans *Obasan* :

> ... la présidente nationale de l'Ordre impérial des filles de l'Empire, qui manifestement n'a aucune idée de ce que nous sommes [les Canadiens d'ascendance japonaise], a tenté délibérément de créer un climat de peur et de mauvaise volonté à notre égard parmi ses membres partout au Canada. (Kogawa, 1989 : 127)

Quant à l'origine des connaissances que chacun a sur l'Autre, elle peut être de plusieurs sources, notamment le milieu familial ou scolaire ou encore les livres - théoriques ou de fiction - et les médias. Dans *Là où dansent les morts*, Leaphorn en s'adressant au Père Ingles dira :

> Ce que je connais de la religion Zuni je l'ai appris un peu dans les livres d'anthropologie, un peu par ouï-dire, et un peu par un camarade de chambre [zuni] que j'ai eu autrefois. Ça ne représente pas grand chose et tout n'est sans doute pas exact. [...] Aujourd'hui, je regrette de ne pas en savoir un peu plus ... (Hillerman, 1986 : 144)

Finalement on constate que l'acquisition de connaissances sur l'Autre peut être faite dans un but positif, celui de nouer contact avec l'Autre, ou dans un but négatif, celui de l'exploiter comme c'est le cas de Mémé qui, dans *À la poursuite des Slans*, désire utiliser les facultés extraordinaires d'un jeune Slan et doit ainsi mieux le connaître, l'observer et le questionner : « Qu'est-ce qu'un Slan? Qu'est-ce qui vous différencie de nous? Et d'abord, d'où viennent-ils, ces Slans? On les a fabriqués, n'est-ce pas, comme des robots? » (Van Vogt, 1954 : 47)

La curiosité et l'intérêt concernant l'altérité semblent être dans les romans une qualité individuelle, plutôt que collective. En effet, les institutions ne favorisent la circulation de l'information « culturelle » que pour assurer un contrôle sur ceux qui diffèrent de la norme.

Le questionnement à propos de l'Autre peut être stimulé par une certaine curiosité et une attirance qui amènent à établir des contacts et à se documenter. La curiosité peut avoir pour but de se rassurer sur celui ou celle qu'on perçoit comme étranger. C'est la tournure que prend une conversation entre Nomi, Canadienne d'ascendance japonaise, et un Canadien d'origine britannique qui l'a invitée à souper : « Le veuf posait tant de questions que je m'attendais presque à ce qu'il me demande une carte d'identité. » (Kogawa, 1989 : 22)

Dans certains cas, la curiosité constitue un premier pas dans le développement d'une relation amicale comme celles de Hans pour Conrad et de Hugues pour Habéké. Parfois,

la curiosité de certains personnages peut les pousser à vouloir connaître certains traits culturels de l'Autre, notamment la langue ou la religion. Mais hors du contexte culturel cette appropriation ne garantit pas une connaissance profonde ou globale de l'Autre, ni le bon déroulement de la communication interculturelle. La connaissance culturelle et psychologique de l'Autre est un atout dans l'établissement de relations harmonieuses, mais pour poursuivre l'échange elle doit s'accompagner d'un certain nombre d'éléments comme un contexte social égalitaire et un rapport affectif valorisant.

L'Autre peut-être à la fois un objet de curiosité et de fascination, tout en étant considéré comme un inférieur, une bête, un robot ou un barbare. Dans *À la poursuite des Slans*, c'est le cas de Kathleen, une Slan, détenue comme objet d'étude mais considérée comme objet sexuel. Très tôt, dès l'enfance, par l'éducation reçue de nos parents et par le biais du voisinage et de l'école, chacun apprend sur soi et sur l'autre, comme le mentionne *Black boy* :

> ... chacun [Noirs et Blancs] commençait à jouer son rôle racial traditionnel [...]. Toutes les représentations terrifiantes que nous nous faisions les uns des autres, toutes les expressions violentes de haine et d'hostilité dont notre entourage nous avait imprégnés, remontaient maintenant à la surface pour guider nos actions. (Wright, 1947 : 143)

Ces « représentations terrifiantes » constituent l'image qu'on se fait ou qu'on nous a enseignée sur l'Autre. Trois différents phénomènes contribuent à former chez les individus une image d'autrui. D'abord, les **stéréotypes**, qui originent de l'activité classificatoire propre aux êtres humains, et en deuxième lieu, les **préjugés**, qui expriment les jugements de valeur. Les stéréotypes et les préjugés, constructions culturelles auxquelles personne n'échappe, agissent comme une sorte de connaissance. Ils sont souvent perçus comme une vérité absolue et s'apprennent ou se transmettent dans le milieu familial, scolaire et social, ou seront formés à la suite d'expériences personnelles auprès de certains individus - et généralisés ensuite à tout le groupe. Stéréotypes et préjugés peuvent être négatifs ou positifs, et de différentes sortes : sexistes, racistes, ethniques ou encore sociaux.

Le troisième phénomène qui contribue à former l'image de l'Autre en soi est celui des **rumeurs**, qui font circuler - à tort et à travers - certaines informations sur les Autres.

Stéréotypes

La culture, en tant que système de classifications et de références, génère une série d'images mentales qui sont en fait des généralisations construites pour appréhender la réalité. C'est ce qu'on nomme des stéréotypes.

Lorsqu'il s'agit de définir le Nous et les Autres, chaque groupe culturel généralise et simplifie l'idée qu'il se fait de Soi et des Autres. Ainsi, la plupart des stéréotypes contiennent une part de vérité tout en étant limités par le fait qu'ils ne tiennent pas compte de la diversité et des exceptions qui existent à l'intérieur d'un groupe. Mais bien souvent la seule information que nous avons sur les Autres est l'appartenance à un groupe différent.

Notre perception des Autres basée sur la catégorisation et sur le besoin humain d'ordonner la réalité, nous incite à avoir des réactions toutes faites dans nos relations et des attentes par rapport à leurs comportements. Les stéréotypes sont à l'origine de nos attitudes. Ils sont généralement considérés comme répréhensibles et négatifs lorsqu'ils génèrent de l'intolérance, de la violence verbale et physique conduisant à des relations interculturelles tendues.

Dans *Black boy*, le narrateur reconnaît l'origine d'un homme selon l'image qu'il se fait de l'Américain nordique : « Ses manières brusques dénotaient le Yankee. » (Wright, 1947 : 319) Dans *Obasan*, on rapporte différents stéréotypes dont sont affublés les Canadiens d'origine japonaise : « Stephen passe son temps à lire des bandes dessinées de guerre qu'il obtient des garçons du quartier. Tous les Japs ont des visages couleur moutarde et des dents proéminentes. » (Kogawa, 1989 : 153) Dans *La Vie devant soi*, Momo relève différents stéréotypes se rapportant aux Arabes :

> ... Madame Rosa m'a traité de petit prétentieux et que *tous*[3] les Arabes étaient comme ça, on leur donne la main, ils veulent tout le bras. (Gary, 1975 : 19)
>
> ... J'avais même des troubles de précocité parce que les Arabes bandent *toujours* les premiers. (Gary, 1975 : 22)
>
> On a pas trouvé de syphilis chez moi, mais les infirmières disent que *tous* les Arabes sont syphilitiques. (Gary, 1975 : 189)

Les romans étudiés ont tendance à cibler davantage les personnages que les groupes culturels auxquels ils appartiennent. On y retrouve des descriptions culturelles qui, tout en généralisant, sont assez rarement abusives ou caricaturales.

---

[3] C'est nous qui soulignons, pour mieux marquer la généralisation produite par les termes « tous » et « toujours ».

Toutefois pour contrer les stéréotypes négatifs et éviter la généralisation, les différents auteurs utilisent le procédé inverse. Au lieu de faire des généralisations culturelles, de décrire de façon abstraite « les Arabes », « les Inuit », « les Canadiens d'origine japonaise », on les « individualise » c'est-à-dire qu'on présente positivement Momo, Madjid, Habéké. Ainsi ces personnages deviennent vite sympathiques au lecteur, ce qui peut contribuer à combattre un certain nombre de stéréotypes ou de généralisations envers des groupes ethniques.

Dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, la famille de Malika, des immigrés arabes, est présentée dans sa vie quotidienne. Malika est « bonne, généreuse et chaleureuse » (Charef, 1983 : 66) et, « malgré le fait qu'elle soit » une immigrée arabe, elle est capable d'éduquer, de prendre soin des autres et de les aider, tout comme son fils Madjid : Stéphane [fils de Josette] n'a pas faim, il a mangé des gâteaux au chocolat chez Malika. Il a fait ses devoirs avec Mehdi[4], qui l'aide et lui explique, quand ce n'est pas Amaria. » (Charef, 1983 : 67). Madjid est décrit comme compréhensif, capable de compassion et d'entraide (Madjid, 1983 : 149). Il a la responsabilité familiale de son père malade.

Enfin les stéréotypes sont toujours doublés d'un système de valeurs et ils génèrent des préjugés.

Préjugés

Les préjugés font appel à des stéréotypes et des parti-pris. Ils s'appuient sur de fausses prémisses et nous amènent à juger des situations ou des individus. Tout comme les stéréotypes, ils génèrent des attitudes ou incitent à poser des actes violents, soit verbalement soit physiquement. Ils peuvent servir à des fins personnelles ou sociales, politiques ou économiques. Ainsi le préjugé de race justifie une exploitation économique ou une domination politique. Dans *Black boy*, parce que les Noirs sont considérés comme appartenant à une « race » inférieure, les Blancs peuvent empêcher les Noirs d'avoir des droits politiques ou sociaux, ils peuvent dominer la scène économique, etc.

---

[4] Mehdi est le nom de l'auteur, mais ce dernier utilise la plupart du temps dans le roman le nom de Madjid.

La force du préjugé est qu'on y croit profondément et qu'on le tient pour réel. Les préjugés véhiculés dans les récits sont sensiblement les mêmes d'un roman à l'autre; l'étranger veut nous envahir, voler nos femmes et nos emplois, etc. Dans la réalité comme dans les romans, les préjugés sont nombreux et pour la plupart négatifs, difficiles à combattre, car ils sont à la base d'une certaine conception du monde.

Dans *Obasan*, afin de rendre plus crédible le fantasme du péril jaune, certains Canadiens vont même jusqu'à créer un jeu de guerre intitulé « Le Péril jaune » :

> *Le jeu qui montre comment quelques braves défenseurs peuvent tenir le coup contre un grand nombre d'ennemis*. Il y a cinquante petits pions jaunes dedans et trois grands rois bleus. Le fait d'être jaune dans le jeu équivaut à être petit et faible. Jaune c'est peureux, c'est *chicken*. (Kogawa, 1989 : 228, l'italique est dans le texte)

Dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, Madjid rapporte les préjugés de M. Levesque qui marche dans une flaque de pisse et lance des jurons :

> Pour lui [M. Levesque] c'est les Arabes qui pissent dans l'ascenseur et dégradent le bâtiment. C'est pourquoi Madjid se croit obligés de répondre à ses jurons. Les Arabes n'ont pas de chien, ou très rarement. (Charef, 1983 : 12)

Dans ce même roman, comme dans *Les Boucs*, les auteurs dénoncent le préjugé voulant que l'étranger, en particulier l'Arabe, soit un voleur :

> Il [un boucher] a dû appeler Police-Secours, donner un signalement précis de son voleur : Nord-Africain. On l'a certainement attrapé, le Nord-Africain, n'importe lequel, le premier qui a débouché du coin de la rue. Et le boucher s'est écrié : pas de doute, c'est bien lui. (Chraïbi, 1955 : 12)

Ce préjugé négatif peut être récupéré et utilisé par la victime, comme dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* où Pat vole le portefeuille d'un inconnu dans le métro alors que Madjid, complice, se laisse accuser pour détourner l'attention et laisser à Pat le temps de fuir :

> Il [l'inconnu] le [Madjid] dévisage de haut en bas et sans se gêner : un Arabe ! Il prend l'Arabe par le colbac et l'attire vers lui :
> - Mon portefeuille, fumier!
> [...] - De quel droit, hein? Je m'en fous, moi, de ton larfeuille. Mais ça y est : ils voient un Arabe, c'est un voleur!
> [...] Madjid, jouant le jeu à fond, l'insulte une dernière fois du quai, et suit Pat. (Charef, 1983 : 106-107)

Cet extrait démontre que les préjugés peuvent dans certaines circonstances, principalement dans des situations de panique, court-circuiter le jugement et la réflexion des individus. Enfin, un dernier préjugé veut que les femmes de l'Autre soient dangereuses et ensorceleuses. Dans *L'Ami retrouvé*, le père de Conrad est indifférent à l'amitié que celui-ci éprouve pour Hans, mais il en serait autrement si cette relation en était une avec une femme :

> Oh, mon père! C'est différent. Peu lui importe qui je fréquente... Si tu étais *une* juive, ce serait peut-être autre chose. Il te soupçonnerait de vouloir mettre le grappin sur moi. Et il n'aimerait pas ça du tout. (Uhlman, 1978 : 96, l'italique est dans le texte)

Rumeurs

Les rumeurs jouent un rôle dans toutes les situations où le groupe dominant a intérêt à susciter ou à maintenir envers le groupe dominé des sentiments racistes ou xénophobiques. Ainsi, lors de la montée du nazisme, on faisait circuler différentes rumeurs qui surchauffaient les esprits, comme le faisaient des copains de classe de Hans dans *L'Ami retrouvé* : « Et, tirant de sa poche un petit bout de papier imprimé, il [Bollacher] le lécha et le colla sur mon banc, devant moi. Il y était écrit : 'Les Juifs ont ruiné l'Allemagne. Citoyens, réveillez-vous!' » (Uhlman, 1978 : 105)

Ou encore dans *Obasan*, on rapporte différentes rumeurs concernant les Canadiens d'ascendance japonaise afin d'envenimer et de faire exploser des situations tendues :

> Elle (présidente de l'Ordre impérial des filles de l'Empire) racontait que nous étions tous des espions et des saboteurs, et qu'en 1931, nous n'étions que 35 000 et que ce nombre a doublé dans les dix dernières années. Une absurdité biologique. (Kogawa, 1989 : 127)

À la poursuite des Slans explique bien comment le pouvoir en place, tenu par un groupe d'humains, fait circuler des rumeurs - par exemple que les Slans font des expériences avec les bébés humains au sein de leur population - et ce, non seulement pour maintenir de l'animosité et de la haine envers les Slans, mais aussi afin de justifier le pouvoir lui-même.

10.3 Rapports sociaux : distance entre Nous et les Autres

L'intégration, ou plutôt la non-intégration, est un thème omniprésent dans les romans analysés. Les personnages marginaux se butent continuellement à des murs, qui les séparent des autres plus proches de la « norme ». Le regard silencieux des passants, la mise

à l'écart de collègues ou des concitoyens constituent des signes de rejet. L'intégration se présente comme un processus dynamique, difficile et jamais totalement réalisé au sein d'une société pluriethnique. L'écrivain Begag et le chercheur Chaouite définissent l'intégration à partir de trois pôles, qui rejoignent ceux des romans analysés.

Soit à partir d'une question :

> ... comment monter dans un train déjà en marche sans tomber?
> (Begag et Chaouite, 1990 : 10)

Soit à partir d'un sentiment :

> Être chez soi, se sentir bien, percevoir un sentiment de sécurité, avoir l'impression qu'on existe, qu'on compte pour quelque chose : c'est cela être intégré. Une question de sensation, de perception, de lecture du regard des autres.
> (Begag et Chaouite, 1990 : 53)

Ou encore à partir du social :

> L'intégration c'est, selon nous, surtout une affaire de promotion sociale. (Begag et Chaouite, 1990 : 80)

Les rapports sociaux occupent une place privilégiée dans les romans analysés. Ils sont l'expression collective des sentiments et de l'idéologie d'une communauté. On peut les regrouper sous quatre catégories.

Il y a d'abord la création d'une distance entre Nous et les Autres, et cette distance atteste une fermeture, ou au contraire une ouverture du groupe majoritaire envers le groupe minoritaire. D'une manière générale, les romans rendent compte de différentes actions, tels l'exclusion, l'évitement et le rejet, qui contribuent à éloigner l'Autre. Toutefois, on retrouve peu de descriptions d'actions collectives allant dans le sens de l'ouverture et de l'accueil d'une société. C'est sur le plan individuel que s'exprime le plus souvent cette ouverture, par exemple par l'amitié et le partage de certains domaines de rencontre.

Ensuite l'actualisation de la distance entre Nous et les Autres, qui constitue la deuxième catégorie dans les rapports sociaux, prend la forme d'échanges verbaux et physiques violents, allant de l'ironie à l'agression. Ou bien, on retrouve au contraire des propos tolérants et compréhensifs.

Enfin la troisième catégorie comprend certaines actions des uns vis-à-vis des autres, qui servent quant à elles à maintenir, amplifier ou réduire la distance entre Nous et les Autres.

Les romans analysés ont tendance à décrire et surtout à dénoncer les inégalités sociales, telles la ségrégation et la discrimination, dans un contexte de dominant/dominé. L'intégration semble faire partie des rêves et des défis qu'une société se donne.

Finalement on retrouve la dernière catégorie qui est celle de l'utilisation de la distance entre Nous et les Autres. La distance établie sert à situer socialement les uns par rapport aux autres. La domination et l'exploitation en tant que manifestations ouvertes du rapport de pouvoir sont à la fois décrites et dénoncées par les différents personnages des textes du corpus.

Création d'une distance entre Nous et les Autres :
évitement, rejet et exclusion ou rencontre, acceptation et inclusion

L'évitement, le rejet et l'exclusion ainsi que leurs contraires, peuvent être pratiqués sur une base individuelle ou collective. Par exemple, avant même l'implantation du système nazi, certains membres de la société, tels les parents de Conrad dans *L'Ami retrouvé*, excluaient totalement les Juifs des différents aspects de leur vie. Ainsi, l'amitié que porte Conrad à Hans ne sera viable qu'à l'extérieur de son univers familial, au très grand regret de son ami :

> Chaque jour, je subissais la même torture de la séparation et de l'exclusion; chaque jour, cette demeure, qui détenait la clé de notre amitié, croissait en importance et en mystère. [...] Mais les barrières qui me séparaient de Conrad semblaient dressées à jamais. (Uhlman, 1978 : 81)

L'exclusion du territoire est une manifestation ultime parfois violente visant à faire disparaître l'Autre, comme ce fut le cas des Canadiens d'origine japonaise. Sous le couvert de la démocratie et de la politesse, le gouvernement canadien appliquait divers décrets et créait des lois visant à exclure certains citoyens de la vie canadienne, tel que le raconte le roman *Obasan* :

> C'était évidemment une de ces lettres types qu'on nous avait envoyées pendant les années 40 nous demandant de céder nos droits de propriété tout en nous avisant que même si nous ne le faisions pas, on nous prendrait nos maisons. (Kogawa, 1989 : 61)

L'évitement représente une attitude préventive et court-circuite toute forme de rencontre entre les individus de groupes différents, comme le conseillent les nazis dans *L'Ami retrouvé* : « Allemands, prenez garde. Évitez tous les Juifs. Quiconque a affaire à un Juif est souillé. » (Uhlman, 1978 : 116) L'évitement est principalement pratiqué pour esquiver des contacts qui pourraient conduire à la dégénérescence et à l'impureté, ou amener la maladie.

Le rejet consiste à refuser l'Autre, sa différence et sa présence. C'est bien souvent dans la conception même de cet Autre qu'on note la première forme de rejet. Le raciste renvoie dans l'animalité cet Autre qu'il considère inférieur, au point souvent de ne pas le classer dans la même espèce que lui. C'est ainsi que Yalann, dans *Les Boucs*, percevait les Français : « Ils [Français] lui donnaient une poignée de main sans le regarder, convaincus qu'il était un chien ... » (Chraïbi, 1955 : 135)

Ce rejet de l'Autre hors du champ humain est courant dans toute forme de discours raciste. D'animal, cet Autre peut devenir une chose, un bien, une possession dont le raciste peut disposer et qu'il peut exploiter et violenter à son gré.

Dans *Black boy*, des employeurs blancs veulent provoquer un combat entre leurs deux employés noirs. Ils sont prêts à leur donner cinq dollars chacun pour les voir se battre.

> Pour eux, nous ne sommes pas aut'chose que des bêtes, fit-il [Harrisson].[...] Lorsque les Blancs de l'usine apprirent que nous acceptions de nous battre, leur surexcitation ne connut plus de bornes. Ils offraient de m'enseigner de nouveaux coups. (Wright, 1947 : 412)

L'image qui infériorise l'Autre relève à la fois d'une méconnaissance et aussi - et peut être surtout - d'une croyance irrationnelle cachant la dimension affective.

Par exemple, dans *Obasan*, la conception que se fait la majorité des Canadiens des membres de la communauté japonaise empêche la rencontre des deux communautés. Selon Emily, quoi que fassent les Canadiens d'origine japonaise : « On finit toujours par être deux fois plus détesté, et on se fait traiter de chien galeux. » (Kogawa, 1989 : 279)

On peut rejeter l'Autre par l'élaboration de nombreux comportements et interdits. Ainsi, lors du rejet des Canadiens d'origine japonaise : « On a affiché des pancartes sur toutes les grand'routes : «Interdit aux Japs.» (Kogawa, 1989 : 132) On peut encore tenir l'Autre à distance par des voies légales qui décident de la place que chacun occupe, tel que le souligne le policier Pasquaanti dans *Là où dansent les morts* :

> Pasquaanti voulait s'assurer que Leaphorn, Cirpiano (« Orange ») Naranjo [...] comprenaient bien que, sur le territoire de la Réserve Zuni, la police de Zuni dirigeait l'enquête. (Hillerman, 1986 : 16)

Dans *Le Souffle de l'harmattan*, Hugues reproche à ses parents adoptifs de ne pas accepter de voir Habéké parce que celui-ci dérange :

> Chez nous, je correspondais à tout ce qui donne mauvaise conscience. C'était la même chose pour Habéké; il correspondait à un Africain tout nu et à gros ventre qui regarde dans nos cuisines par la fenêtre de la télévision pour voir ce qu'il y a pour souper. C'est pour ça que mes demis n'avaient pu sentir Habéké parce que par Habéké arrivait le péril, parce que Habéké qui restait pour souper c'était l'image de la télé qui s'incarnait sur une chaise, au-dessus d'une assiette pleine, sapant une soupe trop chaude qui brûle les bouches qui sont pas habituées aux aliments. À la limite, je correspondais à Habéké, qui lui correspondait à l'Afrique, qui elle correspondait au primitif, qui lui correspondait à l'aube de l'humanité... (Trudel, 1986 : 20)

En déniant l'Autre et en le plaçant hors de soi et de l'identique, en gardant le silence et en détournant les regards, on refuse toute forme de communication avec lui, et on se ferme complètement à la possibilité d'éventuelles relations harmonieuses.

Actualisation de la distance entre Nous et les Autres :
violence verbale et physique, ou tolérance et compréhension

Les romans *Black boy*, *À la poursuite des Slans*, *Les Boucs* et *Obasan* sont particulièrement riches en expressions de mépris et en faits violents. Les personnages y racontent la persécution et les nombreuses attitudes de violence dont ils ont été l'objet ou auxquelles ils ont assisté.

> ... cette pression de haine et de menace qui émanait des Blancs invisibles. [...] j'apprenais qu'une femme blanche avait giflé une femme noire, qu'un Blanc avait tué un Noir ... (Wright, 1947 : 127)

> Le patron, son fils et l'employé traitaient les Nègres avec un franc mépris ; ils les bousculaient, leur donnaient des coups de pied ou des claques. (Wright, 1947 : 307)

Dans ce même roman, le narrateur décrit plusieurs manifestations de violence verbale et physique, notamment des mentions de gifles, bousculades, coups de pied, tueries : « Il me lut un long article qui préconisait passionnément le lynchage en tant que solution du problème noir. » (Wright, 1947 : 225)

Actions qui réduisent ou augmentent la distance entre Nous et les Autres : ségrégation, discrimination ou intégration, partage

La ségrégation, c'est-à-dire l'action de séparer deux ou plusieurs groupes sociaux ou ethniques, est parfois une pratique institutionnalisée : par exemple, aux États-Unis à la suite de l'abolition de l'esclavage et de la déclaration d'égalité, on instaura un système de ségrégation maintenant les Blancs et les Noirs dans des ghettos respectifs. Le roman *Black boy* regorge d'exemples de ségrégation :

> On ne reçoit pas les Noirs à l'hôpital [des Blancs].[...] je remarquai qu'il y avait deux files d'attente au guichet des billets, une file « blanche» et une file « noire ». [...] nous autres Nègres, nous occupions une partie du train, et les Blancs une autre. (Wright, 1947 : 84)

> Le magasin était réservé à la clientèle noire et était toujours bondé. Hommes et femmes tripotaient des complets et des robes de qualité inférieure et payaient le prix qu'en demandait le Blanc. (Wright, 1947 : 307)

Il en va de même dans *Obasan* qui dénonce les nombreuses actions de ségrégation dont ont été victimes les Canadiens d'origine japonaise. On dénote les nombreux programmes de ségrégation, de relocalisation et de déportation qui ont visé à écarter, et à la limite faire disparaître, celui qu'on perçoit comme étranger et ennemi : « Tout a été fait, a dit tante Emily, officiellement, officieusement, à tous les niveaux, et le message de disparaître a été gravé profondément dans la moelle de nos os. » (Kogawa, 1989 : 273)

De plus, même après la fin des hostilités de la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement de la Colombie-Britannique a maintenu durant quelques années le décret interdisant l'entrée dans la province aux Canadiens d'origine japonaise.

Cette ségrégation instaurée en système subordonne chacun des groupes concernés, comme l'explique le jeune Richard dans *Black boy* :

> Les Blancs avaient tracé une ligne de démarcation que nous n'osions pas franchir et nous acceptions cette ligne parce que notre pain en constituait l'enjeu. Mais à l'intérieur de nos frontières, nous tracions, nous aussi, une ligne qui comprenait le droit au pain sans tenir compte des affronts ou de l'avilissement auquel nous nous soumettions pour le gagner. (Wright, 1947 : 392)

La ségrégation n'est pas toujours accompagnée d'agression physique ou d'exploitation, quoiqu'elles puissent être latentes. Lors d'une crise sociale, économique ou politique, on a tendance non seulement à séparer les groupes, mais aussi à abuser et à profiter de ceux qui sont dominés.

Dans un contexte de domination où la ségrégation est absente, la discrimination devient pratique courante : il s'agit alors des actions, individuelles ou collectives, de rejet systématique et répété d'une personne ou d'un groupe, qui conduisent à une perte de droits pour la ou les victimes.

La *Charte des droits et libertés* reconnaît deux types de discrimination. La discrimination directe, lorsque des personnes, en vertu d'un des motifs de discrimination, sont soumises à un traitement différent de façon ouverte et avouée. C'est la forme la plus facile à détecter parce qu'elle comporte peu d'ambiguïtés.

Le Thé au harem d'Archi Ahmed comporte un exemple de stratégies discriminatoires dans le secteur du travail : « Quand c'est par correspondance et qu'il demande une photo, c'est pas pour voir si la nana a une bouche à sucer, c'est pour voir si ce n'est pas une Antillaise avec un nom bien français ... » (Charef, 1983 : 93)

La discrimination indirecte se retrouve lorsqu'un traitement égal produit des effets différents selon qu'on appartient à tel ou tel groupe. On traite tout le monde sur le même pied d'égalité, mais sans tenir compte des particularités de chacun - qui dans certains cas peuvent le désavantager. Les discriminations indirectes sont souvent institutionnalisées.

Obasan raconte l'histoire des Canadiens d'origine japonaise entre les années 1870 et 1950, et cette histoire est aussi celle de nombreuses pratiques discriminatoires à caractère souvent légal :

> Le 21 juin 1944. Il semble très inquiétant que même sans débat tous les partis de la Chambre se soient entendus pour adopter dans le nouveau projet de loi concernant les élections une disposition qui privera des femmes et des hommes, nés au Canada, de leur droit de vote. Il s'agit du projet de loi 135... Aucun autre pays démocratique n'a ce genre de disposition. (Kogawa, 1989 : 67-68)

Les exemples de discrimination tirés des romans sont assez éloquents. Et le mérite des récits est de présenter les stratégies et les arguments utilisés lors des pratiques discriminatoires.

La réduction de la distance entre Nous et les Autres commence par la reconnaissance, de la part du Nous, de ses actions de rejet et de discrimination, comme l'affirme Emily dans *Obasan* :

> La réconciliation ne peut être entamée sans une reconnaissance réciproque des faits, a-t-elle dit.
> Des faits ?
> Oui, des faits. Ce qui est exact est exact. Ce qui est faux est faux. La santé commence quelque part. (Kogawa, 1989 : 273)

Utilisation de la distance entre Nous et les Autres :
domination, exploitation ou rapport d'égalité

Les relations interculturelles décrites dans les romans s'inscrivent à l'intérieur d'un cadre bipolaire de dominant/dominé dans lequel le dominant, selon ses intérêts, tire avantage de la situation sociale, politique ou économique. Tous les marginalisés sont vulnérables, tant sur le plan socio-économique que sur le plan affectif. Par conséquent, ils constituent une cible facile pour les exploiteurs. Ces derniers peuvent se faire discrets ou patients dans l'exercice de leur pouvoir mais ils peuvent aussi exercer leur autorité et faire valoir leur puissance à tout moment, quand bon leur semble. Par ailleurs, le pouvoir revêt différentes formes et peut inspirer des actions extrêmes, comme cela est raconté dans *Obasan* :

> Le pouvoir de la parole écrite [...] Le pouvoir du gouvernement, Nomi. Le pouvoir tout court. Tu vois comme c'est tangible? On nous a pris nos propriétés, nos magasins, nos commerces, nos bateaux, nos maisons - tout. On a divisé nos familles, on nous a dit qui nous pouvions voir, où nous pouvions habiter, ce que nous pouvions ou devions faire, à quelle heure nous pouvions quitter nos maisons. On a censuré nos lettres. On nous a exilés sans qu'aucun crime n'ait été commis. On nous a enlevé nos gagne-pain... (Kogawa, 1989 : 61)

Ces Canadiens d'origine japonaise sont considérés comme des « chiens » par certains Canadiens, mais aussi comme des bons travailleurs qu'on peut exploiter. Ainsi, on leur reconnaîtra le mérite de la récolte extraordinaire de betteraves en 1945, ce qui sous-entend qu'on peut continuer à les confiner à ce travail pénible et aliénant. Évidemment, cela ne leur fournit ni droits, ni participation à la société canadienne, ni considération humaine, et « ces bons travailleurs » demeurent, comme le rapporte un journal de la Colombie-Britannique « une puanteur dans les narines du peuple canadien » (Kogawa, 1989 : 177).

Puisque, pour maintenir leur pouvoir et leurs privilèges, les dominants développent différents mécanismes et stratégies allant de la circulation de rumeurs et de préjugés jusqu'à des attaques physiques, les dominés n'ont souvent d'autre choix que de se soumettre, comme le rapporte le jeune Black boy, dans le roman du même nom : « ... il fallait dire 'oui, monsieur, non, monsieur', et me comporter de façon que les Blancs ne pensent pas que je m'imaginais être leur égal. » (Wright, 1947 : 319)

Toutefois la soumission n'est pas nécessairement aveugle mais bien souvent teintée de révolte et de colère, quelquefois réprimées.

Conclusion

Force est de constater que la population québécoise est aujourd'hui très diversifiée ethniquement, et que la scène internationale suscite de plus en plus d'intérêt. Le thème des relations interculturelles devient donc fort pertinent dans l'enseignement tant des lettres que des sciences humaines ou de la philosophie.

Face aux difficultés - éprouvées en sciences humaines en général, et en anthropologie en particulier - concernant la transmission des connaissances sur les relations interculturelles, nous avons émis l'hypothèse que la littérature romanesque constituait une avenue pédagogique riche et prometteuse. En effet, le roman permet d'embrasser d'un seul regard la complexité et la dynamique des relations interculturelles. Proches de « l'expérience vécue » dont parle Albert Memmi (1982), les récits romanesques traitant des rencontres interculturelles présentent au lecteur les divers plans sur lesquels se jouent les relations, soit l'affectif, le cognitif, le social, l'historique, le spatial, etc. La forme romanesque a le mérite de les aborder d'une manière systémique en privilégiant toutefois des thèmes chers aux auteurs.

Il existe de nombreux romans qui laissent la parole - ou plutôt l'écriture - à ceux que l'on nomme les « Autres », les marginaux, les immigrés. Ils témoignent ainsi des expériences de vie et des sentiments différents de ceux qui sont généralement exposés. L'un des aspects les plus intéressants de ce genre de roman touche à la description des personnages. Ces derniers, que le lecteur apprend à connaître au fil du récit, sont souvent décrits selon une vaste gamme de nuances, ce qui peut éviter le réductionnisme et la formation de stéréotypes et de préjugés.

De plus, les récits romanesques rendent compte à la fois d'un processus d'échange et de contact entre groupes culturels, mais aussi de plusieurs points de vue personnels sur le vécu et l'interprétation des relations interculturelles.

Bien que la littérature constitue un moyen pédagogique des plus riches, on doit néanmoins encadrer la lecture des romans par des balises théoriques et une grille d'observation particulière. C'est pourquoi nous avons entrepris cette recherche.

Après avoir recensé au collégial les romans traitant des relations interculturelles, nous en avons sélectionné une dizaine afin de constituer notre corpus. Puis nous avons entrepris

l'analyse de leur contenu afin de dégager la nature et le traitement des relations interculturelles.

À cette fin nous avons privilégié une démarche anthropologique puisque c'est le propre de cette discipline que de s'intéresser aux rapports d'altérité de nature culturelle. L'approche anthropologique permet de s'interroger à la fois sur les modes culturels de penser, d'agir et de sentir des personnages. De plus, elle offre des outils conceptuels qui permettent de jeter un regard particulier sur ce type de relations humaines.

En effet, les concepts de culture et de sous-culture - et dans le cas présent, de sous-culture immigrée - permettent de cerner, dans un contexte d'interaction, la dimension collective des personnages qui oriente leur manière d'être dans l'action, dans la communication et dans le discours.

C'est donc en nous appuyant sur ces éléments que nous avons effectué la cueillette de données, c'est-à-dire des différents extraits significatifs des romans de notre corpus. L'analyse de contenu nous a permis de dresser un tableau des relations interculturelles rapportées dans les romans étudiés au niveau collégial, en les organisant sous forme de grille. De l'analyse des romans, il ressort que le rapport au temps et à l'espace est un élément fondamental de toute relation d'altérité. Il permet aux uns comme aux autres de camper leur identité tout en se situant les uns par rapport aux autres. Nous avons identifié différents types de temps (mythologique, ancestral et premier, ainsi que les temps du souvenir, du présent et de l'avenir) et divers espaces (national, infranational, domestique, étranger) qui permettent de cerner l'identité des uns et des autres. Les divers personnages romanesques se caractérisent par le fait qu'ils sont soit des charnières, c'est-à-dire favorisant le contact entre membres de communautés culturelles différentes, soit des verrous, c'est-à-dire empêchant de telles rencontres. Tous les personnages utilisent un langage verbal et non verbal qui témoigne de l'altérité et du type d'interaction exercée. De plus, ils se rencontrent, ou au contraire ne se rencontrent pas, dans divers domaines soit publics soit privés, chacun présentant des règles particulières d'ouverture et de fermeture face à celui que l'on considère comme étranger.

La qualité des rencontres traduit la nature des rapports d'altérité exposés dans les romans. C'est ainsi que l'ethnocentrisme, la xénophobie, la xénophilie, la mixophobie, la mixophilie et le racisme prennent forme sous les yeux du lecteur. Finalement, les récits romanesques font état des relations interculturelles sur les plans affectif, cognitif et social.

Les thèmes romanesques

C'est par le biais du thème des relations interculturelles que les romans lus et analysés abordent les grands sujets reliés aux relations humaines comme l'amour, l'amitié, la haine, le rejet, la justice, etc. Certains aspects propres aux rapports interculturels, par exemple les questions de l'intégration et de l'acculturation, sont particulièrement discutés dans les romans analysés. Pour les immigrés tels les Canadiens d'origine japonaise dans *Obasan*, ou pour la famille juive de Hans dans *L'Ami retrouvé*, ou encore pour les immigrés arabes dans *Les Boucs*, combien faut-il d'années et de générations pour être et se sentir socialement intégré?

Par ailleurs, dans *Là où dansent les morts*, l'auteur pose la question : pour résister à l'assimilation dans une culture étrangère, faut-il qu'une société ait une densité particulière? Le personnage de Leaphorn, quant à lui, se pose la question à savoir « Quelle était la force qui poussait les Zunis à se rassembler de la sorte? Était-ce la force opposée à celle qui poussait son propre Dinee à se disperser... » (Hillerman, 1986 : 77)

Finalement, une troisième question se pose dans certains romans, à savoir s'il est possible de devenir l'Autre comme tente de le faire George dans *Là où dansent les morts*? Ou encore lorsqu'on n'est ni l'Un ni l'Autre, comme dans le cas des métis ou des descendants d'immigrants, en particulier ceux de la deuxième génération, comment devient-on soi?

La recherche de reconnaissance : une confirmation de l'identité

À l'analyse des romans, il ressort que les relations interculturelles ne vont pas de soi. Elles sont truffées d'embûches, de difficultés et de blocages. Mais alors pourquoi certains personnages entreprennent-ils de s'engager dans une relation interculturelle? Qu'est-ce qui les motive à aller vers celui qui est différent?

Les personnages-charnières vivant en marge de la société sont continuellement à l'affût d'un regard ou d'un geste qui témoigneraient d'une reconnaissance de la majorité ou des gens de la norme. Ils élaborent différentes stratégies afin de participer à la société. Leurs multiples réflexions intérieures et les nombreux malaises qui les habitent attestent leur difficulté à s'intégrer dans une communauté déjà bien orchestrée.

On a vu que les personnages-charnières éprouvent souvent un sentiment de solitude au sein de leur propre groupe social ou culturel. Cette solitude difficilement tolérable pour la

plupart d'entre eux les pousse à rechercher l'approbation de l'Autre. Lipiansky explique que :

> ... le besoin de reconnaissance est d'autant plus fort que les individus se sentent en position d'insécurité, d'infériorité, d'exclusion ou de marginalité. [...] Lorsqu'on est en minorité dans un groupe, c'est-à-dire lorsque le reste du groupe possède une caractéristique commune que nous ne possédons pas, la demande de reconnaissance me semble d'autant plus grande qu'il faut surmonter cette différence, la faire accepter... (in Camilleri *et al.*, 1990 : 179)

Toujours selon cet auteur, la recherche de reconnaissance s'exprime à partir de quatre états psychologiques, dont rendent compte également les différents personnages des romans analysés :

Le besoin d'existence, c'est-à-dire le désir de se sentir exister aux yeux des Autres. Ce besoin est omniprésent chez les personnages-charnières. Être visible et être écouté sont des exigences maintes fois exprimées par tous les personnages marginalisés, notamment chez Hans dans *L'Ami retrouvé*. Ainsi on tente d'établir une relation avec l'Autre dans le but de combler une profonde solitude et de donner un sens à sa vie et de devenir visible. En parlant de tous les « invisibles », tels les Noirs aux yeux des Blancs, les pauvres pour les riches, les immigrés pour les intégrés, etc., Moscovici dira :

> Quel que soit le sacrifice, leur premier souci est en fait de devenir visibles, donc d'obtenir la pleine reconnaissance de leur existence aux yeux de la majorité et dans l'esprit de ceux qui la composent. (in Camilleri *et al.*, 1990 : 38)

Et Joseph Kastersztein d'ajouter :

> Leur stratégie, pour ceux qui en possèdent les moyens, sera de faire reconnaître leur valeur afin de « compter pour quelque chose » et d'être pris en compte, de cette manière « un objectif commun est réalisé : celui d'être identifié, écouté et individualisé ». (in Camilleri *et al.*, 1990 : 38)

Le besoin d'inclusion, c'est-à-dire le désir de faire partie du Nous, d'avoir sa place dans la société, ce qui exige de pouvoir participer à la dynamique collective tant sur le plan social qu'économique et politique, et d'être conforme à la norme. Pour répondre à ce besoin, la différence individuelle, car ici la similitude devient un but à atteindre, peut paraître un obstacle et les personnages auront tendance à vouloir devenir semblables à la norme. C'est ainsi que Stephen dans *Obasan* rejette la culture immigrée japonaise pour adopter la culture nord-américaine de son pays de naissance.

Le besoin de valorisation, qui exige que l'on présente une image positive de soi. C'est ainsi que les personnages auront tendance à cacher ce qui peut être perçu comme une faiblesse ou un manque, pour présenter plutôt des aspects de soi socialement valorisés. Par exemple, on aura tendance à bien s'habiller afin de séduire l'entourage. C'est ce que fera Elsa dans *La Rivière sans repos* en achetant à son fils les plus beaux vêtements. Il séduira les gens du village et fera oublier son origine métis.

Le besoin d'individuation ou le désir d'être reconnu dans sa singularité et sa différence. Ainsi dans la quête de l'identité, certains personnages auront tendance à s'opposer au groupe afin de faire accepter les particularités qui les distinguent des autres membres du groupe.

La recherche d'une certaine reconnaissance constitue un élément moteur dans la dynamique des relations interculturelles. La reconnaissance, qui est si importante pour camper son identité, peut se manifester tant par des signes verbaux que non verbaux. Un regard qui exprime de la sympathie, un mouvement de tête qui témoigne de la compréhension, une parole qui atteste notre existence, une gestualité ou une proxémie qui reflètent une certaine écoute sont autant d'indices que l'Autre nous considère. Par contre, le silence de l'Autre, son regard désapprobateur ou un évitement peuvent signifier un rejet.

Mais de quelle façon, les personnages romanesques s'y prennent-ils pour obtenir la reconnaissance et développer la communication? Il ressort de l'analyse des romans que l'amitié et le développement d'une relation intimiste semblent être la voie choisie par les marginaux pour obtenir la reconnaissance d'Autrui.

L'amitié, un moyen privilégié pour le développement des relations interculturelles

Dans *L'Ami retrouvé*, Hans décide : « ... qu'il fallait que Conrad devînt mon ami... » (Uhlman, 1978 : 27). Cet Autre qu'il admire et qui le fascine est le seul qui pourra satisfaire ses aspirations d'amitié et confirmer sa propre différence « au sein de ce morne troupeau », c'est-à-dire les élèves de sa classe. « Comment pouvais-je le conquérir lorsqu'il était retranché derrière les barrières de la tradition [...]. Comment attirer son attention [...] comment le convaincre que moi seul devais être son ami? » (Uhlman, 1978 : 30-31)

Au contact de Conrad, Hans s'animera; il se fera remarquer en exprimant ses opinions en classe, puis se mettra en relief par des exploits physiques; enfin il utilisera la séduction pour attirer Conrad qui deviendra le leitmotiv de ses initiatives : « C'est pour *lui* que j'allais réussir. » (Uhlman, 1978 : 36)

Mais tout au cours de sa vie, cette amitié sera à la fois son plus grand bonheur et son plus profond désespoir. Elle ne survivra pas à la montée du nazisme et à la pression sociale antisémite de l'époque. Et la différence d'origine religieuse qui sépare Hans de Conrad constitue le point de rupture de leur relation. Néanmoins cette amitié aura laissé des traces dans la vision et l'interprétation du monde de Conrad.

De son côté, *Le Souffle de l'harmattan* rend compte aussi d'une très grande amitié entre Hugues, Québécois, et Habéké, d'origine africaine, qui iront même jusqu'à « s'épouser ». Il en est de même dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, où l'amitié unira tout au long du récit Pat, Français de naissance, et Madjid, d'origine algérienne. Dans *Là où dansent les morts*, on retrouve diverses formes d'amitié, dont celle de George, Navajo, et d'Ernesto, Zuni. L'amitié permet aux uns et aux autres d'échanger leurs points de vue non seulement personnel, mais aussi culturel.

Ces différentes amitiés, dont la principale caractéristique est de tendre vers l'absolu, mèneront la plupart du temps à la mort d'un des protagonistes. Conrad se fera fusiller, Habéké se noiera, Ernesto se fera assassiner, Mme Rosa s'éteindra d'elle-même. Néanmoins c'est par le biais de l'amitié que les personnages réussissent à transcender leur groupe culturel pour communiquer avec Autrui.

Pour une pédagogie romanesque des relations interculturelles

Nous croyons que la découverte des Autres et l'étude des relations interculturelles par le biais du roman constituent une formule pédagogique des plus percutantes et des plus intéressantes pour plusieurs disciplines au collégial.

De plus, il existe toute une littérature tributaire des expériences humaines, riche d'informations et extrêmement révélatrice quant aux aspects psychologiques et culturels des individus. Ces récits peuvent être groupés en romans psychologiques ou historiques, en romans de mœurs ou d'enquêtes et, pourquoi pas, romans ethnologiques. En ce qui a trait à ces derniers, leur définition reste à faire, bien que leur existence soit de plus en plus évidente.

Cette recherche propose donc aux professeurs de sciences humaines d'accompagner leur enseignement théorique de la lecture de romans, afin de rendre plus vivants les idées et concepts véhiculés dans les cours. Elle suggère aussi aux professeurs de lettres d'aborder le thème des relations interculturelles ou l'une de ses dimensions par le biais d'une œuvre,

d'un auteur ou d'une forme littéraire.

Nous croyons que les romans de tout genre, en particulier ceux qui sont intimistes, documentaires et ethnographiques, contribuent grandement à faire connaître différentes expériences humaines, tels le déracinement, l'exil et plus particulièrement la rencontre avec l'Autre. Il est important qu'à certains moments de notre vie, on soit capable de se placer dans la peau des Autres.

Dans un contexte de relations humaines et de rapports interculturels où l'on est confronté à sa propre identité et à celle de l'Autre, les écrits romanesques deviennent un lieu privilégié et un outil efficace pour rendre compte ou à l'inverse pour explorer un certain vécu.

Par ailleurs, les romans peuvent être lus par tous les étudiants, quelle que soit leur origine ethnique. En effet, tous ont besoin d'être sensibilisés aux différentes dimensions des relations interculturelles. De plus les romans leur procurent un lieu d'échange sur des points de vue. Mais encore faut-il bien choisir ces romans et encadrer la lecture de balises théoriques.

Corpus

CHAREF, Mehdi

1983 : *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*. Mercure de France, coll. Folio, Paris. 185 p.

CHRAÏBI, Driss

1989 [1955]: *Les Boucs*. Denoël, coll. Folio, Paris. 182 p.

GARY, Romain, (Émile Ajar)

1975 : *La Vie devant soi*. Mercure de France, coll. Folio, Paris. 274 p.

HILLERMAN, Tony

1986 : *Là où dansent les morts*. Rivages/Noir, Paris. 249 p.

KOGAWA, Joy

1989 : *Obasan*. Québec/Amérique, coll. Littérature d'Amérique, Montréal. 370 p.

ROY, Gabrielle

1979 : *La Rivière sans repos*. Stanké, coll. 10/10, Montréal. 315 p.

TRUDEL, Sylvain

1986 : *Le Souffle de l'harmattan*. Quinze, coll. 10/10, Montréal. 140 p.

UHLMAN, Fred

1978 : *L'Ami retrouvé*. Gallimard, coll. Folio, Paris. 122 p.

VAN VOGT, Alfred E.

1954 : *À la poursuite des Slans*. Gallimard, Paris. 217 p.

WRIGHT, Richard

1947 : *Black boy*. Gallimard, Paris. 445 p.

OUVRAGES CITÉS

ABOU, Selim, 1986 : *L'identité culturelle*. Éd. Anthropos.

ARCAND, Bernard, et Sylvie VINCENT, 1979 : *L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec ou comment les Québécois ne sont pas des sauvages*. Hurtubise HMH, coll. Cultures amérindiennes, Cahiers du Québec, Montréal.

BARRETTE, Christian, Edithe GAUDET et Denyse LEMAY, 1988 : *Interculturalisme et pratiques pédagogiques au collégial : proposition de design pédagogique*. Collège Ahuntsic et Collège Bois-de-Boulogne.

BEAULIEU, Carole, 1991 : « Les minorités face à l'école ». *L'Actualité*, 15 juin : 19-21.

BEGAG, Azouz, et Abdellatif CHAOUITE, 1990 : *Écarts d'identité*. Seuil, coll. Point-Virgule, Paris.

BLONDIN, Denis,1990 : *L'apprentissage du racisme dans les manuels scolaires*. Agence d'Arc, Montréal.

BOURNEUF, Roland, et Réal OUELLET, 1989 : *L'univers du roman*. Presses universitaires de France, coll. Littératures modernes.

CAMILLERI, *et al.*, 1990 : *Stratégies identitaires*. Presses universitaires de France, coll. PUF, Paris.

CAUCHON, Paul, 1989 : « Les élèves néo-québécois arrivent maintenant aux portes des Cégeps ». *Le Devoir*, lundi 13 février : 1.

FLEM, Lydia, 1985 : *Le racisme*. Éd. MA, coll. « Le monde de ... », Paris.

HAREL, Simon, 1990 : *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*. Le Préambule, coll. L'univers des discours. Montréal.

JOACHIM, Sébastien, 1980 : *Le nègre dans le roman blanc. Lecture sémiotique et idéologique de romans français et canadiens 1945-1977*. Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal.

JULIEN, Claude, 1984 : « Deux aspects de l'ethnicité dans le roman américain : Homebase de S.Wong et Soul Catcher de F. Herbert », in *Le facteur ethnique aux États-Unis et au Canada*. Sous la direction de M. Lecomte et C. Thomas. Université de Lille, coll. Travaux et recherches.

LAPLANTINE, François, 1987 : *L'anthropologie*. Seghers, coll. Clefs pour, Paris.

LEMAY, Denyse, 1990 : *Accueil et intégration des personnes issues des minorités ethniques au collégial*. Direction générale de l'enseignement collégial, Service des affaires étudiantes, Québec.

LOSLIER, Sylvie, 1989 : « L'immigration : saviez-vous que... ». Revue *Impressions*. Collège Saint-Laurent, Montréal.

LOSLIER, Sylvie, 1992 : « Le racisme : un rapport d'altérité ». Revue *Impressions*. Collège Saint-Laurent, Montréal.

MEMMI, Albert, 1982 : *Le racisme*. Gallimard, coll. Idées, Paris.

PAQUIN, Michel, et Roger RENY, 1984 : *La lecture du roman*. La lignée, Montréal.

PICCIONE, Marie Lyne, 1984 : « Images de l'ethnie italienne au Canada à travers la littérature québécoise contemporaine ». *Le facteur ethnique aux États-Unis et au Canada*. Université de Lille, coll. Travaux et recherches.

ROJZMAN, Charles, 1991 : « La formation, une arme contre le racisme? Une expérience à Mantes-la-Jolie », in *Face au racisme: les moyens d'agir*. Tome 1er, La Découverte / Essais, Paris.

SIROIS, Antoine, 1982 : « L'étranger de race et d'ethnie dans le roman québécois ». *Recherches sociographiques*, vol. XXIII, nos 1-2, janv.-août : 187-204.

TEBOUL, Victor, 1977 : *Mythe et images du Juif au Québec*. Delagrave, Paris.

VINCENT, Sylvie, 1986 : « Comment peut-on être raciste », in *Racisme et relations inter-ethniques. Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XVI, n° 4 : 3-16.

TAGUIEFF, Pierre-André, 1987 : *La Force du préjugé*. La Découverte, coll. Tel, Paris.

Achevé d'imprimer
en janvier 1994 sur les presses
des Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc.
Cap Saint-Ignace, Qué.